

LA PRINCESSE

PALLIANCI.

A LA MÊME LIBRAIRIE, EN VENTE.

NOUVEAUTÉS DE 1850, 1851 ET 1852.

Le Vengeur du Mari, par Emmanuel Gonzalès........ 3 vol. in-8.
Les Amours de Bussy-Rabutin, par Madame Dash.. 4 vol. in-8.
Esaü le Lépreux, par Emmanuel Gonzalès............ 5 vol. in-8.
La Marquise sanglante, par Mme Dash .... 3 vol. in-8.
Taquinet le Bossu, par Paul de Kock .... 2 vol. in-8.
Les deux Favorites, par Emmanuel Gonzalès .... 3 vol. in-8.
La Tulipe noire, par Alexandre Dumas............... 3 vol. in-8.
Francine de Plainville, par Madame Bodin, roman de bonne compagnie entièrement inédit, complet, en...... 3 vol. in-8.
Jean et Jeannette, par Théophile Gautier............ 2 vol. in-8.
La Maison Dombey père et fils, par Charles Dickens, traduction de Benjamin Laroche........................ 2 vol. in-8.
Jeanne Michu, la bien-aimée du Sacré-Cœur... 4 vol. in-8.
Les Mystères de Rome, par Félix Deriège .... 7 vol. in-8.
Georges le Montagnard, par de Bazancourt.......... 5 vol. in-8.
Clémence, par Mme la comtesse Dash.................. 3 vol. in-8.
Diane de Lys et Grangette, par Al. Dumas fils...... 3 vol. in-8.
Les Confidences d'une Jeune Fille, par Falaize.... 3 vol. in-8.
Salons et Souterrains de Paris, par Méry......... 3 vol. in-8.
André Chénier, par le même........................ 3 vol. in-8.
Mignonne, par Xavier de Montépin.................... 3 vol. in-8.
Le vicomte Raphaël, par le même................ . 5 vol. in-8.
Les Chevaliers du Lansquenet, par le même...... 10 vol. in-8.
Geneviève Galliot, par le même...................... 2 vol. in-8.
Un Roi de la Mode, 1re partie des *Viveurs*, idem..... 3 vol. in-8.
Le Club des Hirondelles, 2e partie des *Viveurs*, idem. 4 vol. in-8.

Pour paraître prochainement :

LES VIVEURS DE PARIS,

3e PARTIE.— **LES FILS DE FAMILLE.**

Les Coulisses du Monde, par le vicomte Ponson du Terrail.
La Baronne trépassée, roman fantastique, par le même.
Lion et Panthère, par le même.
Les Nuits du Quartier Bréda, par le même.
Les Cavaliers de la Nuit, par le même.
Le Vengeur du Mari, dernière partie, par Emmanuel Gonzalès.
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient, par Paul de Kock, 1 vol. in-18, format anglais.............................. 2 fr. 50 c.
Héva et la Floride, par Méry, 2 vol. in-18, format anglais.. 5 fr.
La Guerre du Nizam, par Méry, 2 vol. in-18, format anglais.. 5 fr.
L'Amant de la Lune, chef-d'œuvre de Paul de Kock, 4 vol. in-18. 10 fr.
Taquinet le Bossu, par le même, 1 vol. in-18.......... 2 fr. 50 c.

LA PRINCESSE

PALLIANCI,

PAR

M. LE BARON DE BAZANCOURT.

3

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas,
Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imprimerie de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

CE QUE C'EST QUE DE BIEN SE CONNAITRE.

XVII.

Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà bien des faits s'étaient accomplis. —L'ambition, la haine et l'orgueil de la Vrillière avaient apporté une nouvelle vie à ce corps expirant des sociétés secrètes que

les émeutiers traînaient dans la lie des carrefours ; mais sa vengeance ne pouvait se contenter des lenteurs d'une vague conspiration : chaque jour qui s'écoulait faisait son cœur impatient.

Déjà il s'était réuni avec Faustin, de Leufroy et les principaux chefs; un plan des plus audacieux avait été combiné, des agents parcouraient les provinces et prévenaient du signal qui devait, sur tous les points de la France, allumer à la fois l'incendie et la révolte, auxquels répondraient aussitôt la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, ces trois foyers ouverts aux divagations révolutionnaires.

Le *nouvel alphabet* fonctionnait dans son plus parfait ensemble, et il faut avouer que c'était une invention ingénieuse.

Barrasson-la Vrillière dominait cette tourbe dépravée et fangeuse par la puis-

sance réelle, impérieusement absolue que devait donner l'argent sur des mendiants affamés et cupides ; car il appréciait à sa juste valeur le personnel de cette armée de brigands rangés sous la même bannière, et l'avait appelée à lui comme l'assassin appelle le poignard, — l'empoisonneur, le poison mortel.

Déjà, par ses soins, une commission d'action était organisée : chacun avait son rôle.

Oh ! que la Vrillière avait changé !

Celui qui, après l'avoir entendu il y a quinze jours, au milieu de ses rêves d'orgueil et de vanité, l'écouterait aujourd'hui, celui-là se demanderait comment la nature d'un homme peut changer ainsi, comment le cœur peut à ce point tremper dans le fiel et dans le venin.

C'est qu'il avait marché sur une pente

rapide où chaque caillou que touche le pied donne la pensée d'un crime; c'est qu'on ne peut pas entrer à demi dans les flots tumultueux de la horde démagogique, — une fois là, on ne s'appartient plus; — on est à la destruction, au pillage, à l'incendie, à la profanation de toutes les choses vénérées.

De son côté, l'Italien Marini n'avait pas été malheureux dans ses recherches, et douze ou quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis son entrevue avec le citoyen Barasson, qu'il arrivait un matin chez lui, porteur de trois dossiers, très en règle, puisés aux sources maternelles de la police.

Lorsque l'Italien demanda à être introduit, la Vrillière était dans un de ces moments de sombre méditation pendant lesquels les souvenirs du passé se remuaient

en foule dans sa pensée ; — plus il se plongeait tout entier dans les bas-fonds de la société où l'avaient rejeté le mépris et la répulsion de tous, et plus il lisait épouvanté dans tout ce qui l'entourait ; alors parfois, il s'arrêtait malgré lui, n'osant pas regarder en face son hideux cortége.

— Voilà, lui dit Marini, avec ce son de voix qui lui était particulier, un petit dossier fort intéressant avec les pièces autographes à l'appui. Il n'est pas complet encore ; car ces messieurs de la rue de Jérusalem ont une fièvre de probité incompréhensible ; — heureusement, ajouta-t-il en passant très-philosophiquement sa main sur ses cheveux coupés ras, la fièvre n'est pas un état normal ; j'irai prochainement leur tâter le pouls.

— C'est bien, fit la Vrillière en prenant

brusquement les papiers ; — c'est bien.

— Il y a du Faustin, continua l'Italien, du Leufroy, du Vauthier, etc., etc... Plusieurs de ces messieurs sont, en ce moment, en province ou à l'étranger pour *affaire de service ;* mais un jour ou l'autre, vous aurez l'honneur de faire leur aimable connaissance et il est souvent utile, par avance, d'avoir quelques notions sur ses nouveaux amis.

La Vrillière feuilleta machinalement les papiers.

— Il manque la biographie d'un de nos plus chauds patriotes ; mais je n'ai encore rien découvert d'intéressant à son sujet.

— C'est qu'il n'y a rien, sans doute !

— Rien, répéta Marini avec une ironie marquée, ce mot-là n'est pas dans la nature. La probité et l'honnêteté sans taches

sont deux maladies qui ne tuent pas beaucoup d'hommes sur la terre.

— Tu ne crois donc qu'au mal, Marini?

— C'est-à-dire qu'il faut s'entendre sur la définition du mot *mal*; il est singulièrement élastique : — j'aime l'étude et j'ai profondément étudié l'organisation humaine.

La Vrillière le regardait. — Il n'y avait pas eu, pendant qu'il parlait ainsi, le moindre mouvement sur la physionomie de l'Italien, tant de semblables réflexions étaient choses naturelles dans son esprit.

La Vrillière était épouvanté de cet homme dont il se servait, comme parfois doit l'être l'empoisonneur, des substances vénéneuses dont il fait ses instruments de mort. Il n'était pas depuis assez longtemps à cette école de toutes les corruptions, il

n'avait pas encore assez vécu de cette vie de juif errant, de démolisseur implacable, et n'avait pas encore appris la langue de cette horde hideuse au milieu de laquelle l'avaient poussé son ambition déçue et le sentiment haineux de sa vengeance.

—Il attacha sur Marini ses yeux scrutateurs.

Italien, lui dit-il, l'honneur, la loyauté, le dévouemeut, le patriotisme, sont donc pour toi des mots vides de sens ?

— A peu près, répondit celui-ci en tirant de sa poche un mouchoir à carreaux avez lequel il s'essuya les tempes, ce sont des appas dorés avec lesquels on essaie de prendre quelques dupes et quelques sots. —Demandez à Mazzini s'il croit au patriotisme, il vous rira au nez ; demandez à Sterbini s'il croit à la loyauté, il haussera les épaules ; à Saffi s'il croit à l'honneur,

il vous tournera le dos, et cependant il est probable que dans leur jeunesse ils ont appris ces mots-là à l'école ; maintenant ils sont à la hauteur de la mission qu'ils se sont imposée, parce qu'ils ont foulé aux pieds depuis longtemps toutes ces chimères.

— Marini, tais-toi, dit la Vrillière en passant ses deux mains sur son front.

— Vous m'avez interrogé, je réponds.

— Je crois que chacun s'arrange pour vivre le plus commodément possible en ce monde, selon ses passions, son intérêt ou ses caprices. C'est le mobile de toutes les actions, depuis celles des plus grands héros jusqu'à celles des plus grands criminels. Les imbéciles sont ceux qui ne voient pas cela, et tendent le dos pour servir de marche-pied aux autres.

— Oui ! dit la Vrillière en se levant avec

impétuosité et en frappant du poing sur la table, oui!... parle-moi toujours ainsi, Marini ; dis-moi que tous les hommes sont égoïstes et méchants! dis-moi que toute cette société est pervertie et corrompue, et qu'elle a au cœur la racine du mal! et que tous ces hommes, ajouta-t-il en frappant sur les papiers que lui avait remis l'Italien, ne sont pas de hideuses exceptions.

— Ce sont, au contraire, des hommes charmants, d'un commerce fort agréable; ils ont leur place à la chambre des députés et leur loge à l'Opéra ; ils ont des femmes qui les trompent, des maîtresses qui les ruinent, et ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux.

— Es-tu bien sûr, Marini, de n'être pas le fils de Satan?

— Pas plus que votre grand philosophe

Voltaire qui a été le plus grand ennemi de la religion pendant quatre-vingts ans, et bon chrétien pendant cinq minutes avant sa mort, juste ce qu'il fallait pour n'avoir pas le temps de se repentir de s'être repenti.

On le voit, Marini possédait une logique inexorable qui ne s'étonnait de rien et avait réponse à tout.

— Ce que je crois encore, ajouta Marini, c'est que vous vous divertirez en lisant un petit rapport de huit ou dix feuilles concernant Olympia Balarmo, princesse Pallianci; c'est tout un roman des plus piquants, visant à la comédie et atteignant le drame. —Si j'avais des goûts littéraires, je le publierais en feuilleton et je ferais la fortune d'un journal.

— A la bonne heure, dit la Vrillière,

maintenant que, grâce à toi, je vais la connaître *un peu*, j'irai chez elle.

— Ah ! c'est notre Pythonisse à nous, notre Norma. Elle a le regard inspiré, la parole ardente, le geste puissant ; elle a le feu d'une âme italienne ; mais, pour le quart-d'heure, la *Norma* a trouvé son *Polione* : elle roucoule des chants d'amour.

— Bah ! la princesse est amoureuse ?

— C'est une maladie, à ce qu'il paraît, dont les femmes ne guérissent jamais entièrement.

— Elle s'ennuyait ; l'amour est une distraction.

— Comme vous dites, elle joue au sentiment. —*Te voglio ben' assai*, dit la chanson napolitaine. Le petit Savernoy est en bonnes mains.

— Savernoy ! s'écria la Vrillière en at-

tachant sur l'Italien des yeux devenus couleur de sang : tu as dit Savernoy !..

— Son valeureux chevalier de la Chaumière.

— Mais réponds-moi donc !... Quel est ce Savernoy ?

— Le fils ou plutôt le petit-fils du duc de Savernoy, pair de France.

— Le petit-fils du duc de Savernoy !... Oh ! ma vengeance !... ma vengeance !... Et il aime la princesse ?

— De toute son âme, le pauvre garçon.

La Vrillière s'était appuyé contre la cheminée, car l'émotion subite qui s'était emparée de lui était si violente qu'il se sentait chanceler.

— Oh ! mon cœur, murmura-t-il d'une voix comprimée, ne bats pas si vite ! J'étouffe, tu me tueras !... Marini, mainte-

nant je te connais assez pour savoir que tu peux tout ce que tu veux... Écoute bien ce que je vais te dire.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— Il faut que cet amour grandisse ; il faut qu'il dévore, qu'il déchire le cœur de ce jeune homme !... il faut qu'Olympia !... Oh ! la belle vengeance, Marini !

— Marini !... quelle est l'adresse de cette princesse ?

— Rue d'Anjou, 27.

— Et dans ces papiers, n'est-ce pas, je trouverai tout ce que je veux savoir ?

— Oui.

— Laisse-moi seul que je les lise.

Marini, pendant toute cette scène, était resté fort tranquillement assis ; il se leva.

— Je me retire, dit-il en s'inclinant.

La Vrillière s'approcha et lui posa la main sur l'épaule.

—Surveille-les tous deux ; que je sache jour par jour, heure par heure, minute par minute ce qu'ils feront.

— Soyez tranquille.

La Vrillière s'était élancé vers son secrétaire et avait ouvert son tiroir.

— Marini, dit-il en présentant à l'Italien une poignée de billets de banque qu'il avait pris au hasard, je suis content de toi, et je veux que tu le sois aussi de moi, continue à bien me servir.

— Je continuerai, répondit Marini en enfonçant dans sa poche les précieux papiers.

— Tu m'a dit rue d'Anjou ?

— Numéro 27.

— C'est bien.

— L'Italien s'inclina et sortit.

— Tout en regagnant la rue Sainte-

Croix-de-la-Bretonnerie, il disait à part lui en se frottant les mains :

— Je vois que nous nous entendrons très-bien avec monsieur Barasson de la Vrillière.

Aussitôt qu'il avait été seul, la Vrillière s'était jeté sur les papiers, comme la panthère affamée se jette sur sa proie.

Le nom de Savernoy faisait apparaître devant lui cette scène terrible de mépris et de malédiction; il revoyait, fantôme implacable, le vieux duc debout devant lui, et il lui semblait entendre résonner, une à une, autour de lui, toutes ces voix pleines d'imprécations. — Un instant il resta immobile, les papiers à la main, le regard fixe, la respiration oppressée; car il sentait remuer en son cœur ulcéré la haine et le fiel si près de déborder. Puis,

il fit un geste de profond dédain et se mit à lire.

Peu à peu son visage changea d'expression ; — il lisait : des sourires inachevés passaient sur ses lèvres, desquelles des mots entrecoupés s'échappaient comme tombent les gouttes d'eau d'un verre trop plein.

A peine avait-il parcouru la dernière page, qu'il sortit sans se donner même le temps de demander sa voiture, et courut rue d'Anjou.

Avant de frapper à la porte extérieure, il s'arrêta, car les battements de son cœur le suffoquaient, et il lui eût été impossible de prononcer un seul mot.

Quelques instants après, il monta l'escalier qui conduisait aux appartements de la princesse.

— Veuillez faire savoir à la princesse

Pallianci que monsieur de la Vrillière désire lui parler, dit-il en remettant sa carte à la première personne qu'il rencontra.

Il ne tarda pas à être introduit; car, depuis longtemps, il eût été présenté à l'Italienne, sans des retards et des prétextes qu'il avait fait naître lui-même, ne voulant pas, comme nous l'avons vu par la scène précédente, voir la princesse Olympia avant d'avoir reçu de Marini des détails que celui-ci avait promis de lui apporter. — Maintenant, il pouvait se présenter sans crainte; il était muni de ses armes, prêt à la défense comme à l'attaque.

Il trouva la princesse préparée, de son côté, à tout événement; car elle se doutait bien que cette visite inattendue devait avoir un but sérieux.

Quand la Vrillière entra, elle s'inclina

légèrement et lui fit signe de s'asseoir.

Celui-ci la salua avec une courtoisie sans reproche; mais, dans son attitude, dans la manière même dont il s'assit, il était facile de voir qu'il ne venait pas demander une faveur, mais plutôt parler en maître.

La princesse avait trop de finesse dans l'esprit, trop de perspicacité dans le regard pour n'avoir pas saisi cette nuance.

La Vrillière prit le premier la parole.

— Bien que n'étant pas encore connu de vous personnellement, madame la princesse, dit-il, j'ai pensé que mon nom ne vous était pas assez étranger pour m'interdire de me présenter seul.

— En effet, monsieur, répondit Olympia avec un demi-sourire qui souleva faiblement les coins de sa bouche, j'ai sou-

vent entendu parler de vous par nos amis communs.

— Si je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir, interrompit la Vrillière impatient d'arriver à la conversation qu'il voulait avoir, je me suis bien souvent entretenu de vous, car j'ai longtemps habité l'Italie.

— Ah ! fit la princesse.

— Florence et Naples. — Vous avez principalement habité ces deux villes, n'est-ce pas ?

Une légère rougeur colora subitement le pâle visage de la princesse.

— Ce sont deux belles villes, n'est-ce pas, madame ? reprit-il en appuyant sur chaque syllabe des mots, et elles laissent dans la pensée de ceux qui les ont quittées des souvenirs ineffaçables.

La Vrillière, après avoir prononcé ce

peu de paroles avec une accentuation particulière, se leva tout-à-coup et s'approcha de la princesse.

— Tenez, madame, lui dit-il d'une voix qui semblait être malgré lui l'écho de toutes les agitations de son cœur, je vais droit au but ; car je sais pourquoi dans le fond de votre âme vous avez juré haine éternelle à la société ; vous savez aussi que j'ai reçu le plus grand affront qui puisse marquer au fer rouge le visage d'un homme. — La vengeance et la haine nous conduisent tous deux par la main ; il n'y a pas plus ici de princesse Pallianci qu'il n'y a de la Vrillière : — il y a Thérésina l'Italienne et Barasson, le fils du sabotier de Fontevieille.

Olympia se leva toute droite.

Le sang qui avait un instant coloré ses joues s'en était retiré ; elle était blanche

comme un spectre. Ses lèvres bleuâtres s'agitaient.

— Thérésina l'Italienne!... murmura-t-elle d'une voix étouffée, — qui êtes-vous?... vous! qui avez prononcé ces deux mots?

— C'est un terrible secret, n'est-ce pas?

— Thérésina l'Italienne!... répéta la princesse en retombant assise et en inclinant sa tête sur sa poitrine.

— Comment j'ai su cela? reprit la Vrillière; mais comment ont-ils déterré, eux, ce secret enfoui depuis plus de cinquante ans, pour me jeter au visage un papier taché de sang? C'est que la tombe parle, ou que les vivants n'oublient jamais! — Honte pour honte! Haine pour haine!... Donnez-moi la main, princesse Pallianci.

Et il saisit d'un mouvement convulsif un des bras d'Olympia.

La main de la Vrillière souleva ce bras, sans que la tête immobile se fût relevée.

C'est que, pour cette femme, tout le passé venait de se réveiller sous le souffle d'une seule parole, et ce passé l'écrasait, après bien des années, comme si ce souvenir n'eût eu qu'un seul jour.

— Madame, dit la Vrillière dont le front était inondé de grosses gouttes de sueur, écoutez-moi : — Nous voulons nous venger tous deux, et nous nous vengerons, soyez-en certaine. — Pourquoi je suis venu vous parler ainsi, je vais vous le dire. Vous connaissez un jeune homme appelé Savernoy, le petit-fils du vieux duc de Savernoy ?

— Oui, dit la princesse machinalement.

Et relevant brusquement la tête avec un mouvement de dédain orgueilleux :

— Je suis folle... murmura-t-elle.

La force de la volonté était si puissante chez cette femme quand elle se raidissait contre elle-même, que son visage, dont les traits tout-à-l'heure étaient bouleversés, avait repris son immobilité sereine.

— Oui, je connais M. de Savernoy, répéta-t-elle.

— Ce jeune homme vous aime ?

— Le sais-je ?

— Et vous, — l'aimez-vous ?

— Pourquoi cette question ?

— Je vous la fais pour que vous me répondiez franchement ; — je vous la fais, parce que si j'entre en lutte avec votre cœur, vous me tromperez.

— Et si je l'aimais ?...

— Si vous l'aimiez !... mais non !... vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimez pas !

— Non ! s'écria-t-elle tout-à-coup, je ne l'aime pas. — Celle que vous avez appelée *Thérésina l'Italienne* ne peut plus aimer... elle ne peut que haïr !

— Olympia, dit la Vrillière debout devant elle, les traits contractés par une expression de férocité, pour bien comprendre ce que j'attends de vous, écoutez ce que je vais vous dire : — Le jour où une révélation terrible, inattendue est venue briser mes rêves et mes espérances, au milieu de toutes ces malédictions qui m'accablaient, de tous ces visages irrités qui me regardaient, et de toutes ces voix implacables qui me criaient : — Fils d'un traître et d'un assassin !... Le vieux duc de Saver-

noy s'est avancé ; — je le vois... je le vois encore ! avec son expression d'accablant mépris. — Il a été sans pitié cet homme ! il a foulé à ses pieds, écrasé, mutilé l'homme déjà brisé et qui tendait ses mains. — Outrages sanglants, imprécations terribles, il a tout amoncelé sur moi sans pitié ! je vous le dis, sans pitié !... sans pitié !... Ah ! quelle nuit !... quelle nuit !... ils m'ont chassé, madame, honteusement chassé ! — Aussi, il faut que je me venge sur eux, et sur lui surtout !... me comprenez-vous, maintenant ?.. comprenez-vous, pourquoi je vous demande si vous aimez Arthur de Savernoy, et si, lui, vous aime ? — Il faut que cet amour soit ma vengeance ; il faut que vous l'enchaîniez à vous, que vous en fassiez votre esclave, entendez-vous, votre esclave !.... et que vous le jetiez au milieu de la lie la

plus infecte des sociétés secrètes!... ce sera superbe!... comme je rirai, le jour où je dirai à cet implacable vieillard : — Voici ton fils, ne cherche pas son cœur, il a été brisé, traîné dans la boue; ne cherche pas son honneur, je le lui ai arraché.

La Vrillière avait oublié que la princesse était devant lui.

Ce n'était plus à elle qu'il parlait ; c'était à lui-même, à sa vengeance, à sa haine; et les paroles débordaient de son cœur comme les flots impétueux d'un torrent que rien ne peut arrêter ni contenir.

Olympia l'avait écouté froidement. — Sa vie, si remplie de tempêtes, de douleurs cachées et de haine aussi était depuis longtemps habituée à ces orages subits de colère indomptable.

— Ainsi donc, dit-elle en levant par un

mouvement involontaire ses yeux vers le ciel, — ainsi donc, telle est la destinée de tous, innocents ou coupables ! — Ainsi donc, une volonté inexorable nous poursuit et nous condamne ! — La pitié n'est nulle part, la douleur est partout. Le serpent se glisse doré, mais venimeux ; il répand sur chacun sa bave empoisonnée, sur l'enfant qui croit, sur la femme qui espère ! — Ainsi donc, il n'est pas un noble sentiment, une croyance sainte, un rêve heureux qui soient respectés ! — Hier ces deux hommes, aujourd'hui celui-là.

Ce fut au tour de la Vrillière d'écouter avec étonnement.

— Oui, vous avez raison, dit-il avec une ironie marquée et en attachant ses regards sur Olympia. — Giulio le Napolitain, Giulio l'enfant, avait de nobles sentiments,

des rêves heureux, des croyances saintes; et, cependant... une femme a détruit tout cela, et le pauvre Giulio est mort en blasphémant Dieu et en maudissant sa mère.

— Oui, je l'ai fait... oui, je l'ai fait... s'écria-t-elle, parce que... parce que...

Elle mit ses deux mains sur sa bouche, comme si elle eût eu peur que des paroles s'en échappassent malgré elle.

— Sur votre âme! monsieur, dit-elle après un moment de silence, ne me parlez jamais de cela, vous me rendriez folle!...

— N'est-ce pas, dit la Vrillière d'une voix sombre, il faut que toute destinée s'accomplisse?

A regarder Olympia, les yeux fixés, sans mouvement, on eût dit une froide statue de marbre.

Les paroles de la Vrillière avaient tordu son cœur et en avaient arraché les dernières

semences généreuses ; l'éclair de douce pitié qui avait passé en elle, venait de s'éteindre et de disparaître entièrement ; la froide immobilité de son visage descendait jusqu'à son sang, un instant réveillé, et le glaçait ; — Olympia redevenait bien la femme sans cœur, sans conscience, implacable envers les autres, comme on l'avait été envers elle-même.

— Qui a parlé de pitié ? dit-elle d'une voix lente et glacée ; de la pitié ! moi !... Des remords ! moi !... De l'amour ! moi !... Allons donc !... ah ! ah ! ah !

Et elle se mit à rire d'un rire nerveux, sans que ses yeux perdissent rien de leur fixité, sans que les traits de son visage participassent au mouvement de ses lèvres.

Le petit livre de Marini était un puissant talisman, et chaque coup que la Vril-

lière frappait avec les pages de ce livre avait un profond retentissement.

Dans le même moment, un des oiseaux qui voltigeaient en liberté au milieu du feuillage qui tapissait les murs, vint se percher, au-dessus de la tête de la princesse, sur l'extrémité d'une branche tellement flexible, que cette branche, quelque léger que fût le poids de l'oiseau, s'inclina sur le front d'Olympia en l'effleurant de ses feuilles comme eût fait une couronne.

Olympia ne bougeait pas, et l'oiseau, tout en se balançant, continua son gazouillement harmonieux.

Les paroles que la Vrillière allait prononcer, s'arrêtèrent devant ce tableau inattendu, et regardant cet oiseau aux plumes diaprées, il se mit, sans savoir pourquoi, à écouter son chant, mélodie pure

et douce au milieu de cette tempête déchaînée des passions et des souvenirs ; — car cet oiseau, tout faible et craintif que Dieu l'avait fait, semblait être venu là pour protéger sa maîtresse contre cet homme qui remuait ainsi les cendres brûlantes et maudites de son passé.

— Princesse, dit la Vrillière, après quelques instants, et d'une voix telle qu'un étranger qui fût entré n'eût pu soupçonner la scène qui venait de se passer, une partie de vos biens, si je ne me trompe, a été confisquée, et vous vivez, ce me semble, bien médiocrement avec l'autre. — Faustin et de Leufroy, ajouta-t-il avec un demi-sourire, sont deux hommes charmants; mais ils attendent l'avénement de la démocratie pour devenir riches, Je ne suis pas ingrat, et, en retour du petit service que je vous demande, permettez-moi de

vous donner ce luxe que vous aimez et qui doit vous appartenir, ce luxe que vous aviez en Italie, et qui vous rendra cent fois plus belle ; — il faut que dans cet hôtel restauré à neuf, vous donniez des fêtes splendides auxquelles chacun s'empressera d'accourir ; mais que ce pacte fait entre nous soit un secret inviolable, que nul, même vous plus *chers* amis, n'en soit jamais instruit. — Pour tous, vos biens confisqués vous auront été rendus, ou bien vous inventerez telle autre fable que vous voudrez. — Vous aurez chez Rothschild un compte ouvert, et comme votre crédit ne sera pas limité, il vous aura en parfaite estime. — Est-ce convenu ?

Olympia le regardait avec étonnement.

— Serait-ce à vous, reprit la Vrillière, ce berlingot de louage que j'ai aperçu dans votre cour, attelé de deux chevaux éti-

ques? bel équipage, sur ma foi, pour la princesse Pallianci ! — Demain, écrivez à Crémieux; il vous donnera des chevaux, à Clochez, il vous donnera un coupé digne de vous ; faites venir Monbro et Meurice, et jetez par terre toutes ces vieilles tentures que j'ai vues en entrant.

La Vrillière avait pris tout-à-l'heure Olympia par la terreur, il la prenait maintenant par l'orgueil. — Ce luxe dont il voulait entourer mademoiselle d'Épernay par calcul d'ambition, il le jetait par haine et par vengeance aux pieds de l'Italienne.

— Mais, ajouta-t-il en se penchant sur elle, vous enchaînerez ce jeune homme à vous, vous ferez qu'il ne vivra, ne respirera, ne pensera que par vous seule.

Un sourire satanique passa sur les lèvres d'Olympia. — Ce fut sa réponse.

La princesse Pallianci était bien complétement elle-même.

— Et quand vous en aurez fait le hochet de votre caprice et de votre volonté, vous le jetterez, aveugle et désarmé, dans notre antre révolutionnaire, lui !... lui ! le marquis de Savernoy !... lui !... le fils d'un duc et pair ! et vous lui attacherez ce boulet de fer aux pieds !... par lui et avec lui le bouleversement de la société !

— Oh oui ! dit Olympia en se levant avec exaltation, la vengeance est une douce chose, elle console de la haine.

La Vrillière passa ses deux mains sur son front et serra dans ses bras nerveux sa poitrine oppressée, puis s'inclinant devant Olympia :

— Princesse, lui dit-il, permettez au plus dévoué de vos adorateurs de vous baiser la main.

L'Italinne lui tendit sa main, qui était aussi pâle que son visage.

— Surtout, ajouta la Vrillière, n'oubliez pas d'écrire à Crémieux, à Clochez et à Meurice; c'est le plus pressé. Ce soir vous recevrez un avis de Rothschild — Adieu, chère princesse, demain j'aurai l'honneur de venir vous présenter mes devoirs, si vous voulez bien m'y autoriser.

Et il sortit après avoir salué une dernière fois la belle Olympia.

UNE SOIRÉE MUSICALE.

XVIII.

C'en était fait d'Olympia, du dernier cri de cette conscience avilie. — Éteint, le dernier rayon de son âme, étouffé, le dernier battement des ailes de son ange gardien ! — Elle appartenait désormais tout

entière au mal, à la perversité, à la corruption. Il eût fallu, dans ce suprême et dernier effort, une main pour la soutenir, une voix pour lui parler; elle n'avait trouvé que le cynisme glacial de ces hommes sans cœur, ou la violence furieuse de celui qui s'était fait le génie du mal. — Va donc, âme perdue, accomplis ton œuvre!

Et toi, pauvre enfant naïf et passionné, cœur aux douces illusions, aux rêves charmants, âme sans méfiance, prends garde! prends garde!—La source où tu t'abreuves est pleine de fiel et de poison, l'autel devant lequel tu t'agenouilles est souillé par les plus abjectes passions; ce sentier si couvert de fleurs, si plein d'harmonies et de parfums, prends garde! oh! prends garde! il cache le piége et la trahison, il mène à l'abîme, au désespoir, à la ruine!

Mais hélas! la voix qui parle ainsi n'est pas entendue; car il en est une plus forte que toutes, — c'est celle d'un cœur qui aime. Le flot déchaîné d'un torrent est moins impétueux que l'élan aveugle, désordonné d'une passion qui vous enveloppe et vous étreint.

Oh! la comédienne se parait de ses plus beaux atours, son masque était doré comme l'étaient les rêves heureux de ce cœur plein d'enivrement. — Elle jouait son rôle en conscience; — la courtisane la plus perfectionnée eût admiré sa douce langueur, sa coquetterie voilée, l'adroite réticence de ses regards, l'agitation contenue de sa poitrine, ces demi-mots échappés à ses lèvres frissonnantes et entr'ouvertes.

Et Arthur chaque jour plus épris, enfonçait chaque jour plus avant le trait dont

il était frappé. — Il ne vivait que de son amour et attendait, plein d'inquiétude, d'angoisses et d'espérances, les heures où il lui était permis de se présenter chez la princesse.

Combien il avait laissé tomber en oubli ces grandes idées de réforme et de progrès, d'amélioration et de régénération, pivot autour duquel tourneront éternellement les idéologues, les utopistes et les émeutiers. — Il pensait à Olympia et sa vie entière était dans sa pensée, comme la vie de Georges avait été dans la pensée de Jeanne.

Les années et les siècles passent, les générations se succèdent, la poussière du temps jonche les ruines amoncelées, et l'on retrouve toujours cette même jeunesse immaculée, ce même amour, ce même sentiment aussi pur, aussi radieux,

— l'amour du Tasse pour Léonore, l'amour de Paolo pour Francesca, de Pétrarque pour Laure, d'Abeilard pour Héloïse, de Saint-Preux pour Julie, d'Arthur pour Olympia.

A peine s'il allait à de rares intervalles chez son grand-père le duc de Savernoy.

Cette affection, pour lui autrefois si vive, il l'avait oubliée, et il s'ingéniait à trouver chaque fois des prétextes pour motiver ou excuser son absence. — Souvenir du passé, espérance de l'avenir, tout était dans un seul mot, dans un seul nom.

Et cependant, Arthur souffrait. — Ses nuits agitées et brûlantes étaient sans sommeil, car soit que ce fût hasard ou frayeur insurmontable, il n'avait pu encore ou il n'avait pas osé déclarer ouvertement sa passion à la princesse.

— Elle le sait !... se disait-il souvent

dans les heures d'isolement et d'insomnie ; elle m'a deviné, elle m'a compris. Car mon amour est dans chacun de mes regards, dans chacun de mes mouvements, il est dans les paroles même les plus indifférentes.

Le drame était commencé; il devait se dérouler jusqu'à la fin.

On doit le penser : la visite de la Vrillière avait porté ses fruits.

L'appartement qu'occupait la princesse Pallianci avait subi une complète transformation. — En quelques jours, Meurice en avait fait une merveille de luxe et d'élégance.

De somptueuses draperies ombrageaient de leurs plis ondoyants et soyeux des meubles de Boule, et sur le parquet de beaux tapis de Turquie entremêlaient leurs dessins gracieux.

L'ameublement, surveillé de près par la princesse, n'était peut-être pas d'un goût très-pur, mais il avait une originalité hardie qui attestait son origine italienne. — Crémieux, de son côté, s'était chargé de s'entendre avec Clochez, et s'était engagé à présenter à la princesse, sous quatre jours, un équipage digne d'une tête couronnée ; — cette expression avait flatté la princesse qui s'en était rapportée entièrement au goût de Crémieux.

Le bruit courait par le monde que la princesse Pallianci avait reçu des sommes considérables.

Déjà l'on ne parlait que des fêtes brillantes par lesquelles la princesse comptait inaugurer ses salons, et Arthur, en face de tout ce luxe et de toute cette somptuosité, se sentait encore plus timide et plus tremblant ; il lui semblait que cette richesse si

grande était une barrière nouvelle jetée par le hasard entre cette femme et lui.

Il l'eût voulue pauvre, abandonnée de tous, délaissée, sans asile, sans soutien aucun, pour venir à elle, la relever dans son abandon, la consoler dans son isolement et dans sa misère, et lui dévouer sa vie. — Un cœur qui aime a de si beaux rêves de dévouement et d'abnégation ! — Ne lui parlez pas de la réalité; ne posez pas de limites à son amour ; il lui faut l'immensité pour espace et l'éternité pour durée ; sa pensée fait d'une masure obscure et inhabitée un palais féerique resplendissant de lumières.

Nous sommes bien impuissants à rendre tout ce qui se passait dans ce jeune cœur ; mais que ceux qui nous liront interrogent une heure de leur vie passée ou attendent une heure de leur vie future !...

Un soir, la princesse avait réuni sa société intime, ses amis et amies démocrates. — N'était-il pas de toute équité qu'ils eussent les prémices de sa nouvelle splendeur ?

Est-il utile de dire qu'Arthur y avait été engagé ?

Pour la première fois, depuis qu'il était si grandement amoureux, le pauvre garçon pensait à la coquetterie. — La coquetterie, prise dans sa bonne acception, est le plus souvent la conséquence des impressions du cœur. Ses vêtements, auxquels il n'avait jamais fait attention, lui paraissaient honteusement coupés, ses chaussures ne faisaient point valoir son pied, ses pantalons avaient des plis disgracieux, sa chevelure lui paraissait indisciplinée, et un beau jour qu'il se rendait chez la princesse, il se regarda dans sa

glace et se dit, de l'air du monde le plus triste et avec le plus profond découragement :

— Mais je suis affreux !

De ce jour-là, il fit venir le tailleur le plus en renom, le bottier le plus célèbre, le coiffeur le plus à la mode, il y eut dans sa personne comme dans l'appartement de la princesse, transformation complète.

Aussi Arthur était un modèle d'élégance et de soins minutieux dans sa toilette, lorsqu'il se rendit à la soirée intime de la rue d'Anjou.

Pour lui, c'était une journée heureuse et bénie, car il avait vu Olympia le matin et il devait la revoir le soir; car elle lui avait dit en lui tendant la main :

— Je compte sur vous, monsieur de Savernoy.

C'est une plus grande lâcheté d'abuser

de cette foi candide et suppliante d'un cœur, que de frapper la nuit, au revers d'un fossé, d'une balle ou d'un couteau, le voyageur qui passe.

Il y avait déjà une vingtaine de personnes chez la princesse, lorsqu'on annonça le marquis de Savernoy.

Quelle charmante réunion de démocrates, triés, choisis, épurés, hommes à double face, rêvant avec les allures les plus douces et les plus inoffensives, le renversement de la société et s'arrêtant avec un tact exquis dans les conspirations, (du moins pour leur propre compte,) à la limite prudente qui sépare le *citoyen-patriote* des bancs de la cour d'assises.

Que pouvait-on leur reprocher, à ces aimables rêveurs de 93?

Ne se montraient-ils pas de la plus aimable composition qui se puisse rencon-

trer? — Ils étaient chez une princesse et coudoyaient un marquis.

Quand le nom du marquis de Savernoy retentit dans le salon, la Vrillière qui était assis entre Faustin et de Leufroy, sentit un frisson glacial courir dans ses veines ; il se retourna d'un mouvement brusque, et ses yeux ardents se fixèrent sur le jeune homme avec la férocité d'une bête fauve qui voit venir sa proie ; — son regard rencontra celui d'Olympia et entra dans sa poitrine comme un fer aigu.

Dans le même moment, Arthur s'avançait vers la princesse ; tous les tourments qu'il endurait dans son absence, toutes les agitations, toutes les voix tumultueuses qui criaient en lui, tout cela faisait silence quand il voyait le pâle et expressif visage de l'Italienne et que son regard humide encore des pleurs silencieuses qu'il avait

versées s'arrêtait, ou plutôt se retrempait dans celui de cette femme aimée!... Il avait préparé de charmantes et douces choses à lui dire, en lui tendant la main, et déjà il les avait oubliées.

Olympia lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle.

— Combien je vous suis reconnaissant, madame, lui dit Arthur, de m'avoir compté parmi les quelques amis que vous avez réunis ce soir.

— Vous me croyez donc bien ingrate ou bien oublieuse? répondit la princesse avec une expression d'affectueux reproche.

Le front d'Arthur se couvrit d'un nuage, car les paroles de la princesse faisaient encore allusion à la scène de la Chaumière.

Les prévenances dont il était l'objet, l'affection qu'elle semblait lui montrer, la sympathie qu'elle lui témoignait, ce

n'était donc que souvenir du service rendu, reconnaissance envers l'inconnu qui lui était venu en aide ; — ce n'était donc pas à l'homme qui l'aimait passionnément, qu'elle tendait la main, c'était à son défenseur : ce n'était pas le prix de son amour, c'était la récompense de son sang versé.

— Oh ! madame, lui dit-il tristement, soyez, je vous supplie, oublieuse de ce passé. — Laissez-moi espérer que je ne dois pas seulement à lui votre aimable accueil ; sans cela, vous me feriez croire, et j'en serais bien malheureux, je vous jure, que je m'impose à vous par la voix du souvenir.

— Enfant ! dit la princesse en souriant et en laissant tomber sur lui un de ces regards qui sont plus qu'une réponse et qui vont jusqu'au cœur.

Si Arthur eût été seul avec elle, il eût joint les mains et l'eût remerciée à genoux.

— Venez, lui dit-elle en se levant, que je vous présente à mes amis; ils sont peut-être un peu démocrates pour vous, monsieur le marquis.

Parlant ainsi, elle prit le bras d'Arthur dont tout le corps frissonnait. — L'amour, quand il part véritablement du cœur, rend si timide et si tremblant !

Qui sait !... Olympia l'eût présenté à des galériens traînant le boulet, que le pauvre Arthur, peut-être n'eût vu ni la chaîne ni le boulet, et fût allé à eux comme aux plus honnêtes gens de la terre.

On devait faire chez la princesse un peu de musique, Olympia étant elle-même très-bonne musicienne. En sa qualité d'Italienne, elle avait réuni dans son salon ses

compatriotes du Théâtre-Italien : — Mario, Ronconi, Lablache, la Grisi.

La Grisi et Ronconi venaient de commencer le beau duo du troisième acte de *Maria di Rohan.*

Les conversations cessèrent. — Dans ce siècle où l'on aime si peu de choses, on aime encore assez la musique pour l'écouter.

Un cœur agité par une passion qui le domine et l'enveloppe, ressemble à ces terrains fertiles dans lesquels toute graine, qu'elle soit tombée même au hasard, germe et grandit ; il s'entr'ouvre à toutes les émotions ; ce qui le laissait froid et muet, le rend enthousiaste, car chaque chose porte un rayon ou un reflet de son amour.

Ainsi Arthur, debout près de la princesse, sentait pour ainsi dire le frôlement de sa

robe soyeuse, et écoutait avec ravissement cette belle et grande musique si bien interprétée. — Quand des accents passionnés de jalousie s'échappaient des lèvres brûlantes de Ronconi, il lui semblait que son cœur se tordait, tout son corps tressaillait, et son âme semblait suspendue à chaque note qui vibrait.

Olympia l'observait ; elle suivait du regard le frémissement de ses lèvres, elle lisait pour ainsi dire en lui. — Elle comprenait quelle nouvelle puissance elle allait exercer.

Debout à l'autre extrémité du salon, la Vrillière avait aussi les yeux attachés sur Arthur de Savernoy. — Sa haine avait deviné ce que ressentait cette âme que l'amour rendait si ardente et si enthousiaste.

Lorsque les deux célèbres artistes eu-

rent cessé de chanter, la Vrillière s'approcha de la princesse qui, penchée sur le piano, serrait les deux mains de la Grisi.

— La musique passionne étrangement M. de Savernoy, lui dit-il à voix basse, et vous chantez admirablement, madame.

— Princesse, n'aurons-nous pas ce soir le bonheur de vous entendre?

Olympia, sans répondre, s'assit devant le piano en laissant tomber sur la Vrillière un regard significatif.

Et elle commença à chanter.

Sa voix était vibrante, pleine de sonorité et d'expression. Ses grands yeux noirs s'animaient, les couleurs venaient à ses joues et remplaçaient la pâleur mate qui leur était habituelle, le sang de la vie et de l'animation ruisselait sur ses lèvres un instant auparavant blanches et froides. — Toute sa nature première se réveillait,

fantôme qui allait s'évanouir avec la dernière note.

Arthur sentait bondir les bruyantes palpitations de son cœur ; sa respiration s'arrêtait dans sa poitrine, tout en lui écoutait ; il ne s'appartenait plus, il appartenait à cette femme dont la voix le fanatisait. — Oh ! faiblesse et égarement de cœur ! elle eût chanté le crime qu'Arthur fût devenu criminel.

Quand elle eut cessé de chanter, il lui sembla que quelque chose venait de se séparer de lui ; une sueur brûlante coulait le long de ses joues.

Il voulut aller vers Olympia, mais ses jambes tremblaient, et il serait tombé, s'il ne se fût appuyé contre l'embrasure de la fenêtre. — Ce qu'il éprouvait de bonheur contenu, d'enivrement à la fois douloureux et plein de charmes, nulle plume

ne pourrait l'analyser, nulle voix ne pourrait le dire. — Celui qui l'eût regardé eût vu son visage passer continuellement du pourpre à la pâleur, et déceler le bouillonnement et le reflux de son sang.

Tous entouraient la princesse.

C'était un tumulte confus de voix. — Tout-à-coup le silence se fit.

Olympia venait de préluder au piano par de nouveaux accords ; mais ce n'était plus la plainte mélodieuse d'un chant d'amour et de douleur, c'était un chant patriotique dont chaque note puissante et énergique retentissait comme une fanfare sonore.

On doit le penser, l'assistance était dans l'enthousiasme le plus extrême ; un murmure frénétique accueillait chaque phrase, et au milieu de tous ces regards fixés sur

elle, Olympia n'en cherchait qu'un, celui d'Arthur; elle voulait enfoncer plus avant, dans le cœur de sa victime, le trait empoisonné; — et pas une voix ne descendit du ciel, pas même celle de sa mère, pour dire à Arthur :

—Enfant, là est l'abîme, la douleur, là, pour toi peut-être, après... le déshonneur.

Les chants patriotiques italiens ont surtout une vigueur, on pourrait presque dire une rudesse d'expression tout exceptionnelle et qui leur est propre. — Ils achevèrent de jeter le trouble et le tumulte dans cette jeune tête déjà si bouleversée.

Arthur battit des mains avec un enthousiasme convulsif. — La fièvre était sur ses lèvres, dans ses yeux, dans son cœur.

Elle était si belle ainsi, la princesse Pallianci; ses yeux noirs avaient un si vif

éclat, son visage avait quelque chose de si poétique, de si inspiré. — Oh ! s'il avait été seul avec elle en ce moment, il eût trouvé le courage qui toujours lui manquait ; il lui eût dit tous les secrets d'amour, de dévouement, de foi inaltérable enfouis dans son cœur. — Il sentait le délire lui monter au cerveau : il mit la main devant ses yeux pour s'isoler de la foule, rentrer en lui-même et reprendre l'empire de ses sens près de l'abandonner.

Quand il releva la tête, en laissant retomber ses deux mains, de Leufroy était assis auprès de la princesse et lui parlait bas avec une familiarité intime qui fit pâlir les joues d'Arthur. — La jalousie entrait en lui ; non pas cette jalousie qui est la défiance, le soupçon, mais celle qui est la douleur.

— Princesse, dit de Leufroy, votre beau chevalier nous regarde.

— Tant mieux ! dit Olympia avec un sourire des plus gracieux et sans regarder Arthur.

— Le chant patriotique l'a électrisé ; je crois que nous en ferons quelque chose.

— Je le pense bien, dit la princesse.

— Princesse?

— Quoi?

— S'il allait me chercher querelle?

— Vous ne vous battriez pas.

— Vous croyez?... il vient de me lancer un regard.

— Vous me disiez donc?

— Que vous aviez été entraînante, que vous n'avez jamais chanté avec plus de verve et de *brio.*

— Des compliments dans votre bouche!

— Je suis le courant... Regardez donc Faustin et la Vrillière ; ils conspirent là-bas avec acharnement.

— Faustin a la véritable vocation ; vous n'êtes qu'un conspirateur de contrebande, mon cher de Leufroy ; — vous jouez un rôle.

— Si je le joue bien. — Le marquis de Savernoy s'approche.

— Alors allez-vous-en, je n'ai plus besoin de vous.

— Grand merci du compliment ; puisque vous me renvoyez, je vais aller conspirer avec l'ami Faustin, pour... faire quelque chose.

En effet Arthur approchait.

Quand de Leufroy se leva, il s'arrêta et respira plus librement. — Sa poitrine, tout-à-l'heure si oppressée, lui semblait dégagée d'un poids immense.

— Allons, dit-il en passant la main sur son front humide et en serrant ensuite sa poitrine, entre ses deux bras, allons, mon cœur !... du courage ! Je veux tout lui dire... tout !... j'y suis décidé.

Et il fit brusquement les quelques pas qui le séparaient de la princesse.

Celle-ci, tout en paraissant avoir la tête tournée du côté opposé, le regardait venir.

Arthur était tout près d'elle ; il ne lui avait pas encore parlé, qu'elle entendait déjà le souffle de sa respiration.

— Je ne viens pas, madame, lui dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, ajouter un compliment à tous ceux que vous avez déjà reçus ; il y a certaines émotions que l'on ressent et qu'il est impossible d'exprimer, tant on comprend que toute parole les affaiblirait ; — je viens vous demander une grâce.

— Une grâce à moi, monsieur de Savernoy?

— Promettez-moi, je vous en supplie, de ne pas me la refuser.

— Mais savez-vous que le ton avec lequel vous dites cela, est capable de m'effrayer?

— Madame, vous m'avez dit, rappelez-vous-le, et pardonnez-moi de vous en parler, mais voici vos paroles : — Si jamais je puis quelque chose pour reconnaître le service que vous m'avez rendu... venez à moi en toute confiance.

— Et je le dis encore.

— Eh bien ! je vous en conjure à mains jointes, ce soir, quand tout ce monde qui vous entoure sera parti, accordez-moi quelques instants.

— Ce soir, dit Olympia réellement

étonnée de cette demande, mais je ne puis.

— Oh! ne dites pas, madame, que c'est impossible!... si en acceptant vous me sauviez la vie, vous le feriez, n'est-ce pas? — Eh bien! faites-le!... faites-le!...

Arthur parlait à voix basse, mais son visage avait une expression suppliante impossible à rendre. — On sentait que si ses genoux ne se pliaient pas devant elle, sa pensée, son âme étaient pour ainsi dire aux pieds d'Olympia.

— Venez demain, monsieur de Savernoy.

— Tout-à-l'heure, reprit Arthur, au moment où vous alliez commencer à chanter, je m'appuyais contre cette draperie; une porte sans doute mal fermée a cédé; elle donne, à ce que j'ai vu, sur une

sorte de cabinet noir... Eh bien ! quand personne ne regardera de ce côté, j'entrerai, moi, dans ce cabinet, et j'attendrai que vous me permettiez d'en sortir. Mais je vous en supplie, ne me refusez pas cette grâce.

— Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Vous consentez, n'est-ce pas ?.. vous consentez !...

Olympia avait appuyé sa tête sur sa main, elle paraissait réfléchir.

— Écoutez, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre grave et sérieuse pour la circonstance, je vais vous montrer si j'ai gardé mémoire du service que vous m'avez rendu ; il y a dans votre voix une telle supplication que je ne me sens pas la force de vous refuser. — Tout-à-l'heure, je vais sortir de ce salon ; quand je rentrerai, vous attendrez quelques instants,

puis vous vous retirerez ; au bas de l'escalier, vous trouverez Zerline qui vous conduira dans mon boudoir où j'irai vous rejoindre dès que je serai seule.

Olympia avait dit tout cela avec une expression contrainte parfaitement jouée.

— Oh ! combien je vous remercie ! et que vous êtes bonne !

— Je tiens ma parole, dit Olympia, attachant sur le jeune homme un regard qui le brûla jusqu'aux entrailles.

— Dieu m'est témoin, madame, que tout mon sang est à vous.

La princesse agitait indolemment son éventail, et le vent qu'il faisait soulevait ses longs cheveux et laissait voir le dessin ferme et correct de son cou.

Elle se leva, causa quelques instants avec Augusta et une autre de ses amies, puis disparut.

Arthur n'avait pas bougé, mais il suivait du regard l'Italienne. — Il la vit sortir du salon, puis rentrer ; alors il se leva à son tour, alla un instant regarder un ravissant tableau de Wyld, représentant une vue de la place Saint-Marc à Venise, se dirigea ensuite vers la porte et sortit. — Il lui semblait que tous les yeux le regardaient et devinaient les palpitations pressées de son cœur.

Au bas de l'escalier il trouva Zerline qui l'accueillit avec un demi-sourire et lui fit signe de la suivre.

Arthur, au comble de bonheur, fit ce que font les amoureux en pareille occasion : il fouilla dans ses poches ; il y trouva cinq pièces d'or qu'il donna à Zerline.

Celle-ci salua et ferma la porte.

Pendant ce temps, comme il était à

peu près une heure du matin, les invités de la princesse s'en allaient peu à peu. — Il ne restait guère plus que l'Alsacien (le jeune homme blond), Faustin, de Leufroy et la Vrillière.

Le jeune homme blond, fidèle à ses penchants, proposait un moyen infaillible : — c'était de mettre le feu aux quatre coins de Paris, et puis aux Tuileries, après s'être partagé en sections les différents quartiers.

Chacun l'écoutait avec intérêt, car il avait la parole facile et parlait avec une *aménité maniérée* vraiment pleine de charmes. — Il y avait bien là un patriote à longue barbe qui l'appelait l'aristocrate des démocrates, mais qui, cependant, était forcé de reconnaître que sa proposition avait du bon.

De Leufroy souriait selon son ordinaire.

La Vrillière s'approcha de la princesse.

— Tout marche bien, dit-il, rappelez-vous nos conventions. — La vue de ce jeune homme, le nom qu'il porte, ont ranimé en moi toute ma haine.

— Je n'oublie rien, dit Olympia.

— Dans dix jours, il doit y avoir une grande réunion, il faut que ce jour-là le marquis de Savernoy vienne y prêter le serment de mort qui l'enchaînera à nous.

— Il y viendra, répondit la princesse d'une voix fière. — Emmenez ces messieurs.

— Vous êtes fatiguée.

— Non, mais quelqu'un m'attend.

— Quelqu'un, dit la Vrillière avec étonnement; — où?

— Dans mon boudoir.

— Lui !..

— Lui ! répéta Olympia avec un son de voix étrange.

— A la bonne heure, dit la Vrillière en serrant la main de la princesse Pallianci, vous êtes une adorable personne.

Arthur attendait, et se répétait tout bas les paroles d'amour dont son âme était remplie et qui affluaient sur ses lèvres comme viennent les flots sur la grève lorsque gronde la tempête. — Oh ! combien le cœur alors est ingénieux à interroger et à répondre tout à la fois.

— M'aime-t-elle ? disait-il.

Et il répondait tout aussitôt :

— Elle m'aime !.. Sans cela, eût-elle consenti à ce que je lui demandais !.. Eût-elle accepté de me recevoir ?..

— Et cependant... cependant !.. si la reconnaissance seule qu'elle croit me de-

voir l'avait guidée ?.. si elle n'était qu'esclave de sa parole ?.. Oh ! ce serait très-mal. C'est impossible !..

Ainsi tremblait et espérait tour-à-tour le pauvre Arthur.

Les minutes lui semblaient des heures. — A chaque bruit qu'il croyait entendre, son cœur battait à l'étouffer ; chaque meuble qui craquait dans le silence de la nuit le faisait tressaillir.

Enfin, la porte s'ouvrit et Olympia parut.

UNE SCÈNE DE HAUTE COMÉDIE.

XIX.

Aussitôt que la princesse fut entrée, toutes les résolutions de son cœur, toutes les pensées de feu qu'il lui avait dictées, toutes les paroles entraînantes qui se pressaient sur ses lèvres se confondirent en un

seul cri, et joignant les mains il s'élança vers elle, en disant :

— Je vous aime ! madame... je vous aime !

Olympia, qui venait de refermer la porte du boudoir, s'arrêta stupéfaite devant cet élan inattendu qui dérangeait tous ses calculs et la petite comédie qu'elle avait préparée dans son imagination.

Lui, ne comprit rien, ne vit rien, ne devina rien ; — il resta les deux bras tendus vers elle.

— Oh ! je vous en supplie, s'écria-t-il, ne me répondez pas, ne prononcez pas un mot, laissez-moi !.. laissez moi vous dire tout ce qu'il a dans mon cœur. — Mon Dieu !.. si vous saviez combien je vous aime !.. si vous saviez !.. vous êtes mon culte, ma prière et ma foi !.. Non !.. non !.. avant de vous avoir rencontrée je ne vi-

vais pas, je vous attendais... Que vous êtes belle ! Vos yeux, voyez-vous, sont deux étoiles !.. Tenez, je suis fou !.. je ne sais pas ce que je dis. — Et cependant... je voudrais baiser le bout de vos pieds et vous parler le front contre terre. — Souriez, souriez, bel ange de mes rêves et de ma vie, un sourire, voilà tout, et je l'emporterai comme un trésor.

Il se tut un instant, et comme il vit qu'Olympia allait lui répondre, il eut peur, et reprit :

— Ne m'en veuillez pas... de vous parler ainsi... depuis si longtemps ce secret était là... dans ma poitrine... il m'aurait tué.

Arthur, les mains jointes, s'était agenouillé devant la princesse.

— Monsieur de Savernoy, dit-elle, je vous en supplie, relevez-vous.

— N'est-ce pas, continua Arthur en se levant et en passant à la fois ses deux mains sur son front tout humide de sueur, c'est bien ridicule, bien enfant d'agir et de parler de la sorte ; mais vous ! vous dont l'âme ardente s'échappait tout-à-l'heure en accents si énergiques et si passionnés, vous devez comprendre que le cœur parfois a des moments de délire. — Quand vous chantiez, et que tous dans votre salon, suspendus à vos lèvres, vous écoutaient avec enthousiasme, j'étais jaloux, furieux du bonheur que vous leur donniez, j'aurais payé d'une année de ma vie chacune des notes qui sortaient de votre bouche pour être seul à l'entendre... Oh ! je vous en supplie, madame, ne me demandez jamais de venir les jours où tant de personnes vous entourent et vous admirent... Cela me fait trop souffrir.

On le voit, si la princesse Pallianci avait préparé un habile manége de coquetterie, une scène de comédie à la Marivaux, pleine de mots à double sens, de regards ingénieusement jetés, de demi-sourires : — elle était prise au dépourvu. — Le marquis de Savernoy, par une inspiration spontanée, par un cri qu'il n'avait pu retenir, avait tout déjoué; il s'était méfié de lui-même, il avait eu peur de ne pas oser, s'il se donnait le temps de réfléchir, et il avait agi en cela comme font les poltrons qui tremblent, reculent jusqu'au dernier moment, puis, tout d'un coup, par peur même du danger qu'ils redoutent, s'y jettent à corps perdu en fermant les yeux.

Mais Olympia n'était pas femme à se laisser longtemps déconcerter.

— Monsieur de Savernoy, dit-elle en

donnant à sa voix une expression sérieuse, non, l'on n'est jamais ridicule de laisser parler son cœur, et il y a dans votre voix trop de sincérité pour que je puisse vous en vouloir.

— Oh ! merci ! merci !... s'écria Arthur en saisissant une des mains de l'Italienne et en la portant à ses lèvres.

Olympia le regardait à la dérobée.

Elle étudiait, pour ainsi dire, sur le visage d'Arthur, les moyens d'entraîner plus aveuglément encore cette pauvre âme qui venait à elle si crédule et si confiante, semblable à ces spadassins sans cœur qui calculent froidement la place où leur épée frappera plus sûrement et plus mortellement.

Oh ! le combat n'était pas dangereux, la lutte n'était pas difficile !

— Voyons, dit-elle en souriant, asseyez-

vous ici, monsieur de Savernoy, causons un peu tranquillement, si c'est possible. — Je vois que c'est moi qui dois être ici la plus raisonnable.

— Laissons la raison, madame, à la vieillesse; elle n'a que cela pour se consoler de tout ce qu'elle a perdu ! — Oh ! madame, ajouta-t-il en se rapprochant, ne détruisez pas, par un mot, le seul rêve de ma vie ! Je suis si heureux !

La princesse le regarda un instant sans répondre.

Était-elle embarrassée de ce qu'elle allait dire, ou bien se servait-elle du silence comme d'une arme souvent meurtrière ?

Arthur la regardait frissonnant et plein d'émotions.

— Pourquoi ce silence ? balbutia-t-il en attachant ses yeux humides sur ceux de la princesse.

— Parce que, répondit-elle lentement, c'est une belle chose que cette jeunesse d'impression qui fait tant croire à soi-même ; parce que les quelques années qui séparent mon âge du vôtre, m'ont appris de tristes vérités et m'ont ôté de douces illusions.

— Oh ! oui ! murmura Arthur, toujours cette même pensée qui vient peser sur vous, n'est-ce pas?

— Laquelle? demanda nonchalamment l'Italienne en jouant avec son bracelet.

— Celle qui vous faisait, il y a quelques jours, me dire de si cruelles et de si effrayantes paroles.

— Vous ai-je dit d'effrayantes paroles?
— Sans doute la nuit qui précédait ce jour, j'avais mal dormi ou fait de mauvais rêves.
— Monsieur de Savernoy, ajouta-t-elle en

souriant, croyez-moi, ne mettez jamais une femme en présence d'elle-même, c'est dangereux. — On n'aime pas parfois à se souvenir, ou on ne... le veut pas. — Un de nos poètes a écrit : « La parole d'une femme, c'est l'eau courante d'une fontaine ou le vol d'un oiseau. » Peut-on suivre l'eau courante d'une fontaine qui va se perdant dans les hautes herbes d'une prairie? Peut-on suivre le vol d'un oiseau qui va s'égarant dans les airs?

Le ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées glaça le pauvre Arthur.

— Oh! mon Dieu! dit-il à demi-voix sans oser regarder la princesse, je vous ai déplu en vous parlant de cette conversation.

— Du tout! Seulement je vois que vous en avez peu profité... Oh! reprit-elle en riant tout-à-fait, ne prenez pas un air triste; je

ne vous en veux pas pour cela, mon amour-propre de professeur ne va pas si loin.

— Madame, je vous en supplie, ne me parlez pas avec ce ton d'ironie enjouée ; prenez sérieusement ce que je vous dis sérieusement. L'esprit n'a rien à faire où est le cœur. — J'ai eu tort... mais il faut me pardonner. — Maintenant, vous le voyez, je suis calme comme vous désirez que je le sois.

Et Arthur porta sa main à ses yeux, comme s'il eût eu peur qu'ils laissassent échapper des larmes.

— Pourquoi, reprit-il d'une voix basse, pourquoi suis-je venu à cette soirée ? pourquoi avez-vous chanté avec tant de passion ? Mon pauvre cœur, pourquoi n'as-tu pas gardé ton secret ?

Olympia se leva, alla à Arthur et posa

une de ses mains sur les mains du jeune homme.

— Arthur, lui dit-elle d'une voix pleine d'émotion, vous n'avez pas compris pourquoi je vous ai parlé ainsi, avec *une raillerie enjouée :* — c'est que, plus je croyais à vos paroles, plus je m'efforçais de rester calme et maîtresse de moi-même. Vous m'avez ouvert votre cœur, eh bien! puisque vous le voulez, je vais vous ouvrir le mien. — Parmi les heures de la journée, celles où vous veniez, étaient les plus douces; je les attendais avec joie, car j'aimais nos douces causeries, votre jeunesse si belle et si fière, et que rien n'avait encore arrêtée dans son vol; j'aimais à vous entendre... j'ai le cœur bien triste aussi de voir tout cela s'enfuir.

— S'enfuir !... murmura Arthur en levant ses yeux sur Olympia, dont le pâle

visage était laissé dans une demi-obscurité par la lumière qui éclairait le boudoir.

— Oui, s'enfuir, car bien fatale peut-être serait la destinée de celui qui s'attacherait à moi!

— Fatalité! malheur! J'accepte tout!

— Et moi, dit l'Italienne avec un accent plein de gravité, je ne veux pas que vous les acceptiez.

Olympia s'arrêta et se laissa retomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le sopha qui était derrière elle.

— Vous parlez d'amour, reprit-elle en attachant sur le jeune homme ses yeux étincelants. — Vous ne savez pas comment nous comprenons l'amour, nous autres Italiennes : Ce n'est pas ce sentiment égoïste, plein d'ardeur aujourd'hui, refroidi demain, qui se traîne languissam-

ment dans les sentiers battus, et fait que l'on s'oublie a peu près d'un commun accord, chacun s'en allant de son côté le sourire à la bouche, l'oubli dans le cœur. — Oh ! non ! non !... aimer comme cela, c'est mentir à l'amour !

— Vous avez raison !... s'écria Arthur dont les joues étaient pourpres, la respiration haletante, c'est mentir ! c'est blasphémer ! c'est traîner dans la boue honteuse de ses caprices le plus noble sentiment de l'homme : c'est s'avilir soi-même !.. oh ! ne me confondez pas, je vous en supplie, Olympia, avec ces natures déshéritées ou perdues qui ne sentent plus rien remuer en elles, et font de leurs amours éphémères les passe-temps d'une vie indolente. — Regardez-moi dans mes yeux, regardez-moi dans mon cœur, regardez-moi dans mon âme !.., je vous aime bien, madame,

avec toutes les forces et tout l'amour que Dieu m'a donnés !

Oh ! vous les reines du théâtre, vous dont la vie se passe à chercher, à découvrir par la puissance de votre art l'expression réelle du vrai, et à en reproduire jusqu'aux moindres nuances, que n'avez-vous assisté à cette scène de mensonge et de comédie ! que n'avez-vous regardé, écouté et entendu la princesse Pallianci ! Que n'avez-vous étudié l'expression de son visage, le timbre de sa voix, l'expression de sa physionomie mobile ou la fixité de son regard lorsqu'elle s'écria :

— Non !... non ! que personne ne m'aime ! que personne ne me demande d'amour ! — Laissez mon cœur muet et isolé, comme il est, et ne le rappelez pas à la vie ! Oh ! si j'aimais quelqu'un, mon existence, mon âme lui appartiendraient !

mais aussi il faudrait que je fusse tout pour lui; passé, présent, avenir. — Je serais jalouse de sa mère, jalouse de sa sœur! je lui demanderais compte de chaque battement de son cœur. Quelle que fût ma destinée ou la sienne, ensemble nous marcherions sans jamais nous quitter. Je voudrais qu'il fermât les yeux à sa vie pour ne plus voir que la mienne. Je voudrais!.. oh! je suis folle!... j'ai la fièvre... Qu'ai-je dit? et pourquoi êtes-vous ainsi à mes genoux, devant moi... vos deux mains dans les miennes? — Relevez-vous, monsieur de Savernoy!

Quel est celui d'entre nous, aimant et par conséquent plein de croyance et de feu, qui n'eût pas ressenti ce que ressentait Arthur?

— Vous avez dit, madame, s'écria-t-il, que vous demanderiez un amour sans

bornes, une foi aveugle; vous avez dit que votre existence et votre âme entière appartiendraient à celui que vous aimeriez ; mais qu'il vous faudrait aussi en échange sa vie à lui et son âme. — Eh bien ! je vous apporte tout cela, Olympia ; un cœur qui n'existera, qui ne pensera que par vous... Mes yeux, vous les fermerez avec des baisers !...

— Oh ! non, dit Olympia en se levant brusquement; c'est un rêve que nous faisions tous les deux, la réalité le repousse.

— Olympia ! Olympia, ne me parlez pas ainsi !...

— Tout nous sépare ; votre naissance, votre famille, vous-même et le but ardent de ma volonté. Je n'appartiens plus à la société qui existe, j'appartiens tout entière à celle qui se fera. — Fuyez-moi !... fuyez-moi, Arthur de Savernoy... — Je

ne veux pas, je ne dois pas vous lier à ma destinée... Ne voyez-vous pas que je suis le génie du bouleversement social tout entier, de corps, d'âme, d'esprit, d'instinct à cette grande régénération que rêvent les peuples opprimés ? — Peut-être le sang coulera, peut-être l'édifice que nous voulons élever s'écroulera sur nos têtes ; peut-être la proscription, l'exil, la mort, nous attend. — Partez !... partez !...

— Je vous aime !.. je vous aime !.. répétait Arthur, dont le cœur bondissait.

— Je vous dis que je suis liée par le cœur, par la volonté à une tâche terrible, épouvantable peut-être ! Je marche sur le bord d'un abîme, et si je vous aimais, je vous y entraînerais avec moi. — Ne voyez-vous pas que la princesse Pallianci, l'exilée d'Italie, la conspiratrice, ferait tache

au nom d'un Savernoy : ne voyez-vous pas qu'il est impossible que je vous aime et que vous m'aimiez?

— Olympia !.. Olympia !.. s'écria Arthur en se relevant avec désespoir.

La scène tournait au drame, et la comédienne n'en était pas épouvantée.

Elle était dans le feu de l'inspiration. — Le visage empourpré d'Arthur, sa voix qui tremblait, ses mains suppliantes, tout l'animait. — Et puis, à son insu, la vérité avait pour ainsi dire pris la place du mensonge; ce qu'elle disait pour enflammer davantage encore l'amour d'Arthur , elle l'eût dit pour éloigner véritablement ce pauvre cœur qui allait s'engloutir dans une passion fatale.

Sa figure avait une expression sauvage qu'un peintre eût trouvée magnifique. Elle avait jeté à terre sa couronne de

fleurs, et les ondes noires de ses cheveux couvraient inégalement son front, images muettes et inanimées des serpents que l'on représente sur la tête des divinités infernales.

— M'éloigner! dit Arthur, parce que votre destinée est fatale, ce serait lâcheté !

Olympia se dressa pâle comme un spectre, et posant ses deux mains sur les épaules d'Arthur :

— Vous ne savez pas, dit-elle, d'une voix demi-basse, qui passa entre ses lèvres comme un frissonnement, vous ne savez pas que je suis rivée à ces hommes par un serment de mort.

— Ce serment nous liera tous deux !.. s'écria Arthur dont les yeux étaient hagards comme ceux d'un fou.

Et presqu'aussitôt il tomba les deux genoux contre terre et cachant son visage dans ses mains.

— Oh ! ma mère !.. ma mère !.. murmura-t-il d'une voix pleine de sanglots, pardonnez-moi !..

L'Italienne s'était arrêtée droite, les bras croisés, son regard plongeait sur le jeune homme agenouillé, et ses traits, que crispait une contraction nerveuse, avaient une expression terrible, sa bouche un muet sourire digne de la mission qu'elle avait acceptée. — Tout ce que sa nature contenait de méchant triomphait avec orgueil. — Arthur de Savernoy était à ses pieds, écrasé par un vague remords qui pesait sur sa conscience ; mais hélas ! ce funeste amour l'entraînait malgré lui, et faisait courber le front à sa jeunesse radieuse et sans tache.

L'Italienne comprit qu'il fallait encore torturer ce pauvre cœur pour qu'il lui appartînt entièrement, et que, plus elle le repousserait, plus il s'attacherait à elle.

— Non, dit-elle d'une voix sombre en pressant ses tempes entre ses mains, non, je ne veux pas d'un sacrifice qui déjà vous effraie et vous fait demander pardon à la tombe de votre mère! Allez, Arthur.... allez.... oubliez cette femme qui n'aura passé dans votre vie que pour vous coûter du sang et des larmes. Tous vos beaux rêves, étouffez-les, comme moi j'étouffe les miens. Ne revenez plus ici!.. Que pour la dernière fois j'entende votre voix, que pour la dernière fois j'entende bondir dans votre poitrine les battements de votre cœur. Allez! allez!.. la vie est encore longue et large pour vous... Qu'importe que la mienne soit isolée et douloureuse! De-

puis longtemps je suis habituée à l'isolement et à la douleur.

Arthur leva la tête, ses yeux étaient remplis de larmes.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, murmura-t-il ; ne parlez pas ainsi, Olympia ! Vous me tuez !.. vous me tuez !.. vous me tuez !!...

L'Italienne s'était penchée sur le jeune homme de telle sorte que les boucles de ses cheveux effleuraient son front, et que le souffle de son haleine glissait brûlant sur son visage.

— Arthur !.. Arthur !.. restez, dit-elle de cette voix qui pénétrerait dans les chairs refroidies d'un corps mort, et ranimerait son cœur ; restez ! restez ainsi !.. Hélas !.. je ne veux plus... je ne veux plus vous revoir ! Non !.. je ne le veux plus !.. Oh ! malheureuse ! malheureuse ! Fermez

les yeux, ami, et avant de partir, avant de nous séparer pour jamais... que je vous le dise au moins : Arthur !.. Je vous aime !...

Ses lèvres s'appuyèrent sur les paupières d'Arthur et y imprimèrent deux baisers pleins de feu.

Avant que le jeune homme, ivre de ce bonheur inattendu, eût pu se relever et prononcer une parole, elle avait disparu.

— Olympia !.. Olympia !.. s'écria-t-il, d'une voix entrecoupée, en tendant ses deux bras. Oh ! mon Dieu !.. le bonheur ne tue donc pas !.. Ma bien-aimée !.. disparue !.. disparue !..

Il resta un instant immobile, comme serait un insensé qui chercherait en vain à retrouver les éclairs de sa raison per-

due ; puis il se laissa tomber sur un siége, écrasé, anéanti.

— Avant... de... nous séparer... pour jamais... a-t-elle dit !.. je ne vous reverrai plus !.. Olympia !.. Olympia !.. c'est impossible... Je rêve... Seigneur, mon Dieu ! réveillez-moi !.. ne plus la voir !.. ne plus la voir !..

Il se mit à parcourir la chambre dans tous les sens.

— Olympia ! vous êtes ici, n'est-ce pas? parlez-moi ! si vous saviez combien je souffre !..

Il touchait de ses doigts les tiges des fleurs.

— Fleurs, fleurs qu'elle aime, parlez avec moi !.. conjurez-la de revenir !.. si elle ne revient pas je me brise la tête !.. ne plus la revoir !.. elle sait bien que c'est impossible !.. Olympia ! Olympia !

Et ces deux derniers cris de désespoir s'éteignirent dans le silence.

Tout-à-coup il tressaillit, et une exclamation inaccoutumée de joie gonfla sa poitrine.

La porte du boudoir venait de s'ouvrir.

Mais ce n'était pas la princesse.

C'était Zerline. — Elle tenait un flambeau à la main.

Arthur, stupéfait, la regarda sans prononcer un mot, sans faire un mouvement.

— Je suis aux ordres de monsieur le marquis, dit Zerline, qui était debout devant la porte, son flambeau à la main.

— La princesse !.. Où est la princesse ?.. balbutia Arthur à voix basse.

— Madame la princesse est rentrée dans sa chambre.

— Il faut que je la voie, Zerline, il le faut !..

— Mais c'est impossible ; madame est enfermée et m'a envoyée pour éclairer monsieur le marquis.

— Je vous dis, répétait Arthur, qu'il faut que je la voie ! Écoutez, Zerline, vous êtes une excellente fille ?

— Certainement, monsieur.

— Vous avez du cœur ?

— Je le crois, monsieur.

— Eh bien ! sentez mes mains, j'ai la fièvre... Je souffre plus que vous ne pouvez le comprendre; je vous en supplie, faites que je puisse voir votre maîtresse !

— Mais, monsieur, je vous répète que c'est impossible.

— Oh ! vous n'avez pas de cœur alors !...

— Je vous assure que si, dit Zerline avec vivacité...

— Je ne peux pas cependant partir ainsi !..

— Vraiment, monsieur, ça me fait bien de la peine de vous voir si malheureux. — Oh ! si c'était moi !..

— J'ai une idée, Zerline.

— Laquelle, monsieur ?

— Cachez-moi dans ce boudoir.

— Impossible.

— Eh bien ! alors dans votre chambre.

— Encore moins.

— Ma petite Zerline, tout ce que vous me demanderez, je le ferai...

— Madame me chasserait demain.

— Oh ! c'est affreux !.. c'est affreux !..

— Monsieur, soyez raisonnable, retirez-vous. — Trois heures viennent de sonner, c'est bien l'heure de rentrer chez soi.

— Vous êtes certaine qu'elle s'est enfermée?

— A doubles verrous.

Arthur s'assit et se prit le front dans les mains.

— Oh! mon Dieu!.. dit-il.

— Eh bien! monsieur, vous vous asseyez?

Arthur se releva si brusquement que la caméristе de la princesse laissa échapper un cri involontaire.

— Zerline, ma bonne petite Zerline, retournez auprès de la princesse, dites-lui que je ne veux pas m'en aller... que je suis fou!.. que je me bats la tête contre les murailles... que je la supplie de venir un instant!.. un seul instant, tenez, le temps que mettra l'aiguille de cette pendule à compter une minute. Et puis je m'en irai, si elle me l'ordonne... sans un

mot, sans une plainte. Dites-lui !.. dites-lui tout ce que vous voudrez, mais qu'elle vienne ! Zerline, qu'elle vienne !..

— Je le veux bien, monsieur, dit Zerline, en allant vers la porte ; mais c'est pour vous contenter, car je vous assure que Madame ne viendra pas.

Zerline venait de sortir.

Arthur écouta le bruit de ses pas mourir le long du corridor.

— Ah ! Seigneur, mon Dieu ! dit-il en joignant les mains, vous permettrez qu'elle vienne.

Les minutes qui s'écoulaient lui semblaient interminables, car il en comptait les secondes avec les battements de son cœur.

Enfin, il devina, plutôt qu'il n'entendit le bruit léger des pas de Zerline, et courut à la porte.

— Eh bien? eh bien? lui dit-il, d'une voix étouffée par l'émotion.

— Voici ce que Madame m'a dit de vous remettre, répondit la femme de chambre, en présentant à Arthur un petit papier plié.

Arthur le saisit, et ses mains tremblaient pendant qu'il le dépliait.

Zerline qui le regardait et le voyaït trembler si fort dit tout bas : — Pauvre garçon!

Sur le papier, il y avait ce peu de mots :

« Arthur, je vous l'ai dit : Je ne veux pas vous entraîner dans une destinée fatale peut-être ; oubliez moi !.. adieu ! adieu !... »

— Et moi, s'écria Arthur, comme si Olympia eût été là, et qu'il lui eût parlé...

je veux aller où tu vas!.. souffrir ce que tu souffres; aimer ce que tu aimes!..

Il s'arrêta, car il venait d'apercevoir Zerline dont il avait complétement oublié la présence.

— En vous remettant ce papier, elle ne vous a rien dit?

— Si, monsieur le marquis, répondit celle-ci d'une voix attristée, elle m'a dit de bien vous dire qu'elle ne voulait plus vous voir.

Le visage d'Arthur prit une expression désespérée. Son âme, ouverte tout-à-l'heure à de si douces espérances, était torturée par la plus cruelle douleur.

— Zerline, dit-il, votre maîtresse est bien cruelle! oh! oui!.. bien cruelle!.. écoutez-moi!.. vous le voyez!.. je suis calme maintenant; regardez, ma main ne tremble plus, — eh bien! vous lui direz,

et ceci est sérieux : que si demain, quand je me présenterai, sa porte m'est fermée, je me ferai sauter la cervelle.

— Oh ! monsieur ! qu'est-ce que vous dites-là ?

— Vous m'avez entendu, Zerline?

— Mais j'espère bien que vous ne le ferez pas !

— Sur mon âme et sur le nom de ma mère, je le ferai, Zerline.

Et Arthur, d'un pas calme et lent, sortit du boudoir.

Zerline à son tour était toute émue; le flambeau qu'elle tenant à la main vacillait à chacun de ses pas.

Arthur avait atteint le bas de l'escalier, et n'avait pas prononcé une autre parole.

Zerline avait les larmes aux yeux.

— Dieu de Dieu ! murmura-t-elle à demi-voix, quand elle fut seule, est-il pos-

sible de faire souffrir quelqu'un comme ça? — Ah! c'est bien vrai! madame n'a pas de cœur.

Et elle regagna la chambre à coucher de la princesse, où celle-ci l'attendait.

— Eh bien? dit la princesse quand celle-ci fut entrée et qu'elle eut refermé la porte sur elle.

— Il est parti!..

— De quel ton tu me dis cela.

— Oh! madame la princesse, il avait l'air si malheureux!

— Vraiment? dit Olympia en souriant et tout en lissant avec un peigne d'écaille les boucles de ses cheveux.

— Il a juré que demain, si vous ne le receviez pas, il se brûlerait la cervelle.

— On le dit souvent, mais on le fait peu, ma chère Zerline.

— Se brûler la cervelle, reprit la camé-

riste, je ne sais pas, mais quelquefois on se tue.

Soit que Zerline eût mis quelqu'intention méchante en prononçant ces paroles, soit que la pensée qu'elles exprimaient rappelât un souvenir à la mémoire de la princesse, celle-ci jeta violemment son peigne et dit d'une voix sèche et brève :

— Je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous retirer.

Zerline ne répondit rien et sortit après avoir allumé une charmante lampe d'albâtre suspendue au plafond.

La princesse continua de s'occuper de sa toilette de nuit.

— Je crois, dit-elle à demi-voix et comme achevant une pensée, que ceci est de la bonne et haute comédie. — Décidément j'ai manqué ma vocation.

Elle se tut un instant tout en ajustant

avec coquetterie un peignoir bordé de malines ; puis elle reprit un instant après avec une expresssion triomphante :

— Maintenant il fera tout ce que je voudrai, et il le fera à genoux, les mains jointes.

Puis elle s'endormit fort paisiblement, comme l'eût fait l'âme la plus honnête, la conscience la plus tranquille.

Arthur avant de rentrer prit au hasard les rues qui se présentaient devant lui, marchant à l'aventure pour laisser le vent de la nuit rafraîchir son front brûlant et emporter les gémissements douloureux de sa pensée. — Ce silence qui l'environnait allait au sombre désespoir de son âme, et ce vaste manteau noir dont la nuit l'enveloppait semblait le linceul qui devait emporter au ciel tous ses beaux rêves d'amour et de bonheur. — Le bruit joyeux et l'a-

gitation de la vie commune sont un sarcasme pour les cœurs qui souffrent.

Cinq heures étaient bien près de sonner quand il arriva à la rue des Postes.

LARMES ET DÉSESPOIR.

XX.

A peine avait-il frappé à sa porte qu'elle s'ouvrit ; car M. Vancelay, inquiet de ne pas avoir entendu Arthur rentrer, et poussé par ce pressentiment que donnent au cœur les grandes affections, avait deviné

que ce n'était pas les joies d'une fête qui attardaient le jeune Savernoy. — Il était descendu à la loge du portier.

Pendant qu'Arthur errait ainsi, tout entier à ses tristes résolutions de mort, combien il était loin de penser qu'un cœur ami , dévoué jusqu'aux dernières limites de l'abnégation, veillait et attendait.

Sa pensée était tellement absorbée par la douleur, qu'il ne vit pas M. Vaucelay qui était devant lui, et dont les yeux pleins d'anxiété interrogeaient son visage pâle et défait. — Cette passion terrible dont son cœur était bouleversé, effaçait en lui tous les autres sentiments. — Et le suicide, cette lâcheté de l'homme contre les luttes de la vie, lui apparaissait comme le seul remède à son désespoir.

C'est qu'il y a certaines douleurs que

l'on sent courir dans sa chair et dans son sang, qui assiégent le sommeil sans relâche et poursuivent au réveil de leurs morsures implacables. On est contre elles sans force et sans défense, comme l'enfant au berceau qu'entoureraient les replis tortueux d'un reptile. — Alors, abreuvé sitôt au calice de la souffrance, notre pauvre cœur envie l'éternel et calme repos de ceux qui dorment dans la tombe.

Ainsi était Arthur. — Déjà il ne pensait plus à vivre, il n'aspirait qu'à mourir.

M. Vancelay avait une trop grande expérience de la vie, pour se tromper à l'aspect de la douleur. — Il s'appuya sur la rampe de l'escalier et resta longtemps ainsi, plongé, lui aussi, dans le dédale de ses pensées.

— Mon Dieu ! dit-il enfin, d'une voix où il y avait autant de supplications que

de découragement, — votre colère est donc éternelle, et l'expiation de ceux qui vous ont offensé est donc toujours incomplète! — Ma vie, Seigneur, a été assez remplie de cruelles épreuves et d'isolement! — Le vieillard courbé par l'âge, par le remords et par l'abandon, a remplacé l'homme que la fatalité avait jeté dans des luttes fratricides et sanglantes; — voilà que vous le poursuivez encore dans la seule joie restée à son cœur tant de fois déchiré! Voilà que vous le faites encore souffrir par la souffrance de ce pauvre enfant qui entre à peine dans la vie, — car, vous savez, vous, mon Dieu! ce qui m'attache à lui; vous savez ce qui doit être un secret éternel entre le monde et moi!... Épargnez-moi, mon Dieu!... épargnez-moi dans cet enfant!.

Et pendant que le vieillard levait au-

dessus de sa tête ses deux mains jointes, deux larmes échappées à ses yeux coulaient le long des rides qui sillonnaient ses joues.

Un instant après, il montait lentement l'escalier.

Il s'arrêta devant la porte d'Arthur, écouta, puis rentra chez lui.

Il faisait à peine jour : on sonna à sa porte.

Le vieux Vancelay courut ouvrir, car c'était bien étrange que l'on vînt chez lui à cette heure si matinale.

Ce ne pouvait être que le domestique de M. de Savernoy, ou Madeleine, la fille de Dominique.

Tout un monde de pensées traversa sa tête.

C'était Arthur.

— Comment c'est vous, monsieur Arthur? dit le vieillard épouvanté de la pâ-

leur répandue sur les traits du jeune homme ; vous serait-il arrivé quelque malheur ?

— Je viens vous parler, monsieur Vancelay, dit celui-ci doucement en fermant la porte.

M. Vancelay ne trouva pas un mot à répondre, car le visage d'Arthur avait une tristesse si résignée que le pauvre vieillard sentit tout son corps trembler par le pressentiment d'un grand malheur imminent.

Il suivit Arthur, qui se dirigeait vers la petite pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

— Monsieur Vancelay, dit-il, en s'efforçant de donner à sa voix une expression calme et naturelle; vous savez que mon grand-père le duc de Savernoy a été appelé il y a huit jours à sa terre de Provence, pour des affaires importantes; —

une réponse que je dois recevoir dans la journée peut nécessiter mon départ si subit que je n'aurai peut-être pas même le temps de rentrer chez moi ; — c'est dans ce cas, monsieur Vancelay, que je viens vous demander un petit service : si demain matin vous ne m'avez pas revu, c'est que je serai parti; alors vous voudrez bien faire parvenir cette lettre et ce petit paquet cacheté à mon grand-père.

Évidemment il fallait qu'Arthur eût préparé par avance ce qu'il voulait dire à M. Vancelay, pour avoir pu sans hésitation et comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire, expliquer son absence probable; mais M. Vancelay avait interrogé silencieusement la pâleur de ses joues et cette trace imperceptible peut-être pour des yeux indifférents que laisse toujours

sur le visage une grande douleur, même puissamment contenue.

En toute autre occasion, M. Vancelay eût craint de blesser Arthur de Savernoy, en paraissant vouloir entrer malgré lui dans le secret de ses peines ; mais devant cette voix calme qui recélait tant de souffrances, poussé par un mouvement irrésistible il prit la main d'Arthur.

— Vous ne me dites pas la vérité, monsieur Arthur.

Arthur ne parut pas s'étonner et répondit en allant s'appuyer devant la cheminée :

— La vérité, mon cher monsieur Vancelay.

— Ah ! ce n'est pas curiosité ou indiscrétion de ma part, répondit le vieillard ; — quand vous êtes heureux, je ne m'inquiète pas de votre bonheur, cela vous re-

garde ; je prie seulement Dieu que ce bonheur dure le plus longtemps possible ; mais quand vous souffrez, quand une douleur que vous cachez mal, apparaît sur chacun des traits de votre visage, quand j'entends pour ainsi dire gémir malgré vous les palpitations de votre cœur, laissez au vieillard qui a bien souffert autrefois et qui peut enseigner la résignation, laissez-lui le triste droit de deviner, et peut-être... d'interroger.

— Eh bien ! oui, monsieur Vancelay, je souffre... je suis malheureux... et c'est pour cela que je voudrais... que j'ai pris le parti de m'éloigner.

— C'est là ce que vous écrivez au duc de Savernoy ? reprit Vancelay en attachant ses yeux scrutateurs sur le jeune homme.

— Oui.

— Cela seulement?

— Pourquoi cette question?

— Parce que le cœur a des yeux qui devinent ce qu'ils ne peuvent pas lire, parce que, malgré vous, pauvre enfant qui n'êtes pas plus accoutumé à mentir qu'à souffrir, votre voix tremble.

— Ne m'interrogez pas, monsieur Vancelay, je vous en supplie, dit Arthur en posant sur la cheminée ce qu'il tenait à la main et en faisant un mouvement pour se retirer. — Vous ferez demain parvenir ce petit paquet, n'est-ce pas?

— Et à moi, reprit le vieillard en se mettant devant lui, vous ne me dites rien, pas même quand vous reviendrez?

— Je... n'en sais... rien moi-même.

Arthur tendit la main à M. Vancelay, et attachant sur lui ses yeux humides, il ajouta :

— Vous avez été toujours bien bon pour moi, monsieur Vancelay, aussi je vous assure que je vous aime à l'égal d'un père.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Arthur, lui dit-il en prenant une des mains du jeune homme et en la serrant étroitement dans les siennes, combien vous devez souffrir !... Une passion fatale vous dévore, oui, Arthur, et sans la connaître, sans que vous m'en ayez dit un mot, je l'appelle fatale, parce qu'elle vous rend ainsi malheureux et désespéré. — Où sont les couleurs si fraîches de vos joues? Où est ce front rayonnant qui me faisait tant de plaisir à voir ? Où sont ces yeux vifs et étincelants ? Qu'est devenue cette voix vibrante que j'entendais souvent même à travers vos portes fermées ? Qu'est

devenue cette ardeur, inconsidérée peut-être, qui courait dans vos veines avec votre sang? — Regardez-vous dans cette glace; bien peu de jours se sont passés, voyez votre visage pâle, voyez vos yeux éteints, voyez cet aspect de douleur cachée qui mine et détruit plus les forces et l'éclat de la vie que des mois entiers de maladie. Oh Arthur! mon ami, je suis un vieillard, j'ai quatre-vingts ans; mais, soyez-en sûr, je saurai vous comprendre, car je vous le répète, j'ai bien souffert aussi moi, souffert à désespérer de la vie, à vouloir me briser le crâne avec la balle d'un pistolet.

Arthur, malgré lui, tressaillit en entendant ces derniers mots. — M. Vancelay ne l'avait pas quitté des yeux, et il tenait toujours dans ses mains la main d'Arthur.

— Oui, reprit-il, cette idée, idée criminelle et lâche pour un homme, m'est venue bien souvent, mais je croyais en Dieu, Arthur, je levais les yeux au ciel, je me résignais; et alors en moi une voix me disait : — qu'il ne faut pas ainsi courber misérablement la tête devant une douleur, quelqu'immense qu'elle puisse être, et que Dieu a donné à l'homme la force et le courage pour se combattre soi-même aussi bien que pour combattre ses ennemis. — Arthur, mon ami... vous êtes jeune... relevez la tête et espérez.

Arthur avait écouté M. Vancelay, et un instant son front s'était redressé. — Mais il y a des moments sinistres où l'on prend la vie en tel dégoût que rien ne peut ranimer en vous le désir de vivre.

Arthur dégagea sa main de celle du

vieillard, et la laissant retomber le long de son corps :

— Certaines organisations, dit-il, se sentent brisées au premier choc qui les abat, elles n'ont ni le courage, ni la volonté de résister. — Qu'importe ce qui doit ou ce qui peut arriver. — Voyez-vous, tout est tué en moi, la foi, l'espérance, la vie enfin ; vous avez souffert, dites-vous, vous devez me comprendre; les douleurs que l'on n'ose confier à personne minent bien cruellement et creusent en nous une plaie inguérissable!.. Oh ! si j'avais ma mère !.. le cœur d'une femme ! Dieu m'a retiré depuis bien longtemps ce bonheur ! — Monsieur Vancelay, vous m'aimez, car vous voilà tout triste et tout abattu. Ah ! oui, plaignez-moi !.. Je suis bien malheureux ! Hier, je croyais à tout, aujourd'hui je ne crois plus à rien :

hier la vie était pour moi un trésor qui renfermait un monde entier de bonheur, aujourd'hui... Ah! le poète Shakespeare avait raison : — *To be or no to be.* — Voilà deux heures que ma pensée roule et se débat dans le même cercle sans pouvoir en sortir. — Tenez, — je vous parle et je ne sais pas ce que je vous dis, — tout ce qui vivait en moi est si loin d'ici... si loin... Monsieur Vancelay, vous disiez tout-à-l'heure, que se tuer c'était une lâcheté, un autre poète anglais, Chatterton, a dit : — *Trouvez beaucoup de lâches qui se soient tués.* — Qu'importe, après tout, ce que d'autres disent ou pensent... C'est la fin... Adieu, monsieur Vancelay... j'ai la fièvre... Si j'allais devenir fou!.. Adieu, mon bon monsieur Vancelay.

Tout ce que nous venons de transcrire paraît froid, sans suite, sans intérêt peut-

être. — C'étaient des gémissements échappés à cette pauvre âme, et en passant sur les lèvres d'Arthur si pâles, si abattues, chacun de ces mots, dont pour la moitié, les uns ne s'enchaînent pas avec les autres, disaient plus que bien des belles paroles ; — sa tête, depuis cette scène si cruelle de la nuit passée, était un chaos.

M. Vancelay l'avait écouté sans l'interrompre, et comme Arthur s'approchait de la porte, il se redressa avec une énergie soudaine.

— Eh bien! non, s'écria-t-il, en barrant le passage à Arthur qui allait s'éloigner; non, il ne sera pas dit qu'une femme pourra ainsi briser à son gré toute la vie d'un homme. Non!.. il ne sera pas dit que cette princesse Pallianci...

— Mon ami, interrompit Arthur, ne parlez pas d'elle, je vous en supplie.

— Arthur, je sais maintenant ce que peut contenir cette lettre, je ne l'ouvrirai pas, et vous ne sortirez pas d'ici ou je vous suivrai partout... Car vous êtes seul, votre vieux grand-père n'est même pas là pour vous tendre ses deux bras. — D'abord, je saurai ce que c'est que cette femme...

— C'est une femme que j'aime de toute mon âme, dit Arthur avec exaltation; — elle me tue... en voulant me sauver. Ah! je lui pardonne bien entièrement tout le mal qu'elle me fait; mais, je vous en conjure, si vous m'aimez... gardez-vous de la flétrir par l'ombre d'un soupçon ou d'une injure... chaque lettre de ce nom chéri est entrée dans mon sang et fait partie de moi-même !.. voyez... je ne voulais rien dire... et voilà que, malgré moi... ne me demandez pas pourquoi je l'aime ainsi!..

parce que c'est ma destinée, et que chaque homme accomplit sa destinée ; demandez-moi aussi pourquoi le hasard m'a fait la rencontrer, et pourquoi, devant elle, inconnue, devant elle, dont j'ignorais même le nom, j'ai senti tout mon cœur bondir, demandez-moi pourquoi depuis ce temps, je n'ai qu'elle devant les yeux, et ne vis que par cette pensée; demandez-moi pourquoi l'oiseau vole, pourquoi l'enfant grandit, mais ne me demandez par pourquoi je l'aime!.. Oh! oui, la fatalité!.. j'y crois... je suis bien malheureux!.. Oh! mon Dieu!

Et Arthur tomba comme anéanti sur une chaise.

— Pleurez, pleurez, mon ami, lui dit le vieillard en touchant cette tête inclinée; Dieu nous a donné des larmes parce qu'il

savait qu'il nous donnait à souffrir. — Pleurez... Et il ajouta à voix basse :

— Oh! ma pauvre Jeanne, si tu vivais !..

Dans le même moment, un violent coup de sonnette retentit à la porte.

Arthur releva la tête, et M. Vancelay, pensant que ce pouvait être Pierre apportant quelques nouvelles, s'empressa d'ouvrir.

Ce n'était pas lui, mais bien une de nos plus anciennes connaissances, Mathias, l'étudiant.

Son costume avait toujours la même bizarrerie pittoresque, et la forêt touffue de ses cheveux ardents était mal emprisonnée sous sa casquette à carreaux.

— Salut, monsieur Vancelay, dit Mathias, on m'a dit qu'Arthur était chez vous!

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Mathias, en effet M. de Savernoy est ici.

— Il paraît que l'on se lève comme les moineaux, rue des Postes.

Et l'étudiant que précédait M. Vancelay entra dans la chambre où était Arthur.

Celui-ci avait bien reconnu la voix de Mathias, et avait passé à plusieurs reprises la main sur ses yeux et sur ses joues pour effacer la trace des larmes.

Vancelay était tout joyeux de l'arrivée de Mathias; car il espérait beaucoup de l'entrain de son caractère et surtout de sa brusque et franche amitié. — Il aurait bien voulu lui glisser un mot tout bas; mais la porte était ouverte, et il aperçut Arthur les yeux tournés de son côté.

— Ah! çà, vieux, dit Mathias à ce

dernier, je te croyais pour le moins aux Indes-Orientales ou Occidentales au choix. — Les amis, c'est jeté dans le sac aux oublis ; et ce pauvre droit romain, il est donc aussi renvoyé aux calendes grecques ?

— C'est vrai, mon cher Mathias, je suis bien coupable.

— Tu avoues ; — péché avoué est à demi pardonné, — me dit toujours Frisette. Voici ma dextre, et je t'absous.

Ce disant, Mathias serra cordialement la main d'Arthur, saisit par le haut une chaise en paille, la fit tournoyer au-dessus de sa tête comme un jouet d'enfant, et s'assit à sa manière qui n'était nullement celle de tout le monde.

— Maintenant, reprit-il sans laisser à Arthur le temps de parler, narre-moi, car tu dois avoir à narrer, et l'on n'abandonne

pas les anciens pour se promener solitairement sur l'asphalte. — De combien se monte ta brochette de cœurs?

— Je n'ai absolument rien à te raconter, mon cher Mathias; j'ai été très-occupé; voilà tout.

— Tu as acheté des rentes ou visité tes nombreux domaines?

— Il a souffert, dit Vancelay à demi-voix, comprenant combien cette rude gaieté devait faire de mal au pauvre Arthur.

— Monsieur Vancelay... dit celui-ci d'un ton de supplication.

— Tu as été malade? répliqua Mathias qui ne comprenait rien encore, — ah çà! tu as donc fait un bail de trois-six-neuf avec ton lit, et tu n'écris pas aux camarades? voilà qui est bête.

Tout-à-coup le flot impétueux de pa-

roles qui coulait sur ses lèvres s'arrêta; car pour la première fois il venait de regarder attentivement Arthur, et la pâleur de ses joues, le cercle plombé de ses yeux l'avaient frappé.

— Quelle figure!... s'écria-t-il en se levant et en allant à Arthur; je passe l'inspection, regarde-moi; est-ce que nous aurions des chagrins domestiques? est-ce que notre Frisette nous ferait des traits? — cette pâleur-là, ça vient d'ici, ajouta-t-il en frappant le côté gauche de sa poitrine.

— C'est vrai, dit M. Vancelay qui s'empressa de couper la parole à Arthur, ce pauvre garçon est amoureux.

— Et malheureux, ça rime. — Ah! bigre, ce n'est pas de jeu; ça fait crânement mal, et quand on s'y laisse aller, on file à la dérive un peu lestement.

Arthur ne répondit rien, sa tête était tristement retombée sur sa poitrine.

— Tu n'as pas besoin de parler, continua Mathias sur le même ton, je sais la chose par cœur, j'ai lu mes auteurs; ça suit invariablement la même marche comme les fièvres tierces. — Je suis bien fâché de n'avoir point amené Frisette, elle t'aurait fait sur ce chapitre de sa connaissance une petite morale *ad hoc.*

Il prit la main d'Arthur, et tout-à-coup changeant de ton :

— Vieux, dit-il, il ne faut pas se laisser abattre quand ça vient; le cœur n'est pas fait pour aller toujours sur un chemin parsemé de roses, ce serait trop commode; voilà ce qu'il faut se dire, et alors on le prend, on le comprime, on l'étouffe pour l'empêcher de crier, et on rit, — on rit jaune d'abord, et un peu

mieux après. — Ah çà ! voyons, Arthur, est-ce que nous sommes sourd? je suis l'aîné, je veux qu'on m'écoute !

Quand on est malheureux, et malheureux par le cœur, le silence vous fait mal, car il vous abandonne tout entier à vous-même, on recherche le bruit, l'agitation, le mouvement, et ce bruit, cette agitation, ce mouvement, quand on les a trouvés, il semble qu'ils aigrissent encore davantage votre douleur et viennent ironiquement en troubler le recueillement.

— Mon cher Mathias, dit Arthur en secouant brusquement la tête, c'est vrai, je suis malheureux, je souffre; mais je t'en supplie, parlons d'autre chose. — Je sais très-bien ce qui arrive, ce que celui-ci regarde comme une plaie mortelle est pour un autre un enfantillage. On juge avec son cœur à soi, ce qui fait que l'on com-

prend rarement celui qui souffre ; si on lui accorde ce triste droit, c'est à la condition qu'il secouera au plus vite les larmes qui l'étouffent, comme on secouerait les gouttes de pluie sur les feuilles d'un arbre. — Allons, c'est convenu, parlons d'autre chose.

— Sapristi ! non ! ce n'est pas convenu du tout ! — De quoi veux-tu donc que je te parle? du Grand-Turc, par hasard? Arthur, je t'avertis que je suis entêté comme un diable. Tu ne veux rien dire, eh bien ! je devinerai. — Ah ! si Frisette était là !... Est-ce que, par hasard, la belle dame de la Chaumière, la duchesse... la princesse !...

M. Vancelay lui fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai mis le doigt *dessure* ! — Eh bien ! merci ! faites-vous donc trouer la poitrine

par un ami pour une madame ! — Est-ce qu'elle ne te trouve pas assez beau, assez jeune, assez riche, assez noble? — Comment les lui faut-il ? on les lui commandera exprès ?

— Mathias, je t'en supplie, interrompit Arthur, je l'ai dit tout-à-l'heure à M. Vancelay, je te le répètes à toi : — Il y a des douleurs saintes et respectables pour celui qui les endure, et tu ne peux savoir le mal que cela fait quand on vient les fouiller pour les injurier et les flétrir. — Si vous connaissiez tous deux celle dont vous parlez ainsi, comme moi je la connais, vous sauriez qu'elle est digne de toute votre estime et de tous vos respects. — C'est un noble et digne cœur, croyez-le, — et si elle m'a repoussé, j'ai le droit d'en souffrir, de mourir si je veux, mais non pas de l'accuser.

— Eh bien ! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance, — surtout si elle est ce que tu dis : — elle ne doit pas te laisser tourner au blanc comme ça.

— Ça n'est pas possible !... D'abord, pourquoi ne t'aimerait-elle pas ?

— Elle m'aime !... s'écria Arthur, dont le cœur malgré lui avait gémi ces deux mots sur ses lèvres.

— Elle t'aime !... et elle te repousse...

— Monsieur Mathias, dit Vancelay, qui, avec peine, avait gardé le silence jusque-là, savez-vous ce qu'il avait résolu quand il est entré ce matin chez moi, quand il m'a remis ces papiers qui sont là sur ma cheminée ? — Il voulait se tuer !...

— Se tuer !...

— Monsieur Vancelay !...

— Ah ! je vous ai deviné, Arthur, j'avais

lu votre résolution de mort sur la pâleur de votre visage, je l'avais comprise au tremblement de votre voix !... aussi je ne vous aurais pas laissé sortir d'ici, sachez-le bien.

— Se tuer !... répéta Mathias en saisissant le bras d'Arthur de Savernoy, — en voilà une idée ?... comme si ça remédiait à quelque chose.

— Monsieur Vancelay se trompe, dit Arthur.

— Eh bien ! alors, ouvrez cette lettre adressée au duc de Savernoy !...

Mathias tenait toujours le bras d'Arthur, et son visage, d'ordinaire si commun, avait changé d'expression, tant il est vrai que le cœur a des ressources inconnues, et opère de subites et merveilleuses métamorphoses.

— Soit, dit-il, c'est vrai. — Monsieur

Vancelay, qui est bien le plus brave homme qu'il y ait sur la terre, se trompe, tu ne veux pas te tuer ; — alors que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Arthur.

— Je n'en sais rien, — c'est un peu vague, reprit Mathias ; il faut tâcher de trouver mieux que cela.

— Eh bien ! oui !... s'écria Arthur avec une violence subite, c'est ma volonté. On est bien libre, quand on le veut, ce me semble, de se mettre une balle dans la tête.

— Ceci, mon bon ami, dit l'étudiant, est un calcul d'égoïste.

— Je suis las de la vie.

— Déjà ?

— Je me tuerai ! je me tuerai !

— Eh bien ! une idée, fit Mathias ; je vais aller voir ta princesse, moi.

Un sourire effleura les lèvres pâlies d'Arthur.

— Tu crois que l'on ne sait pas, quand il le faut, se présenter en société? — On a son petit genre tout comme un autre. — D'abord, j'ai à lui dire, à ta Dulcinée, que j'ai été à son endroit un grossier personnage; il y a longtemps que ça me tient sur le cœur. — Il est bien entendu que tu ne sais rien de ma visite.

— Non! non! Mathias, répétait Arthur, ce que tu veux tenter est inutile.

— Moi, je te dis que j'irai!... se tuer!.. voilà ce que c'est que d'aimer des duchesses... des princesses... Ma Frisette n'a qu'une robe d'indienne, mais il y a un cœur dessous, et ça s'arracherait plutôt ses jolies petites dents les unes après les autres que de faire pleurer son Mathias... Enfin!... où demeure ta duchesse?

— Rue d'Anjou, 27, s'empressa de répondre M. Vancelay, — la princesse Pallianci.

— Bigre de bigre ! pour un républicain, c'est un peu compromettant. — Vous avez dit, vieux ?

— La princesse Pallianci.

— Pallianci... j'ai entendu ce nom-là. — Au revoir, Arthur; je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que je te rapporterai une bonne nouvelle. — Que diable ! on est princesse, ça s'est vu, mais on n'est pas de granit.

Il prit la main d'Arthur, qui assis dans le fauteuil de M. Vancelay, était retombé dans le silence douloureux de ses méditations.

— Écoute, mon bonhomme; il faut quitter cet air triste, je te dis que je réussirai !... Je suis éloquent quand je m'y

mets, et j'emporterai la place... je veux dire ta madame, d'assaut ; — hein ! Arthur, quelle ripaille après !.. Dessus ou dessous, comme feu les Spartiates ! — Adieu, monsieur Vancelay, égayez-le-moi un peu, je vous en supplie.

Tout en parlant il ramassa sa casquette.

— Fichtre ! dit-il en la contemplant sur toutes ses faces, elle est peu radieuse, on est mal ficelé pour aller chez une *tra la la*.. Ah ! bah ! *vil fourreau bonne lame*, comme dit M. Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*.

Et Mathias campa majestueusement sa casquette sur le côté de sa tête ; après avoir jeté avec une grimace expressive un dernier regard d'investigation sur sa personne, il sortit en disant :

— Rue d'Anjou, 27. — C'est tout pavé.

M. Vancelay, sans vouloir troubler davantage par des paroles le silence dans lequel se recueillait cette pauvre âme désolée, vint s'asseoir près d'Arthur et ne prononça plus un mot.

MATHIAS EN MISSION EXTRAORDINAIRE.

XXI.

Pendant ce temps Mathias se dirigeait vers la rue d'Anjou, en préparant à part lui le discours qu'il comptait prononcer à la princesse Pallianci ; et en marchant il

gesticulait de telle sorte que chacun s'arrêtait et le regardait avec curiosité.

Dix heures sonnaient lorsqu'il s'arrêta devant le numéro 27 de la rue d'Anjou.

Il écouta attentivement en les comptant les dix coups qui résonnaient un à un.

— C'est un peu matinal, se dit-il en hochant la tête, elle se livre peut-être encore aux pavots de Morphée : si j'allais ingurgiter un petit-verre pour me réchauffer légèrement le larynx? — Je crois que l'idée n'est pas mauvaise; je n'en serai que plus éloquent : l'alcool ne messied point à la chaleur du discours.

Cette réflexion sans nul doute lui parut digne de tous ses égards, car il rebroussa chemin et entra dans la rue de Suresne. — Il ne tarda pas à trouver un cabaret où il put accomplir cette œuvre importante.

Une demi-heure après, il se dirigea de nouveau vers l'hôtel de la princesse.

— La princesse Pallio... Pallianti? dit-il au concierge avec ce ton plein d'assurance qui le caractérisait.

— Vous voulez sans doute dire la princesse Pallianci? répondit le concierge en toisant d'un regard stûpéfait ce matinal et étrange visiteur.

— Pallianci!... c'est possible.

— La princesse ne reçoit pas à cette heure.

— Vous dites?...

— Que madame la princesse ne reçoit pas à cette heure.

— Ah! bah!.. elle me recevra.

La manière dont Mathias avait prononcé cette phrase était telle, que le concierge ne sut que répondre.

—Dites-lui, continua l'étudiant toujours

avec la même imperturbabilité, qu'il s'agit d'une affaire *très-pressée*, vous entendez bien cet adjectif au superlatif, *très-pressée*, et j'ajoute de la plus haute importance.

Le concierge de la princesse devait être (il ne faut pas en douter) un patriote de première veine ; — à la tenue très-nettement démocratique de Mathias, à son allure digne des *meilleurs endroits*, à son ton si plein d'assurance, il pensa que ce devait être un *frère et ami* chargé de quelque mission importante.

— Alors, c'est différent... dit-il, je vais faire prévenir madame.

— Va, digne portier, répondit Mathias en s'asseyant dans la loge.

— Décidément, dit à part le concierge, c'est un *frère*.

Il allait monter l'escalier ; — il revint sur ses pas.

— Vous n'avez rien à me remettre? fit-il à l'étudiant d'une voix pleine de discrétion et de finesse.

— Rien.

— Ah!

Et le concierge monta l'escalier.

— Ah! çà, dit Mathias, il s'agit maintenant d'être rempli de dignité et d'entraînement; — c'est égal, ma tenue me taquine.

Et il se mit à relever et à lisser d'une main la pointe ardente de ses moustaches, pendant que de l'autre il essayait de donner un tour agréable aux mèches désordonnées de ses cheveux.

Le concierge ne tarda pas à revenir.

— Si monsieur veut me suivre, dit-il, je vais l'introduire.

Mathias s'assit carrément sur ses hanches pour donner à sa démarche quelque

chose de gracieux, et monta l'escalier derrière le concierge.

Quand il fut dans la première pièce, le luxe qui y régnait lui fit jeter sur son costume un dernier regard. — Le concierge sortit.

— Bigre de bigre! dit-il en contemplant le somptueux ameublement, il paraît que l'on se chauffe ici avec du bois de première qualité.

Le valet de pied entra quelques minutes après.

— Madame la princesse, dit-il à Mathias, fait demander le nom de monsieur.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, répliqua l'étudiant ; dites à votre princesse que je viens lui parler *confidentiellement.*

Mathias appuya encore de telle sorte

sur le mot *confidentiellement*, que le valet de pied fit ce qu'avait fait le concierge, et répondit :

— Alors... c'est différent... Si monsieur veut me suivre...

— Je ne viens que pour cela, dit Mathias qui commençait à s'impatienter.

Le valet de pied lui fit traverser la salle à manger et le grand salon. — Mathias était de plus en plus émerveillé.

— Je suis en plein conte des *Mille et une Nuits*, murmura-t-il à demi-voix tout en marchant. — Merci du peu ! C'est moins joli que ça chez Frisette.

Celui qui l'introduisait venait d'ouvrir la porte du boudoir ; Mathias donna lestement un dernier coup de main à sa chevelure rebelle, passa galamment l'extrémité de sa langue sur ses lèvres et prit un

dandinement qu'il n'employait jamais que dans les grandes circonstances.

Ce fut ainsi qu'il entra.

La princesse, en toilette fort élégante du matin, était assise sur un sopha et tenait un livre entr'ouvert.

Elle fit signe au valet de pied de se retirer. — Celui-ci ferma la porte.

Mathias n'était pas homme à se décon-certer facilement; mais son entrée avait eu quelque chose de si solennel, et surtout de si peu en harmonie avec ses habitudes, qu'il ne put s'empêcher d'éprouver une certaine émotion.

— Hum! fit-il en cachant fort adroitement sa casquette derrière lui, l'horloge du dedans fait *tic tac*.

— Vous avez demandé à me parler, dit l'Italienne en posant son livre sur la table.

— Oui... madame, j'ai demandé à... d'abord il faut que je vous dise... vous ne me reconnaissez pas?

— Je ne me rappelle point, monsieur, vous avoir jamais vu.

— Je vous en remercie, ça n'empêche pas que je sois l'homme de la Chaumière.

— L'homme de la Chaumière... répéta la princesse qui cherchait dans ses souvenirs, tant elle était loin de supposer quelques rapports entre Arthur de Savernoy et la visite de cet inconnu.

— Il paraît que vous n'avez pas bonne mémoire, reprit aussitôt l'étudiant qui avait retrouvé toute l'assurance dont il était doué. — Ma foi ! tant mieux ! voici. — Arthur... c'est moi qui...

— Ah !... fit Olympia, je me rappelle.

— Vous y êtes? J'ai été fort grossier, madame; mais, voyez-vous, j'avais une rude pointe de liquide dans le cerveau, sans cela... respect aux femmes! c'est mon enseigne; aussi, je vous demande pardon; c'est fait, n'en parlons plus.

Mathias fit un pas en avant.

— Ah! çà, dit-il en entrant brusquement en matière; nous faisons donc de la peine à ce pauvre Arthur...

Olympia comprit tout de suite le but de cette visite, et un sourire, dont elle contint la moitié, effleura ses lèvres.

— Savez-vous que ça n'est pas bien, madame, de faire du mal à un pauvre garçon qui vous aime comme un fou!... aussi je me suis dit: Il y a un malentendu là-dessous, et je suis venu en causer avec vous; me voilà, causons.

— Je ne demande pas mieux, dit l'Ita-

lienne, qui ne laissa rien paraître sur sa physionomie de ce qu'elle ressentait.

— Elle a l'air d'une bonne personne, se dit à part lui Mathias ; l'affaire s'arrangera.

Il prit une chaise et s'assit, en jetant à terre sa casquette, qu'il n'avait pas cessé de dissimuler aux regards de la princesse.

—Madame, reprit Mathias qui était rentré dans toute la plénitude de ses moyens, je ne suis pas une femme ; je n'ai pas besoin de vous le dire, ça frappe le regard ; mais vous qui en êtes une, et une belle et grande dame, dites-moi comment il se fait que l'on torture, que l'on supplicie le cœur d'un pauvre garçon qui vous aime au point de ne vivre et de ne voir que par vous, qui en rêve le jour et n'en dort pas la nuit; car ça y est, madame ; ce pauvre Arthur

ne sait plus ce qu'il dit et ce qu'il fait depuis que vous l'avez ensorcelé.

Olympia ne put s'empêcher de sourire du langage étrange de l'étudiant.

Celui-ci s'en aperçut, et le rouge subit qui colorait ses joues commençait à lutter sans désavantage avec les couleurs rutilantes de sa barbe ; mais il se contint, car sans cela il eût lancé une apostrophe fort peu parlementaire.

— C'est possible, madame, dit-il avec ironie et en se mordant les lèvres ; je n'ai pas un beau parler comme vos ducs et pairs. Mon langage est rude peut-être, il n'est pas poudré *à la maréchale*, mais il est franc, — et il sort de là, ajouta-t-il en frappant sa poitrine.

— Vous avez bien mal interprété mon sourire, s'empressa de dire l'Italienne ; il ne s'adressait ni à vous, ni à votre langage.

Croyez que j'apprécie votre démarche autant qu'elle le mérite : c'est celle d'un ami.

— Alors, c'est très-bien, dit Mathias. Voyez-vous, chacun a sa fierté. — Parlons raison : est-ce que vous voulez longtemps le faire souffrir comme ça, ce pauvre ami ?

— Monsieur... reprit la princesse avec ce ton qui semble dire : — Je ne serais pas fâchée de savoir avec qui j'ai l'honneur de parler.

— Mathias, interrompit celui-ci ; — Mathias, étudiant pour son plaisir, parce qu'il n'étudie pas.

— Monsieur Mathias, dit la princesse qui rentrait dans son rôle, vous m'accusez au fond de votre cœur, j'en suis certaine, et cependant, croyez-moi, dans ce que j'ai dit à votre ami, dans ce que j'ai fait,

j'ai été inspirée par un sentiment qu'il doit apprécier et comprendre.

— Il apprécie, mais il paraît qu'il ne comprend pas.

Olympia continua avec une tristesse parfaitement jouée :

— Permettez-moi de ne pas entrer avec vous dans des détails impossibles ; mais dites à monsieur de Savernoy, dites à Arthur qu'il me plaigne sans m'accuser, et qu'il sache bien surtout qu'il n'est pas seul à souffrir.

— Oh ! voilà une bonne phrase ! s'écria Mathias avec un élan de joie, et je voudrais qu'il fût là pour l'avoir entendue. —Vous accuser ! Ne pensez pas cela, au moins. Alors vous pouvez vous vanter d'être crânement malheureux tous deux. Voyez-vous, madame, si vous le voyiez, comme il est maintenant, pâle que ça

fait mal, avec ses yeux tout rouges, à force d'avoir pleuré, vous n'auriez pas pu y résister. — Si vous l'aviez vu entrer ce matin chez monsieur Vancelay et lui remettre un petit paquet de lettres pour son grand-père, car il était résolu à mourir. Oui, madame, comme je vous le dis, à mourir!... et cela sans de grands cris, sans de belles phrases, si sincèrement, comme les gens qui souffrent véritablement, que je suis bien sûr que vous lui eussiez tendu les deux bras, ou bien vous auriez été de pierre, et ça n'est pas.

— Pauvre Arthur! dit Olympia d'une voix pleine de douce compassion; comment, il souffre à ce point?

— Et bien plus encore, reprit vivement Mathias; je ne sais pas bien vous dire tout cela, moi!... je n'en ai pas l'habitude; mais sapristi! le pauvre garçon...

Voyez-vous, j'en ai le cœur coupé en quatre.

Il se leva.

Ainsi qu'Arthur, il croyait à la réalité de ce qui n'était qu'un rôle préparé à l'avance ; — aussi fut-il ému de la tristesse empreinte sur tous les traits de l'Italienne, de l'expression tremblante de sa voix.

— Madame, continua-t-il d'une voix grave, je ne suis pas un enfant ; eh bien ! je vous le dis sérieusement, il se tuera. — C'est carrément résolu dans sa tête, et il n'y a que vous seule qui puissiez l'en empêcher. Ce matin, nous lui avons dit tout ce qu'il était possible de lui dire : rien n'a fait; il ne nous écoutait seulement pas. — Savez-vous au moins, madame, que ce serait affreux, s'il se tuait ? Pour peu que vous ayez du cœur, ce dont je ne doute pas au moins, vous ne vous en consoleriez

jamais ; car la mort d'un homme, ça doit peser lourd sur la conscience, et c'est vous qui l'auriez tué !

— Monsieur, dit Olympia, c'est affreux ce que vous dites-là !

Elle prononca ces mots comme si son cœur eût été profondément pénétré.

— Oui, ce serait vous!.. répéta Mathias les deux mains appuyées sur la table ; — voilà pourquoi je suis venu.

— Et je vous en remercie, monsieur Mathias, dit l'Italienne qui tendit la main à l'étudiant.

Mathias était lancé ; et comme c'était son cœur qui parlait il sentait les paroles les plus éloquentes courir sur ses lèvres.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut tendre la main, dit-il, c'est à lui.

— Mon Dieu!.. que faire? murmura la princesse à demi-voix, mais cependant

assez haut pour que l'étudiant pût l'entendre.

— Ce qu'il faut, madame, reprit-il, chasser loin de vous toutes ces vilaines pensées qui vous avaient fait éloigner Arthur; l'aimer un peu parce qu'il vous aime beaucoup, et vous dire qu'un cœur se donnant tout entier comme le sien est un trésor qui ne se rencontre pas deux fois.

Mathias avait mis tant de feu à parler qu'il avait de grosses gouttes de sueur sur le front.

Olympia se leva et, se tenant debout devant l'étudiant, elle lui dit d'une voix lente et grave :

— Écoutez, monsieur Mathias, j'avais parlé à M. de Savernoy selon ma raison et mes pressentiments, non selon mon cœur, il a dû comprendre combien j'obéissais à un devoir cruel; je ne puis vous répéter

ce que je lui ai dit, mais il ne peut pas l'avoir oublié; — j'ai eu peur pour lui; le courage que j'avais eu une fois pouvais-je répondre de l'avoir toujours? — Voilà pourquoi je ne voulais plus le revoir; vous voyez, monsieur Mathias, que je suis bien franche.

— Continuez... continuez, dit Mathias, qui commençait à être visiblement émotionné.

— Vous me parlez de mort... reprit la princesse en donnant à sa voix une expression de tremblante agitation. — Arthur veut se tuer!.. qu'il vienne!.. devant ce que vous m'avez dit je n'ai plus de résolution, je n'ai plus de volonté, vous m'avez glacé le cœur d'effroi.

— Vous êtes un ange!.. s'écria Mathias qui faillit embrasser Olympia dans un moment d'attendrissement. — Sapristi!.. si

quelqu'un dit jamais du mal de vous, venez me chercher, je lui casserai les os les uns après les autres.

— Qu'il vienne !.. répéta Olympia avec une gravité solennelle, mais qu'il se souvienne bien avant d'entrer ici de toutes mes paroles d'hier soir et qu'il ne m'accuse jamais.

— Il n'en a pas oublié une syllabe. — Ce pauvre garçon, va-t-il être heureux ! Je savais bien, moi, que je réussirais !

Et Mathias, le visage pourpre, les yeux enflammés, tout tremblant de joie, se leva, et d'un bond atteignit la porte.

— Oh ! oui, qu'il vienne ! s'écria l'Italienne; dites-lui que tout mon cœur l'attend !

Mathias traversa au galop le salon et la salle à manger, comme eût fait un fou.

La princesse était rayonnante ; — Mathias parti, elle jeta son masque de comédie, et frappant dans ses deux mains :

— Il est à moi !.. il est à nous maintenant ! s'écria-t-elle. Venez, marquis de Savernoy ! venez, on vous attend !

Et elle se prit à partir d'un immense éclat de rire.

Oh Seigneur ! pourquoi avez-vous permis au mensonge d'emprunter ainsi la voix de la vérité ? pourquoi avez-vous permis au visage de prendre à sa volonté une expression de douleur ou de compassion, d'amour ou de chasteté, quand douleur, compassion, amour et chasteté ne sont que des masques et des travestissements pour jouer la plus lâche comédie ? — Pourquoi avez-vous permis que le regard de l'honnête homme ne puisse pénétrer jusqu'au cœur et en voir la hideuse séche-

resse? — Pourquoi, puisque cette femme avait arraché le dernier lambeau qui palpitait encore dans sa conscience souillée, ne l'avez-vous pas marquée d'un stigmate ineffaçable? — L'âme la plus aimante, la plus dévouée eût-elle eu des accents plus nobles et plus chaleureux?

Hélas! Arthur avait perdu sa mère, la seule voix en ce monde qui remplace celle de Dieu!..

Mathias avait le cœur si joyeux, qu'il laissait échapper des exclamations tout en courant.

Au coin de la rue d'Anjou, il vit un cabriolet; il s'élança dedans sans dire un mot au cocher, qui fit un bond de frayeur.

— Rue des Postes, n° 19, lui dit-il, et du train, vieux, faisons caracoler Rossinante!

Le cocher partit au petit trot d'un cheval boiteux.

— Allons, bon ! fit Mathias avec un profond découragement, la rosse boite.

— Oh ! monsieur, elle n'en va que mieux.

— Évidemment, dit Mathias, elle avait quatre mauvaises jambes, elle n'en a plus que trois, c'est un bénéfice réel.

Et il se mit à animer de la voix et du geste la pauvre bête étique qui n'en pouvait mais.

Il employa pour arriver rue des Postes plus de temps qu'il ne lui en aurait fallu à pied.

Il paya le cocher de fort mauvaise humeur.

— En voilà une invention, dit-il tout en montant l'escalier quatre à quatre, ça m'a coûté vingt-cinq sous et j'ai mis un

quart d'heure de plus qu'à pied. — On appelle ça aller en voiture.

Il n'avait pas fini cette réflexion judicieuse qu'il était déjà sur le carré de M. Vancelay.

Il sonna à tour de bras.

M. Vancelay vint lui ouvrir.

— Eh bien? dit-il avec l'accent de la plus cruelle anxiété.

— L'affaire est arrangée.

— Dieu est bon!.. dit le vieillard en joignant les mains.

Mathias était déjà auprès d'Arthur.

— Allons, Tutur! s'écria-t-il, fais une risette à cet ami. — On t'aime, vieux, on t'aime comme du pain, en t'attend pour te le réciter sur toutes les gammes.

— Que dis-tu? répondit Arthur en levant sur Mathias ses yeux humides.

— Il me semble que je ne parle pas

grec, n'ayant jamais pu l'apprendre. — Je quitte la princesse... belle femme, mon ami ! belle femme!.. Elle t'attend.

— Tu ne me trompes pas, Mathias ?

— En v'là une idée!..

— Voyons, que t'a-t-elle dit ?.. Comment t'a-t-elle reçu ?

— Fort bien ! appartement dans le chenu, de la soie, de l'or et du velours à faire loucher. — Je lui ai conté mon histoire avec une éloquence rare ; elle s'est attendrie, c'est-à-dire nous nous sommes attendris, car j'avais la larme à l'œil comme une vieille biche. — « J'avais consulté ma raison et non mon cœur, » s'est-elle écriée... Se tuer!.. se tuer!.. qu'il vienne!.. qu'il vienne !.. et dites-lui que tout mon cœur l'attend.

— Elle a dit cela !.. elle a dit cela !..

— Mot pour mot, j'ai une mémoire de

rhinocéros. Ah ! a-t-elle ajouté (ce que je n'ai pas trop compris, mais ça te regarde), — qu'il se souvienne de... de nos paroles d'hier soir. — C'est pour lui que j'avais peur et non pour moi.

— Elle m'aime!.. s'écria Arthur, dont les joues, comme par miracle, avaient perdu leur pâleur livide. Elle m'aime !.. oh ! merci, mon Dieu !..

— Eh bien ! petit, que penses-tu de ton ambassadeur ?

— Qu'il m'a sauvé la vie.

Et Arthur sauta au cou de Mathias.

— Bien sûr !.. bien sûr !.. Mathias, répéta-t-il deux fois, tu ne me trompes pas?.. tu ne me trompes pas ?..

— Quand je te dis que non.

— C'est que, vois-tu, le bonheur arrive d'une façon si soudaine, si inattendue,

que j'ai peine à y croire. — Je suis bien éveillé, n'est-ce pas?

— Quand je vous disais de ne pas vous désespérer, monsieur Arthur, ajouta M. Vancelay qui contemplait avec ravissement la joie de ce jeune cœur.

— C'est vrai, mes amis, j'étais injuste envers la Providence, j'avais tort de l'accuser. — Oh! que je suis heureux!

— Allons, monsieur Arthur, courez vite où le bonheur vous appelle; maintenant le vieillard n'a plus rien à faire.

— Mon bon monsieur Vancelay! dit Arthur en lui tendant la main.

— Ah çà! mes petits agneaux, voilà qui est terminé. — Arthur est le plus heureux des hommes, n'est-ce pas? — Ainsi donc, au revoir.

— Tu t'en vas?

— Quelle heure est-il?

— Onze heures et demie, dit M. Vancelay.

— Onze heures et demie !.. bon Dieu !.. je ne suis en retard que d'une heure, voilà qui est fort gracieux.

— Tu as un rendez-vous? dit Arthur en souriant (car le bonheur avait ramené le sourire sur ses lèvres).

— Comme tu dis.

— D'amour?

— Ah ben ! oui... Frisette m'arrangerait joliment ; — un rendez-vous... d'affaires.

— Toi ! Mathias.

— Oui, moi, Mathias.

Et il ajouta d'une voix grave :

— Nous arrangeons un gouvernement à notre façon, pour plus tard.

Puis, faisant une pirouette sur ses deux talons, il descendit l'escalier quatre à qua-

tre, et on l'entendit qui fredonnait son air favori :

Vive le vin, le rhum et le tabac,
C'est le refrain
Du quartier Latin.

— Quel brave garçon, dit Arthur qui venait de sonner à la porte de son appartement.

M. Vancelay était resté seul sur son palier; il secoua silencieusement la tête, puis il rentra chez lui en murmurant entre ses dents:

— Il faut que je sache ce que c'est que cette princesse Pallianci.

MONSIEUR DU CORBEAU ET LA MANSARDE DE FRISETTE.

XXII.

On doit le penser, Mathias, pour aller à son rendez-vous de *gouvernement à faire* ne prit pas un cabriolet de place quoiqu'il se sentît bien en retard. — Si ses moyens le lui avaient permis, il aurait peut-être

tenté les chances d'un cabriolet de régie, mais pour le cabriolet de place sa bourse et les devoirs de l'amitié avaient déjà fait un dernier et sublime effort.

Et puis d'ailleurs, quand le cœur est joyeux, les distances disparaissent. — Il marchait *au pas de course*, et repassait dans sa mémoire par un fredonnement perpétuel tous les airs bachiques et autres qui composaient son répertoire.

Il ne tarda pas à venir à l'estaminet où il avait élu depuis neuf ans son domicile moral et politique. — C'est là qu'il a senti pour la première fois monter les vapeurs d'un punch enflammé. — C'est là qu'il a saisi par sa parole *entraînante*, sa joyeuse humeur et son biceps incontestable le sceptre du quartier Latin. — Là, son passé, son présent, son avenir. Aussi ce lieu est pour lui un lieu sacré, c'est

l'arche sainte de sa vie d'étudiant, le sanctuaire de ses joyeuses amours, de sa vie insouciante et oublieuse.

Cet estaminet, l'un des plus fréquentés du quartier Latin, était le point de mire de ces hommes qui cherchaient à glaner des affidés à leur œuvre impie. — La jeunesse n'est-elle pas un terrain fertile où germent à la fois les bonnes comme les mauvaises semences, et surtout, hélas ! les déclamations plébéiennes aux phrases retentissantes, aux mensonges éclatants ?

Quand Mathias entra, il y avait foule, mais principalement autour du billard où se jouait une partie fort intéressante.

— Pends-toi, Mathias! dit un des étudiants, tu arrives trop tard.

—Jamais trop tard!.. Joseph, ma queue d'honneur! je tiens tous les paris et je

rends deux points au plus malin ; ça y est-il, mes petits amours?

— Je parie pour monsieur Mathias, dit une voix grêle, dont le timbre quelque peu aigu domina cependant le tumulte ordinaire de ce lieu.

Cette voix appartenait à une sorte de vieux, dont le front dégarni de cheveux est orné d'une perruque du plus beau noir qui se puisse imaginer; pour complément du costume, ajoutez des lunettes bleues, et une redingote marron; il est attablé devant un grog et parcourt le *Journal des Débats*, la plus inoffensive des feuilles politiques.

Au son de cette voix, Mathias s'était retourné, et un regard rapide s'échangea entre lui et le vieux.

Celui-ci reprit ensuite fort paisiblement la lecture de son journal, en disant :

— Eh bien! on ne tient pas mon pari?

— Tiens, c'est *monsieur du Corbeau*, dit un des étudiants (ce surnom lui avait été donné à cause de la couleur de sa perruque).

— C'est parbleu vrai! fit Mathias qui feignit de n'avoir pas encore vu celui dont on parlait, on boit donc son petit grog, et on lit son vieux journal?

— Comme vous voyez, monsieur Mathias.

L'étudiant s'était rapproché.

— Pendant qu'ils terminent leur partie, vous plairait-il, monsieur Mathias, d'accepter un grog?

— Il me plaît toujours d'accepter, répondit Mathias en s'asseyant devant l'homme aux lunettes bleues.

— Eh bien! dit celui-ci à demi-voix en ayant l'air de s'occuper exclusivement

d'un morceau de sucre rebelle qui refusait obstinément de fondre au fond de son verre.

— Ça va ; on signe... on signe...

— Très-bien ! le moment approche.

— Tant mienx ! je réponds de toutes mes recrues ; j'amènerai l'estaminet au grand complet.

— Vous êtes un homme précieux, monsieur Mathias, continua le vieux en buvant une gorgée de son grog.

— Ah ! c'est qu'ici quand l'ami Mathias parle, on obéit au doigt et à l'œil.

— A votre santé, monsieur Mathias !

— A la vôtre !

Le garçon approchait, probablement par une vieille habitude de curiosité.

— Cet article est fort intéressant, reprit le vieux en montrant le *Journal des Débats*.

— Ah bah! fit Mathias, tout en suivant Joseph de l'œil.

—Je voudrais vous parler sans qu'on pût nous entendre, lui glissa l'autre.

— Parlez sans rien craindre; il n'y a pas de mouches ici. — Joseph, tourne les talons.

— Je vous ai dit que le moment approchait; aussi il est assez important de se réunir et de se compter.

— Ça va donc chauffer?

— On ne sait pas... on ne sait pas... fit le vieux en se frottant les mains; si les petits rassemblements font passablement leur affaire, si la masse s'émeut et sort dans la rue, si le vent souffle bien, alors...

— Alors, ajouta Mathias en baissant encore davantage la voix, on mettra les œufs dans la poële et on fera l'omelette.

— Mathias ! cria un étudiant du fond de l'estaminet, viens voir le coup, il est curieux : — quinze à quinze !

— A qui la main ? dit Mathias sans se retourner.

— A Auguste !

— Alors il fera fausse queue.

Tous les étudiants partirent d'un éclat de rire.

— Écoutez, reprit Mathias, pressez la chose : v'là ce que je vous dis ; faut pas lambiner, car on finira par se rouiller, et alors, bonsoir la compagnie.

— Allons bon ! dit à l'autre extrémité de l'estaminet celui que l'on avait appelé Auguste, en jetant sa queue sur le billard avec une mauvaise humeur suffisamment accentuée, en v'là un raccroc ! — Mathias, peux-tu me prêter cent sous ?

— Hélas! les fonds sont au plus bas, le gousset se plaint, la bourse gémit.

— Les toiles se touchent, comme on dit dans je ne sais plus quel vaudeville, ajouta *monsieur du Corbeau* en frappant amicalement sur l'épaule de l'étudiant.

— J'en ai ouï parler, répliqua Mathias sur le même ton.

— C'est le moment, murmura entre ses dents le vieux tout en versant un second verre d'eau-de-vie dans son grog. — Mon cher monsieur Mathias, que diriez-vous d'un dîner *galas*, d'une sorte de banquet que vous donneriez à vos *meilleurs* amis de l'école, à ceux qui marchent ou peuvent marcher dans la bonne voie?

Mathias le regarda avec stupéfaction.

— Ceci m'a tout l'air d'une aimable plaisanterie, fit-il en faisant promener al-

ternativement sa main droite et sa main gauche dans ses poches vides.

Le vieux se pencha vers l'étudiant et ajouta :

— Vous comprenez quel parti l'on peut tirer d'un repas bien ordonné quand les têtes s'échauffent et que le vin coule à flots.

— J'aime assez cette métaphore poétique.

— L'association compte sur vous : c'est pour elle que vous travaillez, c'est donc elle qui doit payer les frais.

— Comment l'entendez-vous ?

— Les amis sont les amis ; ne trouvez-vous pas mon idée bonne ? C'est le meilleur moyen de les réunir.

— Votre idée, dit Mathias en lissant ses moustaches, ne manque pas de mérite.

— Mathias, viens-tu jouer la poule? cria un étudiant, tu as le numéro sept.

— Minute, on me narre quelque chose de fort intéressant.

Le vieux posa négligemment sa main sur la table.

— On nous observe, dit-il en avalant son second grog. — Tenez, voici pour vous indemniser de ce que ce repas pourra vous coûter.

Et il glissa dans la main de Mathias un billet de banque.

— A propos, reprit-il presque aussitôt, vous recevrez le mot d'ordre pour votre séance de réception. — Elle doit avoir lieu sous peu de jours. — Silence et dévouement.

Puis celui que l'on avait si bien surnommé *monsieur du Corbeau*, se leva, déposa sur le comptoir le prix de sa dépense, et

partit en prenant une prise de tabac.

Mathias avait dans ses mains le billet de banque et restait sans mouvement, tant il était stupéfait.

Le bruit de la porte extérieure, en se refermant, lui fit faire un soubresaut ; il jeta un regard sur sa main entr'ouverte.

— Un de banque, murmura-t-il, un gros de banque... Cré nom ! ces messieurs font bien les choses. — C'est le banquier de la machine, évidemment.

Et il se mit à bourrer sa pipe en fredonnant :

L'ór est une chim...mmère
Sachons nous en servir.

— Holà ! hé ! les flambards ! dit-il en s'avançant majestueusement, où en est

cette vieille poule ? — Joseph, du feu. — Auguste, je t'achète ta place.

— Je te la vends cinq francs, dit Auguste.

— Pour payer la partie que tu viens de perdre ; file, petit, je te vas les mener flamberge au vent. — A moi à jouer. Heup ! et d'un dans la profonde.

Mathias était comme un fou ; il ne faisait pas un mouvement, sans toucher le précieux billet religieusement incarcéré dans la plus sûre de ses poches.

Tout en mettant du bleu à sa queue, il appela le garçon.

— Joseph !

— Monsieur Mathias.

— Es-tu érudit ?

— Qu'est-ce que c'est qu'érudit ?

— C'est un peuple de l'Amérique, répondit flegmatiquement Mathias.

— Ah ! ah ! fit Joseph en riant, je ne savais pas.

— Autre question. — Y a-t-il un roi au Pérou ?

— Un roi au Pérou...

— Allons, tu n'en sais rien.

— Ma foi, non, monsieur.

— Alors, regarde-moi.

— Eh bien !

— Tu l'as vu.

Et Mathias frappa sur sa poche.

— Mon pauvre Joseph, dit-il en le prenant par les épaules, ton éducation a été manquée.

— A toi, Mathias ! cria un étudiant.

— Présent à l'inspection. — Voici un croisé que je dédie aux hommes illustres du Panthéon.

Un quart d'heure s'était passé ; Mathias avait gagné la poule.

— Joseph, cria-t-il, un punch ! — C'est Mathias qui paie... comptant.

Et il jeta, avec un suprême dédain, sur le billard les vingt francs qu'il venait de gagner.

A voir le mouvement perpétuel qu'il se donnait, on eût dit qu'il marchait sur des pointes de fer ou des charbons ardents. Il allait, il venait et se parlait à lui-même quand il ne savait plus que dire aux autres. — Son trésor brûlait sa poche.

— C'est Frisette qui va danser une carmagnole ! murmurait-il à part lui de cinq minutes en cinq minutes.

Le punch avalé, l'étudiant posa sa casquette avec plus de coquetterie et de hardiesse encore que de coutume et se disposa à sortir. Il avait une si grande hâte de regarder son papier sans témoins indiscrets et de courir chez Frisette, dont la

joie et la stupéfaction devaient au moins égaler la sienne.

— Tu pars, Mathias? lui dit un de ses camarades.

— Je vais à la poste, répondit Mathias d'une voix grave; j'attends des fonds de mon honorable famille.

Et s'élançant hors de l'estaminet, plus léger qu'un sylphe, il courut tout d'un trait chez Frisette et monta sans reprendre haleine les six étages qui conduisaient au domicile aérien de sa fidèle compagne.

Frisette était une de ces grisettes de pure race, écloses sous le ciel du quartier Latin; semblables aux feuilles de lierre, elles s'attachent indispensablement à l'étudiant en général et en particulier. L'étudiant et la *Chaumière* sont les deux rêves exclusifs, les deux belles espérances de

leur vie. — Leur ambition ne va pas plus loin, et leur bonheur ne passe pas les ponts.

Il entra si brusquement, que Frisette fit un bond de frayeur.

— Frisette !... Frisette !...

— Bon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? murmura celle-ci en se levant.

— Regarde-moi dans les deux yeux.

— Pourquoi ?

— Tu ne me trouves pas quelque chose d'extraordinaire ?

— Est-ce que tu serais jaloux de Narcisse ?

— Ah ! bah ! fit Mathias en ouvrant de grands yeux, nous reprendrons ce chapitre-là en temps opportun. — Regarde-moi de nouveau.

— Je ne te trouve rien de drôle.

— Frisette, tu n'as pas la plus petite perspicacité.

— Ah! si... tu t'es fait friser.

— En v'là une bonne! pourquoi faire?

— Pour être plus joli, tiens.

— Je méprise cet ornement.

Mathias prit une pose superbe, et jetant en l'air sa casquette :

— Frisette, s'écria-t-il, je suis riche! tu es riche! nous sommes riches! — Plus de tartans au mont-de-piété! plus de casquette de trois ans d'âge; nous nageons dans le vrai Pactole!

— Tu plaisantes, dit Frisette qui écoutait de ses deux oreilles et n'osait pas rire.

— Mathias ne plaisante jamais avec les choses sérieuses. Voici une lithographie *du premier mérite;* elle sort de chez Madame la banque de France.

— Montre donc ?

— Mademoiselle Frisette, née Lochard, j'ai l'honneur de vous la présenter au grand complet.

— De la vraie banque.

— *Vraisissime*, dit Mathias avec solennité.

— Ah çà, tu as donc volé un coche?

— Le coche n'est plus dans la nature ; il a été supprimé de par Lafitte et Caillard et les chemins de fer ; ce qui fait qu'on ne le vole plus.

— Tu as hérité ?

— Silence, Frisette, respectons le vieux père; il ne meurt pas si vite que ça.

— Alors, je ne sais plus. — Raconte.

— Diable ! fit Mathias tout bas; raconte... Je n'avais pas pensé à celle-là.

Il alla chercher une chaise tout en se formulant cette pensée :

— Frisette n'est pas forte, je vais lui couler la première histoire venue.

— Voyons vite... vite... dit la grisette, je grille.

— Écoute donc le narré de cette aventure fantastique. — Voilà... j'ai... j'ai trouvé un brave...

— Imbécile, interrompit Frisette.

— Un brave homme, ne l'injurions pas, l'espèce en est rare ; puisse-t-elle ne jamais s'égarer ! — C'est lui qui m'a livré la susdite lithographie.

— Sur quoi?

— Sur mon paraphe.

— Tu l'as donc *facciné*?

— Je trouve que la couleur prend assez bien, se dit Mathias, et il ajouta tout haut :

— Je dois l'avoir *facciné*, comme tu dis.

— Alors, nous allons rouler citadine.

— On le dit.

— Tu me donneras une robe de velours ! s'écria Frisette en sautant de joie et en battant dans ses mains.

— Six robes de velours ponceau.

— Des socques articulés !

— Fi donc ! puisque nous roulerons carrosse, — je te donnerai un chapeau à plumes.

— Un chapeau à plumes ! répéta Frisette avec un enthousiasme bruyant, — comment ! je serai comme cette duchesse qui passe tous les jours à quatre roues.

— Oui, ma Frisette, tu auras aussi quatre roues, cinq, si tu veux.

— Je ressemblerai à une duchesse !

— Du tout, dit l'étudiant en l'enlevant de terre comme si c'eût été un plume, tu

resteras ma Frisette, la Frisette à ton Mathias, à ton chéri Mathias !

Frisette, pour toute réponse, passa ses deux bras au cou de l'étudiant, et lui donna deux gros baisers.

— Mets ton châle, ma fille, dit tout-à-coup Mathias, et allons chez un changeur, ils pourraient mourir tous cette nuit ; ce serait dommage.

— Quel bonheur !... quel bonheur ! s'écriait la grisette de minute en minute, en s'habillant à la hâte avec sa plus jolie robe d'indienne ; — comment appelles-tu ce brave ?...

— Je ne sais sous quel nom il a été baptisé, fit Mathias en élevant ses deux bras horizontalement, mais je le bénis, lui, ses lunettes bleues et sa lévite marron.

Un quart-d'heure après, le couple joyeux descendait l'escalier.

Frisette sautait sur chaque marche, légère comme un oiseau.

Mathias entra avec solennité chez un changeur et étala son billet de mille francs en retroussant fièrement ses moustaches.

— Monsieur veut-il de l'or ou de l'argent? dit le changeur.

— De l'argent, il y en a plus; répondit imperturbablement Mathias.

Et il sortit en emportant son sac, plus heureux que ne le fut jamais empereur romain traîné sur son char triomphal.

Pauvre Mathias! bonne race et franche nature que la paresse et l'oisiveté avaient gâté jour par jour et qui se laissait aller insouciant au courant si facile des mauvaises passions. — Il ne comprenait pas que

cet argent qu'il pressait si joyeusement sur sa poitrine et dont le son métallique l'enivrait d'un bonheur inaccoutumé, était l'appât que lui jetaient ces satellites vigilants du désordre et de l'anarchie; il jouait, plus aveugle que criminel, avec le feu destructeur des révolutions, sans savoir où s'arrêterait cet incendie sacrilége.

Pour que la journée si bien commencée fût complète, il emmena dîner sa chère Frisette dans un restaurant renommé du quartier Latin et l'autorisa à choisir les mets les plus succulents et les vins les plus exquis. Frisette opta pour un homard en mayonnaise et pour du champagne, afin de porter avec recueillement un toast à la santé du vertueux mortel à qui elle devait ces douceurs inaccoutumées.

Il se faisait tard, quand ils pensèrent à rentrer.

Au moment où Mathias mettait le pied sur le pas de la porte, un homme qui marchait dans le même sens que lui le toucha à l'épaule.

Mathias se retourna, l'inconnu lui fit un signe.

L'étudiant inclina la tête en signe affirmatif.

— Monte, ma petite Frisette, dit-il à la grisette, je te suis à l'instant.

— Ou veux-tu donc aller ?

— Pardieu, je ne m'envolerai pas, j'ai deux mots à dire à Narcisse, et tu sais que c'est là au coin de la rue qu'il demeure.

— Ah ! tu as deux mots à dire à Narcisse, fit Frisette avec un signe d'incrédulité ou de mauvaise humeur. C'est donc bien pressé ?

— Frisette, la curiosité est un vilain dé-

faut, et le champagne te rend jacasse : — je vais dire ce que je vais dire ; monte à ton colombier.

Et il imprima à Frisette un léger mouvement de rotation. Celle-ci jugea qu'il était superflu de répondre, et rentra. — Mathias ferma la porte, puis alla rejoindre l'inconnu qui lui avait fait un signe.

— Jeudi, à neuf heures, à la barrière du Mont-Parnasse, la septième maison à main droite.

— Dans trois jours ?

— Oui.

— Qu'y ferai-je ?

— Tu attendras.

— Quoi ?

— Je n'en sais pas davantage... J'ai reçu le même avis avec ordre de te le transmettre.

— C'est bien, j'y serai.

— Adieu, frère.

— Adieu, frère.

L'inconnu s'éloigna.

Mathias le regardait, mais sa pensée était bien loin.

— Il paraît que le torchon va brûler, se dit-il, ma foi ! tant mieux ! je m'ennuie à ne rien faire. — Frisette doit être pour le moins furieuse : montons au colombier.

Et il regagna en courant la maison dans laquelle celle-ci venait de rentrer.

Frisette n'était pas furieuse le moins du monde, — elle rêvait à ses robes de velours ponceau et à son chapeau à plumes.

A peine si elle entendit Mathias ouvrir la porte ; — il y avait si longtemps que des rêves de cette nature-là n'avaient visité sa pauvre chambrette... Tous ses meubles lui paraissaient changés par un bon génie ; son lit était en or massif, son papier à

fleurs bleues était devenu une riche tenture; sa petite lampe, un lustre étincelant.

— Oh ! dit Frisette en secouant la tête, tu m'as réveillée d'un bien beau rêve.

— Ah ! bah ! le passé est passé. — Des rêves tu en feras tant que tu voudras ; — une idée ?

— Encore ! — Laquelle ?

— Si nous profitions de notre brillante fortune pour donner un grand festin aux camarades ? — tu te chargeras des femmes qui devront embellir cette aimable réunion.

— L'idée n'est pas mauvaise, Malvina en maigrira de dépit.

— Donc, Frisette, prends cette plume, écris, je vais dicter.

— Alors je suis ton secrétaire.

— Tu veux dire *ma* secrétaire, fit Ma-

thias en prenant Frisette par la taille et en l'embrassant.

— Allons, dicte, j'écris.

Frisette se plaça debout devant la commode.

Mathias se couvrit le front de ses deux mains, et resta quelques secondes silencieux.

« De par la présente, écrite par la main des grâces, ton ami Mathias t'invite à celui de lui faire l'honneur d'accepter un repas balthazaréen, orné de pipes et de femmes charmantes, chez Viaud. »

— Et pour quand le festin ?

— Pour après-demain.

— Sitôt.

— J'ai mes raisons.

— Lesquelles donc ? fit Frisette étonnée.

Mathias se mordit les lèvres.

— Écoute, Frisette, j'ai une observation à te faire, tu as le point d'interrogation trop facile.

— Tu te méfies de moi, répondit celle-ci avec un air attristé.

— Non, ma petite Frisette ; mais il y a des choses qu'on ne dit pas, parce qu'on ne doit pas les dire.

— Oh ! je sais bien que tu as des secrets.

— Alors puisque tu le sais, fit Mathias, parlons d'autre chose.

Frisette s'était appuyée sur l'épaule de Mathias, elle laissa tomber sa jolie petite tête mutine contre celle de l'étudiant et lui passant les deux bras autour du cou :

— Mon petit Mathias, lui dit-elle, il y a quelque chose qui me chiffonne ; tu n'es pas le même, vois-tu, on t'entraîne, tu te laisses aller parce que tu es bon enfant,

mais prends-y garde, ça finira mal; — j'en sais plus que tu ne crois.

— Frisette! murmura Mathias, ne cherche à rien savoir : ça brûle.

— Eh bien ! monsieur, je sais tout, ou plutôt je m'en doute. — L'autre jour, dans ta poche, pendant que tu dormais, j'ai trouvé un papier.

— Un papier !...

— Oui, un papier griffonné au crayon et que, le lendemain matin tu as brûlé très-soigneusement avec des chimiques.

— Comment, Frisette, tu as osé?... dit Mathias en se levant furieux.

— J'étais jalouse, tiens... Depuis quelque temps tu parlais tout seul la nuit, ça m'inquiétait.

— Frisette, reprit Mathias, ce que tu as fait là est mal, et bien dangereux peut-être.

Le ton avec lequel celui-ci avait prononcé cette phrase était si sombre, que la pauvre enfant se serra fortement contre l'étudiant et lui dit d'une voix toute tremblante :

— Dam ! je ne savais pas.

Mathias la regarda en face.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Je le crois bien !

— Eh bien ! souviens-toi que si jamais tu prononçais un mot, tu me tuerais.

— Bon Dieu ! que dis-tu là ?

— Frisette, c'est comme ça. — On ne plaisante pas, à ce qu'il paraît là-bas. Aussi je suis bien sûr que tu ne diras rien.

— Comme tu es pâle !

— Tu te figures peut-être que ça donne des couleurs ce que tu viens de me dire.

— Mathias, ajouta-t-elle une seconde fois d'une voix bien basse, ça finira mal.

— Au contraire, ma fille, ça finira bien; il y a assez longtemps qu'on nous tient liés comme des volailles dans un panier. — Le temps de l'émancipation est venu, et les ailes ont poussé.

— Mon pauvre Mathias, ça a toujours été ta manie de...

— Que veux-tu ? ça fouette le sang, interrompit celui-ci, ça jette du piquant dans la vie ; et puis on n'a pas besoin pour cela de passer d'examens , ça me va comme un gant. — Qu'est-ce que tu veux ? il faut bien faire quelque chose.

Frisette était triste, elle ne répondit pas.

— Frisette, continua Mathias en changeant de voix, tu as une taille de guêpe, sais-tu cela ? des yeux à incendier toute une caserne de hussards et des dents!...

Sais-tu que dans le quartier Latin il n'y en a pas de plus jolie que toi?

Pendant que Frisette était devant lui silencieuse et triste, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps, il se prit à la regarder comme s'il la voyait pour la première fois.

— Bonne fille, murmura-t-il entre ses dents.

Tout-à-coup il se mit le front dans la main gauche tandis que sa main droite se jouait négligemment dans sa barbe touffue; c'était chez Mathias le signe certain d'une profonde méditation.

Frisette qui pensait toujours au papier regarda l'étudiant dont la tête s'était inclinée.

Elle s'approcha tout doucement et lui dit à demi-voix, comme si elle eût eu peur d'être entendue du dehors :

— D'abord, vois-tu, s'il t'arrive malheur, je t'en avertis, je me périrai par le charbon.

Frisette, évidemment, s'attendait à une exclamation de reconnaissance ; — Mathias ne broncha pas.

— A quoi pense-t-il? murmura-t-elle, et se penchant bien triste à son oreille, elle répéta sa phrase.

— Laisse-moi donc, Frissette, fit Mathias brusquement, je compose.

— Quoi donc? répondit celle-ci, effrayée sans s'en rendre compte.

— Une ode à Frisette!

— Une ode!.. qu'est que c'est que ça?

— Innocente créature!.. dit Mathias en relevant la tête et en prenant un air gracieux; voilà ce que c'est.

Et il se mit à chanter, comme chante d'habitude un étudiant du quartier Latin ;

Rien n'est si beau que ma Frisette,
Avec sa blanche collerette,
Sa lèvre rose et son œil noir,
Quand elle dit : — Dans ma chambrette,
Mon petit Mathias, viens ce soir,
Viens voir Frisette.

— Ça s'appelle une ode, ça ? — comme c'est gentil ! s'écria la grisette en sautant au cou de Mathias.

Frisette était toute rouge de joie ; — elle avait oublié ses idées noires ; — la joie était revenue à son cœur et les couleurs à ses joues. — D'ailleurs, le chagrin chez elle était comme un nuage dans ciel, le premier souffle le faisait disparaître.

— Comme il faut être savant ! pensa-t-elle, pour faire des choses comme ça !

Mathias garda de nouveau le silence. — Il était replongé dans sa poétique méditation.

— Il recompose mon ode, se dit tout bas Frisette.

Et elle alla, sans faire de bruit, s'asseoir dans un petit coin.

Un quart d'heure après, Frisette s'était endormie, de son côté, en attendant la fin de son ode, et Mathias, du sien, en la composant.

DOMINIQUE LE SOLDAT.

XXIII.

Nous sommes malgré nous obligés souvent de revenir sur nos pas pour mener de front les différents épisodes qui composent ce drame, et en suivre les acteurs

dans la voie qu'ils se sont tracée ou vers laquelle la fatalité les entraîne.

Nous avons suivi Barasson la Vrillière, nous avons entendu les cris hautains de son orgueil et de son ambition macérés.

Nous avons vu Arthur de Savernoy donnant ses pensées, son cœur et son âme à une passion fatale, nous avons assisté à cette roide et honteuse comédie de la princesse Pallianci, et devant nous s'est déroulée la trame du plus perfide complot.

Hier, c'était Mathias, insouciant du bien comme du mal, et servant d'instrument à cette bande noire de la civilisation.

Que le lecteur aujourd'hui nous permette de le transporter du *colombier* de Frisette (pour employer l'expression de l'étudiant) à la mansarde du vieux soldat Dominique.

Ce sont les gouttes d'eau d'une même source que pousse le même vent, que doit entraîner le même courant rapide. — Il n'est pas une seule porte à laquelle ne viennent frapper ces mains empoisonnées, pas un lambeau du cœur humain qu'ils n'aient cherché à attirer à eux.

Orgueil, amour, oisiveté, misère, — quelque forme que prenne la douleur ou la passion, ils sont là, toujours là, hôtes infatigables, démons acharnés.

Tous ces drames de la vie intime, de la vie réelle, se passaient simultanément.

Le vieux soldat que nous avons laissé pâle et maladif, couché sur un grabat de sa mansarde, et que nous avons une fois encore rencontré au marché des Innocents, le jour où la Vrillière se rendait chez Marini, a retrouvé, autant qu'il le pouvait, la santé du corps; mais avec elle

sont venues de nouveau l'assaillir les cruelles inquiétudes de sa vie misérable.

La générosité d'Arthur de Savernoy avait repoussé la main rapace de l'huissier Riffard; mais les sbires voués à la destruction sociale ont marqué du doigt Dominique, et ce n'est pas facilement qu'ils lâchent leur proie; — serpents tortueux, ils se glissent partout pour empoisonner toutes les croyances et féconder à leur profit toutes les larmes.

Dominique, cependant, lutte avec la force, la résignation et le courage d'un soldat contre l'adversité qui le poursuit et l'étreint; car il a deux espérances : — d'abord une petite somme d'argent compromise dans une faillite, mais dont on lui assure qu'il pourra au moins recouvrer la moitié, ensuite un modeste emploi qu'il

cherche à obtenir dans les bureaux du ministère de la guerre.

Mais le jour est venu où la fatalité doit courber inexorablement cette tête que les années et les fatigues ont blanchie.

Le matin de bonne heure Dominique s'était rendu au ministère de la guerre; car il avait appris par un garçon de bureau qu'il allait enfin être pourvu à l'emploi qu'il sollicitait depuis si longtemps.

Le chef de bureau auquel Dominique s'adressa après plus de deux heures d'attente, lui répondit fort tranquillement, sans même lever la tête :

— On a disposé de cet emploi il y a huit jours.

— On a disposé de... murmura Dominique, que ce coup inattendu frappait si cruellement, le chef du cabinet du ministre m'avait cependant promis...

— Je ne sais pas ce qu'il vous avait promis, mais, je vous le répète, l'emploi dont vous parlez n'est plus vacant.

— Mais, monsieur, je suis un vieux soldat...

Ces mots furent prononcés avec une telle désolation, que le chef de bureau leva enfin la tête et fut visiblement ému à la vue de Dominique et surtout du ruban rouge qu'il avait à sa boutonnière.

— Vous avez votre retraite, mon brave!

— Je n'en ai pas, monsieur, je n'avais pas droit à une retraite quand j'ai quitté le service. — C'est la loi, je ne m'en plains pas. — Je n'ai que ma croix.

— Voulez-vous faire une demande de secours au ministre?

— Une demande de secours!.. répéta Dominique en redressant la tête; non, merci, monsieur, je ne mange pas de ce

pain-là. — S'il y avait dans vos bureaux une place, quelque petite qu'elle soit, ça m'est égal ?

— Non, mon ami ; mais donnez-moi votre nom, j'en parlerai au ministre et nous tâcherons.

— J'ai bien souvent donné mon nom, monsieur. — Dominique, ex-sous-officier dans la garde, décoré sur le champ de bataille de Smolensk, rue des Postes, 19.

— Et pensez-vous que bientôt ?.. se hasarda de dire Dominique.

— Ah ! mon brave, les emplois vacants sont rares ; ce sera peut-être long.

— C'est-à-dire, qu'il ne faut plus espérer ? reprit le vieux soldat.

Le chef de bureau s'était remis à son travail.

Dominique prit son chapeau, étouffa un

gros soupir qui soulevait sa poitrine et sortit du ministère de la guerre.

Il était venu là le cœur joyeux, plein d'espérance; hélas! il s'en retournait chez lui triste et brisé par le plus profond découragement.

— Voilà bien longtemps que je souffre et que je lutte, murmura-t-il tout bas. — Pauvre Madeleine!..

Il arriva rue des Postes.

Tout en montant l'escalier, il se disait :

— Au moins que la pauvre enfant ne se doute de rien; il sera toujours temps de lui apprendre la triste vérité.

Au moment où il ouvrit la porte de la mansarde, Madeleine courut à lui; — elle tenait un lettre.

— Tiens, père, dit-elle, voici une lettre du pays; ouvre-la vite.

— Une lettre, répéta Dominique.

— Elle t'annonce peut-être une bonne nouvelle.

— Dieu veuille ! murmura le vieux soldat, en décachetant la lettre d'une main qui tremblait malgré lui.

Tout-à-coup son visage pâlit, et sans prononcer un mot, il se cacha le visage.

— Oh ! mon père! mon père !.. dit Madeleine en appuyant ses deux mains sur celles de son père.

Le vieux soldat ne répondit rien, il resta immobile et sans voix, seulement ses bras retombèrent le long de son corps, et laissèrent voir ses traits empreints de la plus profonde désolation.

Un silence bien douloureux régnait dans la pauvre mansarde. — Le silence parfois est plus affreux que les plaintes, les gémissements et les cris.

Enfin, Dominique qui était resté debout devant la porte, se laissa tomber sur une chaise;—puis, comme s'il eût douté de ce qu'il avait lu, il regarda quelques instants avec une muette attention la lettre qu'il venait de recevoir.

Madeleine s'était doucement agenouillée devant lui, — son cœur battait et ses yeux étaient mouillés.

— Oh! ma pauvre enfant!.. ma pauvre enfant!.. murmura-t-il tout-à-coup en prenant la tête de Madeleine et en l'attirant à lui. — Tout est perdu!.. tout!..

— Cette lettre ?

— Cette lettre m'apprend que la somme d'argent sur laquelle je comptais comme dernière espérance, si elle n'est entièrement perdue, ne pourra être payée qu'à une époque reculée dont il est impossible même de fixer le terme.

Il se releva d'un mouvement brusque et éloignant sa fille de ses bras.

— Oh ! s'écria-t-il, Dieu est parfois bien injuste et bien cruel !

— Mon père !... mon père ! dit Madeleine, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie.

— Oui, Dieu est injuste et cruel, de ne pas jeter un regard de pitié sur ceux qui souffrent et qui n'ont pas mérité de souffrir.

— Pourquoi désespérer ainsi ?

— Parce que la douleur et la résignation ont des limites, Madeleine ; parce que le courage s'épuise et que le cœur se révolte à la fin !... Pourquoi la joie, la fortune, le bonheur sont-ils le partage de quelques-uns, tandis que d'autres n'ont jamais que larmes, misère et désespoir ?... Pourquoi faut-il qu'il y ait des êtres fatalement mar-

qués par le sort, pour souffrir toujours et sans cesse? — Oh! si je ne t'avais pas, Madeleine, auprès de moi, qu'est-ce que ca me ferait?.. Je ne tiens pas tant à la vie, et l'on se brise bien facilement la tête contre la pierre d'un mur ou avec la balle d'un pistolet!

— Mon père! c'est affreux ce que vous dites là!... s'écria Madeleine inondée de larmes. — Croyez-vous donc que ceux qui ont la fortune, de riches habits, de belles voitures, de splendides hôtels, n'ont pas aussi leurs douleurs et leurs larmes? Croyez-vous qu'ils ne souffrent pas souvent aussi et ne pleurent pas au milieu de leurs richesses, comme nous dans notre pauvre mansarde? — C'est un moment dur à passer, père, mais tu verras.

— Un moment, dis-tu, Madeleine, rerit le vieux soldat en prenant les deux

mains de sa fille, qui s'était agenouillée devant lui, et en la regardant avec une fixité douloureuse; mais ce moment a des heures éternelles. — Oh! tu ne peux pas savoir combien il faut que je sois désolé, désespéré pour te parler ainsi; mais je te le dis, Madeleine, je ne crois plus à rien, ni à des jours meilleurs qui viennent, ni à Dieu qui protége ceux qui souffrent.

Madeleine cacha sa tête dans les genoux de son père avec un long sanglot.

Dominique l'écouta un instant pleurer, puis il se leva et se mit à marcher à grands pas.

— Non, tu ne comprendras jamais, continua-t-il, ce que c'est pour un vieux soldat dont les moustaches ont blanchi avec honneur, d'avoir chaque jour de nouvelles humiliations devant lesquelles il faut se courber sans rien dire. — Hier, c'était

le propriétaire de cette maison qui venait demander son argent et menacer, si on ne le payait pas, de nous jeter à la porte comme des mendiants et des vagabonds. — Ce matin, cet emploi que je postule depuis plus de six mois et qui m'avait été promis... Eh bien ! donné à un autre...

— Comment, mon père ! s'écria Madeleine, en faisant un pas vers lui, cette place...

— Je voulais encore te cacher ce nouveau malheur ; un autre plus heureux que moi l'a obtenue.

— Oh ! mon Dieu ! fit Madeleine en sanglotant.

— Oui, un autre. Avait-il reçu, celui-là des blessures au service de son pays ? Non, il avait des protections. — Oh ! vois-tu, enfant, c'est injuste et mauvais ce que je te dis là ; mais il y a des heures où tout

le sang que l'on a dans les veines se change en fiel, où toutes les bonnes pensées du cœur deviennent haine et envie. — Qu'allons-nous devenir ? je n'avais plus d'espoir que dans cette somme d'argent qui devait nous arriver du pays. Oh ! Madeleine ! ma pauvre Madeleine !

— Voyons, mon père, il ne faut pas se désoler ; — nous dépensons bien peu, — je travaillerai plus encore, alors je deviendrai plus habile et je gagnerai davantage.

— Je sais, chère enfant, que tu passerais sans te plaindre les jours et les nuits à travailler, mais regarde tes pauvres yeux, ils sont rouges à force de veiller, regarde tes pauvres joues que j'ai vues si rosées, comme elles sont pâles aujourd'hui ; — tout cela parce que pendant les heures de sommeil tu pleures et tu travailles.

En parlant ainsi, Dominique serrait dans

ses bras la jeune fille et baisait ses cheveux.

— Oh ! continua-t-il d'une voix pleine d'affliction, tu es un ange auquel Dieu devrait donner toutes les joies et tous les bonheurs.

Il releva le front de Madeleine.

— Il ne faut pas croire, au moins, que le pauvre vieux malade qui était là sur son lit avec la fièvre et la misère ne voyait rien, n'entendait rien, ne devinait rien. Je ne t'en ai pas parlé, car il y a de ces mensonges si pieux... Mais j'ai bien vu, un soir que tu pleurais, ce brave M. Vancelay t'apporter de l'argent pour payer tous les médicaments qu'on m'ordonnait, — tu m'as dit que c'était une pratique qui t'avait avancé sur de l'ouvrage... Je ne t'en veux pas, chère Madeleine, mais vois-tu, ça ne peut pas durer.

— Ah ! mon père !... dit tout-à-coup Madeleine, dont le visage rayonna d'une lueur subite. — Cet homme du *Marché des Innocents* qui vous a dit de vous adresser à lui, M. de la Vril... la Vrillière.

— C'est cela !... reprit Dominique qui s'était redressé avec hauteur, que j'aille mendier le prix du service que je lui ai rendu ? Je rougis seulement d'y penser. N'est-ce pas lui dire : « Vous me reconnaissez bien, monsieur, me voilà, donnez-moi de l'argent ! » Appelle cela, Madeleine, comme tu voudras, de l'orgueil !... Oui, j'en ai, mais surtout pour toi, que je voudrais voir comme toutes les jeunes filles qui passent dans la rue au bras de leur père et que je regarde avec envie ; pas une n'est aussi jolie que ma Madeleine, pas une n'a ses beaux yeux noirs et son sourire d'ange, — je les regarde, vois-tu,

jusqu'à ce que je ne puisse plus les apercevoir, et je me dis : Qu'elle serait belle ainsi ! Ah ! vois-tu, c'est un rêve à rendre fou un pauvre père comme moi; il m'a bien souvent donné la fièvre ! mais je ne mendierai jamais le prix d'un service.

— Je t'assure, dit d'une voix douce Madeleine, en se levant sur la pointe du pied pour embrasser Dominique, je me trouve très-bien avec ma petite robe grise.

— Et puis encore, continua Dominique, dont la voix devenait rude et qui s'animait en parlant, comme cela arrive toujours, — quand je descends l'escalier, mon cœur bat à m'étouffer, tant j'ai peur de rencontrer M. Arthur ; quand je l'entends, je sens le rouge qui me monte au front, et je détourne la tête. — Cet argent, j'avais promis de le lui rendre au bout de huit jours; que doit-il penser ?

— M. Arthur est bon !

— Je n'ose plus lui parler, j'ai honte à le regarder. — Que ne l'ai-je refusé quand il est venu si noblement ; — aujourd'hui ou demain, qu'importe ce qu'il fût advenu ! — Je t'aime bien, Madeleine, je t'aime de toutes les forces de mon cœur, toi, mon enfant ! — Eh bien ! il y a des jours, je te le répète, où je suis tout prêt à me faire sauter le crâne... tu pleures... pardonne, mon enfant, c'est mal ; j'ai la fièvre !... Vois-tu, je ne sais pas ce que je dis. Ma pauvre petite Madeleine chérie que je voudrais voir si heureuse, avec des couleurs sur les joues et jamais de larmes dans les yeux !

— Je ne me plains pas, mon père, murmura la jeune fille en entourant de ses deux bras le cou de Domique.

— Pauvre martyre, pas un murmure

ne s'échappe de ta bouche d'ange ; mais, je te le répète, ta pâleur se plaint et gémit pour toi. Malgré toi pleurent tes pauvres yeux épuisés par le travail. — Non ! tu as beau dire. — Il n'y a pas de justice en ce monde. — C'est à en perdre la raison et je la perdrai !!!...

Nous sommes sans doute bien impuissants à rendre cette scène déchirante de profonde désolation ; mais c'était à la fois triste, affreux et touchant de voir le vieux soldat tenant appuyée sur sa poitrine la tête de sa fille et baisant ses cheveux avec une expression de douleur indéfinissable.

— Oh ! oui, reprit-il d'une voix lente comme se parlant à lui-même. — Plus heureux ont été ceux de mes vieux camarades qui sont morts sur les champs de batailles d'Iéna, d'Eylau, de Friedland... Oh !... oui, plus heureux !... ils sont

morts avec un bon boulet de fer dans la poitrine et tout a été dit ; — à cette époque-là, Madeleine, tu n'étais pas née, et si le soldat Dominique était mort, il n'aurait coûté une larme à personne, et n'aurait jamais su ce que la misère apporte de honte et de supplices.

— Mais il n'aurait pas eu aussi les deux bras de sa fille pendus à son cou, et il ne l'eût pas entendue lui dire : — Père, je t'aime !

Le vieux soldat essuya silencieusement les larmes qui coulaient sur les yeux de son enfant et alla s'asseoir dans un coin de la chambre. — Son front était sombre, et ses yeux cloués à terre avaient une expression douloureusement méditative.

Madeleine, tout en cherchant dans une corbeille d'osier son ouvrage de broderie

regardait son père, et appuyant d'un mouvement brusque ses deux mains sur ses yeux encore gonflés de larmes, elle dit d'une voix qu'elle essaya de rendre enjouée :

— J'allais oublier la mie de pain de mes pauvres moineaux, ils sont là, sur le toit, qui m'attendent. — Vois-tu, père, les oiseaux, ça vole vers le ciel, et le bien qu'on leur fait se rapproche de Dieu.

Pendant qu'elle parlait, elle avait été chercher un petit morceau de pain placé avec grand soin dans une armoire ; puis elle ouvrit la fenêtre, et tout en l'émiettant sur le bord, elle se mit à fredonner sa chanson habituelle.

Mais sa voix malgré elle tremblait entre ses lèvres.

Quelques minutes après, elle referma la fenêtre, prit sa broderie et alla s'asseoir

sur un petit escabeau tout à côté de son père.

Dominique n'avait pas fait de mouvement. Il pensait, hélas! elles sont tristes les pensées qui naissent des sanglots du cœur pour aller aux rêveries de la tête.

— Père, dit Madeleine en renversant sa tête en arrière sur les genoux du vieux soldat, parle-moi donc un petit peu; je travaille bien mieux quand tu me parles : ma broderie sera faite aujourd'hui, et en la portant je suis sûre d'avoir de l'argent. — Voyons, à quoi penses-tu?... c'est mal de ne pas embrasser votre fille quand elle vous tend son front.

Dominique embrassa Madeleine, puis se leva brusquement.

— Oui, dit-il, c'est décidé; — je n'ai

plus d'ailleurs que cette seule ressource ; il faut la tenter.

Tout en parlant, il décrochait sa vieille redingote bleue pendue à un clou.

Ses joues avaient repris de l'animation et son visage n'avait plus cette expression désolée qui en contractait tous les traits. — Il faut si peu de chose pour réveiller l'espérance dans le cœur même le plus désolé.

— Tu vas encore sortir, père, dit Madeleine en voyant le vieux soldat boutonner sa redingote et prendre son chapeau.

— Oui, Madeleine, répondit celui-ci en lui tendant à la fois ses deux mains, et prie Dieu que je réussisse dans ce que je vais tenter. — Le jour où ces hommes impitoyables étaient ici et qu'ils saisissaient pour le faire vendre notre pauvre mobilier,

au moment de partir, te rappelles-tu ce que l'huissier m'a dit en me remettant mes papiers ?

— Non, mon père.

— « Si jamais vous êtes dans la même position, venez me trouver, je connais un brave homme qui n'est pas dur pour les pauvres gens. » — Vois-tu, maintenant que j'y pense, je me souviens de ces paroles comme si elles venaient de m'être dites à l'instant même. — Ces papiers sont dans l'armoire , donne-les-moi pour que je prenne l'adresse de cet huissier. — Donne, donne vite, ma fille. — Je ne sais pourquoi, tout mon courage vient de se relever. — J'ai bon espoir.

La jeune fille avait été chercher la liasse de papiers.

— C'est maître Riffard, place du Caire, numéro 5.

— Adieu, Madeleine, dit Dominique en embrassant sa fille sur la front. — Ah! attache à ma boutonnière ma croix d'honneur ; il verra, cet homme, que je suis un vieux soldat ; et puis la croix de mon Empereur, il faut qu'elle soit là, avec moi, s'il m'arrive quelque chose d'heureux.

Pendant que la jeune fille attachait la croix à la boutonnière de Dominique, celui-ci continuait de parler.

— Vois-tu, je lui dirai franchement ma position ; — si c'est un brave homme, comme on le prétend, il la comprendra. Je lui demanderai cinq cents francs, pour lesquels je lui donnerai d'abord en paiement une année de ma croix. — D'ici là, peut-être aurons-nous pu tirer quelque chose de cette maudite affaire là-bas et payer ainsi le surplus. — Avec ces cinq-cents francs, je rembourse M. Arthur et je

donne au propriétaire les trois termes qui lui sont dus. N'est-ce pas, n'est-ce pas, Madeleine ?

— Oh ! mon père, répondit la jeune fille, dont les joues s'étaient aussi colorées à cette espérance bien fugitive encore cependant ; c'est une bonne idée que le ciel vous a inspirée.

— Adieu, ne t'inquiète pas si je reste un peu longtemps, c'est loin d'ici la place du Caire, et je ne marche pas vite.

— Dieu vous accompagne, dit Madeleine en s'appuyant sur le seuil de la porte et en regardant son père descendre l'escalier le plus vite qu'il lui était possible.

Elle resta longtemps à la même place, écoutant ses pensées qui parlaient tout bas en elle.

— Pauvre père ! murmurait-elle entre ses lèvres ; pourvu qu'il réussisse ! ce der-

nier coup l'écraserait. — Il faut espérer, car il ya des braves gens sur la terre.

Elle était tellement enveloppée dans ses méditations de doute et d'espérance à la fois, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir à l'étage inférieur.

C'était Arthur de Savernoy qui sortait.

Arthur avait aperçu Madeleine.

— Bonjour, mademoiselle Madeleine, lui dit-il.

La jeune fille releva la tête subitement et devint toute rouge. — Croyait-elle que le jeune homme pût lire sur son visage les pensées qui la tourmentaient et ne devinât la misère de leur position?

— Bonjour, monsieur Arthur, dit-elle, vous êtes tout-à-fait rétabli?

— Grâce à vos bons soins, ma petite Madeleine, car vous avez été pour le pau-

vre blessé une sœur de charité douce et précieuse.

— Souffrez-vous encore de votre bras?

— A peine.

— Il faut être raisonnable, monsieur Arthur, et ne pas trop vous fatiguer.

— C'est bien, mon petit médecin, dit le jeune homme en montant quelques marches pour tendre la main à Madeleine, on se conformera à votre ordonnance.

Alors seulement il aperçut les yeux rouges de la jeune fille et ce cercle bleuâtre et plombé que les larmes tracent au-dessous des paupières.

— Vous avez pleuré, Madeleine, dit-il en retenant la main de la pauvre enfant dans la sienne, vous avez donc du chagrin?

— Non, monsieur Arthur.

— Vous, si bonne, et qui souffrez tant de la douleur des autres.

— Vous vous trompez, je vous assure.

— C'est vrai, je n'ai pas le droit de vous interroger. Est-ce que Dominique?..

— Oh! non! mon père se porte très-bien; il vient de sortir.

— Alors pourquoi pleurez-vous?..

— Parce qu'il n'y a que les oiseaux qui chantent toujours, dit Madeleine en essayant de sourire.

Il y eut entre les deux jeunes gens un moment de silence.

Arthur regardait Madeleine; celle-ci les yeux baissés, la poitrine soulevée par les cruelles émotions qui serraient son cœur, avait un aspect de tristesse ou de souffrance résignée qui faisait mal.

— Madeleine, dit le jeune Savernoy, la main que je vous tends est plus que celle

d'un ami, c'est celle d'un frère bien dévoué, ne l'oubliez pas... Vous me le promettez?..

Madeleine secoua tristement la tête.

— Merci, monsieur Arthur, répondit-elle à demi-voix ; — c'est bien bon de votre part ce que vous dites là ; je vais me remettre au travail.

Et faisant au jeune étudiant un signe de tête, elle rentra dans la mansarde dont Arthur entendit refermer la porte.

— Pauvre enfant,dit celui-ci en descendant l'escalier, elle se tue à travailler jour et nuit pour nourrir son vieux père. — Combien il y a de nobles et touchantes actions que l'on ignore.

Dix minutes après, sa pensée était bien loin de Madeleine, car la voiture qui le transportait venait de s'arrêter devant la demeure de la princesse Pallianci.

La princesse Pallianci, c'était pour Arthur l'espérance, l'amour et la vie.

Heureux les cœurs qui conservent longtemps cette foi, et que les écueils de la vie contre lesquels elle se mutile ne parviennent pas à abattre entièrement.

LE MAJOR LIPARDEAU.

XXIV.

Dominique marchait dans la rue la tête haute, le visage souriant. — L'espérance endormait sa misère et sa désolation.

— Il n'est pas possible, se disait-il, que cet homme refuse l'arrangement que je

veux lui proposer ; il n'aura rien à risquer, car je lui donnerai au besoin une délégation sur la pension de ma croix d'honneur pour la somme entière et les intérêts.

Hélas ! le pauvre homme aurait bien fait de raisonner ainsi en toute autre circonstance. — Qu'il était loin dans sa pensée loyale d'honnête homme de supposer le piége terrible tendu sous chacun de ses pas, — qu'il était loin de savoir que ces paroles dont son souvenir aujourd'hui faisait une dernière planche de salut, n'étaient qu'un leurre pour l'entraîner malgré lui vers un but occulte et fatal, et le livrer sans défiance, sans forces à ceux qui l'avaient marqué du doigt pour le plus épouvantable forfait.

Car ces hommes qui déguisent leurs bas instincts, leur lâche ambition sous le nom

de patriotisme, infatigables empoisonneurs de l'esprit humain, veillent incessamment sur le seuil de toutes les misères et de tous les désespoirs, de toutes les déceptions, de toutes les colères insensées; — ils sont là prêts à prendre tous les masques, prêts à jouer tous les rôles, prêts à emprunter tous les langages; serpents au venin mortel, ils se glissent sous tous les pavés des rues et maculent de leur bave immonde tout ce qu'ils approchent et tout ce qu'ils touchent. — Ce sont eux qui cherchent à semer la trahison sous l'uniforme du soldat, la révolte sous la blouse de l'ouvrier, la ruine et la destruction dans la société; ce sont eux qui enchaînent à leur trame secrète les faibles et les pusillanimes par des serments de mort et de vengeance; ce sont eux vers lesquels marchait, sans s'en douter, le vieux soldat de Friedland et

d'Eylau; pauvre cœur abattu par la maladie, déchiré par la misère !

Marini était un homme adroit. — Il avait des intelligences partout, et quand il s'acharnait contre quelqu'un, il ne lâchait pas facilement prise. — Il n'était pas étranger à la rigueur du propriétaire. — C'était par lui, par ses menées secrètes que la place promise à Dominique avait été accordée à un autre. On avait eu soin de le représenter à l'administration comme un homme sans conduite, devant à tout le monde et ne payant personne. La saisie opérée quelques jours auparavant avait merveilleusement servi. C'est par lui aussi que l'affaire de laquelle Dominique espérait quelque argent traînait en longueurs interminables. — On voit que le pauvre diable était bien circonvenu de tous les côtés, et que ces vautours de la destruction

sociale le tenaient puissamment dans leurs serres avides.

Retourne, retourne en arrière, car ils veulent faire de toi un traître, un barricadeur et un assassin !

Mais hélas ! pas une voix ne parlait ainsi tout bas à Dominique, pas une main amie ne venait le retenir sur le penchant de l'abîme vers lequel il marchait sans s'en douter. — Et il arriva le cœur gros d'espérance à la place du Caire.

Les mesures avaient été prises, les instructions données.

Maître Riffard accueillit fort bien Dominique, ainsi qu'il avait été convenu. — Le pauvre homme ne se sentait pas de joie.

Et il fut convenu que le lendemain Dominique irait trouver le digne prêteur d'argent, Vielle-rue-du-Temple n. 4.

C'était, on se le rappelle, une entrée

qui communiquait avec le logement de l'Italien Marini.

Dominique était muni d'une lettre de maître Riffard qui le recommandait tout particulièrement à l'honnête industriel.

Aussitôt que le vieux soldat eut quitté l'étude de l'huissier, celui-ci écrivit à Marini :

« Cher maître, le sieur Dominique,
» ainsi que vous l'aviez prévu, s'est pré-
» senté ce matin à mon étude pour un prêt
» d'argent. — Je l'ai fait causer un peu, il
» est dans une position désespérée. — Le
» citron est donc mûr ; il ne s'agit que de
» le presser. — Je lui ai donné l'adresse
» dont nous étions convenus, M. Lipar-
» deau, Vieille-rue-du-Temple, n. 4. — Il
» ira demain à quatre heures. — D'un au-

» tre côté, je m'occupe activement de ce » que vous savez.

» Votre tout dévoué,

» RIFFARD. »

Cette lettre, portée au domicile de Marini par un homme de *confiance*, fut remise à l'Italien une demi-heure après.

— Bravo ! bravi ! dit celui-ci en se frottant les mains, — à demain mon militaire.

Le lendemain, en effet, à l'heure exacte, le soldat Dominique entrait dans la Vieille-rue-du-Temple, et frappait à la porte indiquée.

Depuis bien longtemps il ne lui était pas arrivé de passer une nuit aussi calme. — Son sommeil s'était doré du prestige de ses espérances.

— Mon enfant, avait-il dit à Madeleine, Dieu est avec nous, nous en sortirons encore cette fois-ci. — Oh! avec quelle joie j'irai demain porter l'argent à ce propriétaire si dur, si impitoyable; avec quel bonheur je dirai à M. Artur : « — Voilà ce que vous m'avez si généreusement prêté; je puis maintenant être reconnaissant tout à mon aise.

— Monsieur Lipardeau, dit-il à la personne qui vint lui ouvrir la porte du troisième étage.

— C'est moi, monsieur.

Comme cela arrive toujours, Dominique s'était fait dans sa pensée un portrait de l'homme chez lequel il se rendait. — Celui qui se trouvait devant lui y ressemblait si peu, qu'il resta un instant immobile et stupéfait comme si c'eût été déjà une déception.

Cet homme avait ce que l'on est convenu d'appeler une polonaise boutonnée jusqu'en haut; sur sa poitrine un ruban bigarré cousu avec le plus grand soin représentait plusieurs ordres différents; de longues et épaisses moustaches grises lui cachaient la bouche et dépassaient avec leurs pointes les deux côtés du menton, une assez grande quantité de cheveux gris fort en désordre couraient sur son front et le long de ses tempes. — La polonaise d'un drap de couleur indécise avait une certaine teinte luisante qui indiquait en elle un certain âge avancé. — Franchement pour un prêteur d'argent le costume était étrange,et le pauvre Dominique avait bien le droit d'en être étonné.

Quoique l'aspect militaire de ce nouveau personnage eût dû plutôt rassurer le vieux soldat que l'effrayer, celui-ci ne put s'em-

pêcher de répéter avec un étonnement mal dissimulé dans la voix :

— C'est vous, monsieur Lipardeau.

— Oui, moi, le major Lipardeau, — ex-commandant au service de Hongrie ; sept blessures, quatre croix ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? — Fermez la porte, s'il vous plaît.

Ces mots avaient avaient été prononcés d'une voix haute et ronflante.

Dominique avait tiré de sa poche la lettre de l'huissier et la présentait. — Malgré lui sa main tremblait ; la main du vieux soldat que tant de batailles avaient trouvé calme et souriant.

— De la part de maître Riffard, dit-il.

— De maître Riffard ! reprit l'autre en prenant la lettre. Comment vous appelez-vous ?

— Dominique.

— Le soldat Dominique?

— Sous-officier décoré de la main de l'Empereur.

— Sacrebleu !... c'est vrai !... pardon, mon brave, mais dans l'obscurité je n'avais pas vu... la croix de l'Empereur, ça vaut à soi seul les quatre rubans que j'ai sur ma poitrine. — Un vieux soldat ! — votre main, mon camarade, — Entrez donc, entrez donc.

— Vous êtes trop bon, dit Dominique, confondu de l'accueil inattendu qu'il recevait.

— Trop bon... trop bon... grommela le major Lipardeau en s'asseyant dans son cabinet, j'aime les braves, ça me rajeunit, ça sent la poudre à canon.

— Voilà qui est une chance du bon Dieu, dit tout bas Dominique à part lui,

en jetant un coup d'œil plus confiant sur celui qui lui parlait ainsi.

— Oui, un vieux soldat, mon commandant, qui a fait toutes les campagnes d'Allemagne, qui s'est crânement battu à Wagram, à Austerlitz et en Russie, côte à côte avec l'Empereur, comme je suis là près de vous, sans compter le maréchal Ney qui m'a donné la main après la bataille de la Moskowa.

— Ce sont de beaux souvenirs, mon camarade.

— Avec lesquels on meurt de faim..... ou à peu près.

— On meurt de faim ! s'écria le major Lipardeau en passant ses deux mains le long de ses moustaches. — Qu'est-ce que vous venez me chanter-là ?

— Le compte est facile, mon commandant ; je suis entré au service en août 1803,

je l'ai quitté en 1815 dix-huit ans de service; — ça ne donne pas de retraite en France. — Je n'ai que ma croix; aussi je viens, mon commandant, parce qu'on m'a dit que...

Le major Lipardeau s'était renversé dans son fauteuil avec un air de suprême indignation ; il interrompit Dominique :

— C'est une infamie cela, mon brave, je le dis nettement. — Est-ce que de vieux soldats qui ont passé leur vie sur des champs de batailles devraient être réduits?..

— Je ne me plains pas, monsieur le major, la loi est la loi, les règlements ne sont qu'un; ça marche de pair avec une consigne; — je n'ai pas le temps voulu; je n'ai pas droit à une obole. — Je sais bien que je pourrais entrer aux Invalides; toutes les portes s'ouvrent devant dix trous

dans le corps; mais les Invalides, ça ne me va pas, j'ai une fille, une pauvre et chère enfant, la perle du bon Dieu, monsieur le major, et je ne veux pas la quitter : c'est pour cela qu'enhardi par M. Riffard, j'ai...

— M. Riffard a bien fait de t'envoyer, sacrebleu !... interrompit une seconde fois le major Lipardeau ; mais les gouvernements sont des ingrats; vois-tu, mon vieux, si ce qui doit être, était... je te tutoie, parce que, de soldat à soldat, il n'y a que la main; mais ça me fait tourner le sang quand je vois... — Tu viens me demander de l'argent, n'est-ce pas?

— Oui, major, dit Dominique, dont tout le visage devint rouge.

Le major Lipardeau l'observait.

— De l'argent, reprit-il, et si je n'en avais pas ?...

— Si... vous... n'en aviez pas? s'écria le pauvre homme en levant sur Lipardeau son visage blémi par un effroi subit, — si vous n'en aviez pas!... Oh! ne dites pas cela, mon commandant.

— Eh bien! qu'est-ce que tu ferais?

— Ce que je ferais!... ma foi, je n'en sais rien... je me brûlerais la cervelle.

— Et ta fille?

— Madeleine!... Oh! Madeleine!...

Il s'avança vers le major, et serrant avec un mouvement de supplication désespérée ses deux mains l'une sur l'autre :

— Monsieur le major... vous m'avez l'air d'un brave homme. — Et ça m'avait tout de suite remis le cœur. — Cet argent que je vous demande, ce n'est pas une aumône au moins, Dieu du ciel! c'est un prêt, je vous le rendrai, je vous le jure

sur mon honneur de vieux soldat, sur ma croix, tenez... sur ma croix que je vous laisserai ici!... Ah! ça me déchirera le cœur. — Voilà trente-cinq ans qu'elle ne m'a pas quitté... Mais ne me dites pas que vous ne pouvez point! Pendant que le pauvre soldat parlait, le regard du major avait une expression étrange.

— On trouvera bien moyen, peut-être, d'arranger ton affaire, répondit-il sans le quitter des yeux.

— Oh! merci!... merci!... tenez, vos moustaches grises, ces rubans que je vois, et qui attestent qu'il y a un digne cœur dessous, — voyez-vous, je n'ai pas de honte devant vous. — Qu'est-ce que ça me fait? Avez-vous un enfant? non, n'est-ce pas? alors vous ne pouvez pas comprendre que l'on s'humilie comme je le fais, mais je

l'aime tant ma pauvre Madeleine!... je l'aime tant!

— Tous de même!... dit le major en frappant du poing sur son bureau; partout l'indigence, la misère! et Riffard t'a dit : « Va trouver Lipardeau, c'est un brave homme. » Certainement que je suis un brave homme, et je vendrais plutôt la redingote que j'ai sur le dos, que de laisser un vieux soldat de ta trempe dans la misère. — Mais tiens, vois ce portefeuille, tous ces papiers, eh bien! ce sont de pauvres diables aussi, qui sont venus, comme toi, et qui m'ont dit : « Sauvez-moi! j'ai un vieux père qui se meurt, une femme qui ne peut plus allaiter son enfant. »

— Et vous les avez sauvés!...

— Certainement, je les ai sauvés! — On ne s'adresse pas en vain au major Li-

pardeau ; mais les ressources s'épuisent à la fin.

Dominique était haletant sous la parole de cet homme. Tantôt un mot relevait son courage abattu, tantôt un autre mot semblait vouloir briser toutes ses espérances.

Et le major Lipardeau avait de temps à autre des regards incisifs, profonds, qui semblaient plonger jusque dans le cœur du soldat et en interroger les tortures.

Dominique, lui, ne voyait, n'écoutait qu'une seule pensée, n'entendait qu'elle palpiter en lui.

— Enfin, quand je te raconterais tout cela, reprit Lipardeau, en serrant son portefeuille dans un tiroir, quand je mettrais à nu devant toi toutes ces misères, ça ne t'avancerait à rien. — Combien te faut-il ?

— Mon Dieu... commandant... balbutia le soldat, si vous pouviez...

— Allons, le chiffre tout de suite, pardieu !..

— C'est peut-être beaucoup ; — cinq cents francs.

— Sacrebleu !... oui ! — cinq cents francs ! c'est boaucoup. — Où diable veux-tu que je trouve cinq cents francs ?

Le vieux soldat mit sa main devant ses yeux ; — il avait honte de deux larmes qu'il sentait y rouler.

— Soit, dit-il en relevant et en prenant son chapeau, j'aime mieux cela ; tout est fini... tout. — Vous ne pouvez pas, n'est-ce pas?... Je suis fâché, monsieur le major, de vous avoir dérangé ;—aussi bien, je suis las de tant d'humiliations.

Le major s'était levé aussi. — Il arrêta par le bras Dominique qui s'en allait.

— Certes non, reprit-il, je ne les ai pas; en grattant le fond de ma caisse jusqu'à mon dernier liard, je ferais à peine la moitié de cette somme; mais ça me fend le cœur de voir partir ainsi désolé un vieux militaire, et je trouverai moyen d'arranger la chose pour que tout le monde soit content.

— Oh ! faites cela... faites cela, mon commandant!... dit Dominique en se retournant vivement, et je vous serai dévoué à la vie, à la mort, et ma fille et moi nous vous bénirons; dites-moi de me mettre pour vous devant la bouche d'un canon ou devant la pointe d'un sabre, et vous verrez si Dominique hésitera.

Le visage du major eut une expression ironique qui passa comme un éclair, et il répondit d'une voix ronflante :

— Je n'ai jamais demandé de service de

cette nature à personne ; le major Lipardeau est une vieille connaissance des boulets de canon et des balles de fusil. Puis il ajouta avec un sourire et un son de voix pleins de confiance, qui rasséréna le cœur du vieux soldat :

— Ton empereur disait, je crois : « *Ce qui est impossible se fera.* » Tâchons de l'imiter.

Le major Lipardeau avait vraiment une bonne figure.

— Çà ! mon brave, dit-il, de vieux militaires ne se séparent pas comme cela ; nous dînons ensembbe ; c'est moi qui paie, je suis le supérieur.

— Merci, mon commandant, mais Madeleine m'attend, et si je ne revenais pas comme d'habitude, la pauvre petite serait bien inquiète.

— Ah! bah ! une fois n'est pas coutume ;

d'ailleurs nous rentrerons de bonne heure, je n'ai pas la prétention de t'offrir un repas de Sardanapale ou de Lucullus.

— Ah !... mon commandant, ce n'est pas cela du tout... Mais...

— Allons donc! est-ce que tu as oublié le règlement? quand le supérieur commande...

— On obéit.

— Eh bien ! en route.

— Vous faites, je vous assure, mon major, une mauvaise recrue, je sors à peine d'une longue maladie...

— Raison de plus pour reprendre des forces; tu m'as l'air un peu patraque.

— C'est le mot propre, mon major, ça va peu, les membres ne répondent plus à l'appel.

— Nous boirons à la santé de ton Empereur, ça te ragaillardira.

Les yeux de Dominique étincelèrent.

— Pour un vieux militaire, le nom de l'Empereur était le soleil qui réchauffait leur âme engourdie.

— Mon Empereur !... Eh bien ! oui, v'là plus d'un an que je n'ai pas bu de vin, et je veux boire à la santé du petit caporal.

Le major avait ouvert la porte. — Pendant qu'il mettait la clé extérieurement dans la serrure, afin de la fermer à double tour, Dominique descendait l'escalier.

— Ma pauvre Madeleine va-t-elle être contente, disait-il tout bas.

Le major Lipardeau, après avoir replacé la clé dans sa poche avec un soin minutieux, regarda un instant le soldat qui était à quelques marches plus bas que lui.

— Je crois que cette fois, murmura-t-il

entre ses dents, il ne nous échappera pas.

Le serpent distillait son venin mortel pendant que le pauvre père pensait à sa fille.

Le major était, disait-il, en veine de prodigalité : aussi on monta en omnibus. Pendant tout le temps que mit la lourde voiture à les transporter à la barrière, l'ex-major avait une conversation pleine de bonhomie et d'animation à la fois; il parla tout le temps, racontant ses campagnes et ses brillants services militaires.

Dominique écoutait toujours avec cette habitude de subordination admirative envers son supérieur. — D'ailleurs, il était trop heureux pour que toutes les paroles du bon commandant ne fussent pas à ses yeux de perles et de diamants.

Au moment où l'omnibus s'arrêta, Lipardeau entamait le récit de ses diverses entrevues avec des têtes couronnées.

Ils entrèrent chez une sorte de traiteur, où l'allure du major et la croix de Dominique firent merveille; — jamais ce fricotteur à dix-huit sous par tête n'avait eu une si brillante clientèle. — Aussi on les servit dans un cabinet.

Lipardeau tenait infiniment à causer tout à son aise, et à pouvoir dire à son ami le soldat de l'empire, tout ce qui lui passerait par la tête.

UNE SCÈNE DE CABARET.

XXV.

Nos deux braves s'attablèrent bientôt devant deux bouteilles de vin, accompagnées de côtelettes fumantes et ornées de cornichons nombreux.

Lorsque Lipardeau eut versé le premier

verre de vin, Dominique se leva et prenant son verre, il dit d'une voix dans laquelle perçait une certaine émotion :

— A vous, mon Empereur, le premier verre de vin que boit le vieux soldat !

Lipardeau tendit la main à Dominique, et tous deux burent, après avoir fraternellement trinqué.

— Allons, maintenant, mort aux côtelettes ! dit l'ex-major en servant Dominique, après avoir toutefois rempli une seconde fois le verre du soldat.

— Oh ! fit celui-ci, il s'agit sur ce chapitre-là , mon commandant , de battre promptement en retraite.

— Allons donc ! est-ce que tu aurais peur d'un verre de vin ?

— Peur, non, sans vous offenser, mais je me méfie ; il y a longtemps que je n'en bois plus ; ça coûte trop cher, et un verre

de vin, voyez-vous, c'est une heure du travail de ma pauvre Madeleine.

— Eh bien ! dit Lipardeau : — A Madeleine, qui doit être une brave fille.

— Oh ! mon major, elle ne craint pas les anges pour la comparaison.

— Tu lui diras que nous avons bu rasade à sa santé.

Et Lipardeau tendit son verre pour trinquer une seconde fois.

— Pas de refus ; ce vin-là ne peut pas faire de mal. — A ma petite Madeleine !

— Et rubis sur l'ongle. — A la bonne heure ! — Il est bon ce petit rouge.

— Il est chaud, dit le soldat.

Le major s'accouda sur la table.

— Tu as donc fait les campagnes d'Allemagne?

— On le dit, répliqua le soldat avec une

nuance d'orgueil très-marqué ; on ajoute même que le soldat Dominique s'est crânement conduit à la bataille de Wagram.

— Raconte-moi ça, vieux, dit Lipardeau en remplissant le verre de Dominique.

Pour un vieux soldat, le récit de ses batailles, — c'est pour un avare recompter une à une les pièces d'or de son trésor.

Dominique passa ses deux mains sur ses moustaches grises, comme s'il eût voulu les appeler à témoin de la véracité de son récit, et commença :

— On s'était déjà battu un bonne partie de la journée ; ça tapait rude ; les boulets et les balles vous arrivaient comme la manne du bon Dieu. Déjà bon nombre de camarades avaient fini leur affaire. — Il y avait surtout une gueuse de redoute qui crachait avec une régularité diabolique, lorsqu'un aide-de-camp du général arrive

au galop : — « Mes amis, nous dit-il, cette redoute nous fait beaucoup de mal, il faut l'enlever. » Fichtre ! que je fais en moi-même, la commission est rude. — Le capitaine, qui était un dur-à-cuire, dit tout bonnement : — « C'est bien, on va l'enlever ; combien de temps le général donne-t-il pour cela ? — « Une demi-heure, répond l'officier sur le même ton. Et le v'là qui s'en va. — Voyez-vous, mon commandant, j'entends encore mon capitaine comme s'il était là, il se retourne et nous crie : — « Il paraît que le général est pressé, faut pas le faire attendre, en route, et plus vite que ça ! »

— C'était un vigoureux officier, interrompit Lipardeau en prenant son verre : à ton capitaine !

— Oh ! oui, c'était un brave !... pauvre diable ! dit Dominique en approchant ma-

chinalement son verre du côté du major et en le vidant. — Sapristi! que ce vin est chaud !... hum !...

— Alors le capitaine?...

— Le capitaine... le cap... Si on ouvrait cette fenêtre, mon major, ça vous offusquerait-il ?

— Du tout, dit Lipardeau en se levant, continue ta narration.

— Ah ! oui ! — Où donc en étais-je?

— Ton capitaine va marcher sur la redoute.

— Pauvre vieux !... nous tournons un petit bois sur la gauche... et tout-à-coup au pas de course... en avant sur la redoute. — Il faut croire... qu'elle nous attendait, la luronne... car elle nous envoie des dragées... «Ça ne fait pas de mal» criait le capitaine toujours en avant et nous courions!... Ah! il fallait voir. —

On n'avait pas le temps de donner la main à celui qui tombait et de lui dire : « A bientôt, l'ami. » — V'là que tout-à-coup, plus de capitaine, un biscayen l'avait frappé dans le milieu du corps et il était tombé.

Dominique en parlant s'animait, le souvenir du passé se réveillait en lui : — son visage était pourpre.

— Un instant on s'arrête; il a de quoi, un brave capitaine qui passe l'arme à gauche comme ça : ça n'est pas drôle. « — Sapristi ! que je m'écrie, il ne s'agit pas de rester là pour qu'ils recommencent, et je m'élance en avant en criant de toutes mes forces : « A la redoute !... à la redoute !... les autres me suivent; mais j'étais jeune, j'avais de bonnes jambes... j'arrive le premier, je me cramponne, et j'enfonce ma baïonnette dans le ventre du premier qui

se montre, les autres me suivent, nous leur taillons des croupières; en un clin-d'œil, balayés comme de la poussière, et nous voilà à cheval sur les canons. — Le lieutenant tire sa montre et dit :» — Vingt minutes, mes amis. » — Oui, que je réponds, mais le capitaine n'est plus à l'appel, pauvre vieux !...

Et Dominique, qui avait prononcé ces derniers mots avec une émotion visible, appuya sa tête sur sa main.

Lipardeau en profita pour remplir une quatrième fois le verre du soldat et y introduire le contenu d'une petite fiole qu'il tira subitement de sa poche.

— Allons donc, dit-il, *fructus belli*, comme répétait toujours un major de mes amis ; partir en compagnie d'un bon boulet, cela vaux mieux que de s'en aller en détail.

— Oh! oui, cela vaut mieux!.. dit Domique qui releva subitement la tête et passa la main sur son front alourdi; cela vaut mieux que de vivre comme je vis, avec la maladie qui travaille le corps et la misère qui travaille le cœur. Oh! sans Madeleine!.. sans Madeleine!..

Il voulut se lever; mais depuis longtemps le pauvre Dominique n'était plus habitué à de si copieuses libations et tout tournait autour de lui; ses jambes avaient un tremblement inaccoutumé.

— Ah!.. fit-il en se rasseyant, — ne trouvez-vous pas, major, qu'on étouffe ici?..

Il appuya ses deux coudes sur la table.

— C'était le bon temps, continua Lipardeau, qui l'observait; la vie était courte, mais bonne; on n'avait pas le temps de s'ennuyer ou de languir...

— Oui... c'était le... bon temps... murmura machinalement Dominique.

— Ça regaillardit le cœur d'y penser.

Lipardeau prit un verre.

— Allons! tu ne bois pas, mon camarade.

— Oh! non... merci... mon commandant... ça... tourne... j'en ai assez...

— Allons donc, après nous la fin du monde, au bon vieux temps!..

— Au bon vieux temps! répéta comme un écho Dominique, qui prit le verre que lui tendait Lipardeau, et l'avala d'un trait.

Celui-ci l'observa quelques instants avec un regard incisif et profond; — un sourire passa sur ses lèvres — sourire de la hyène qui tient sa proie abattue entre ses griffes.

Il appuya une de ses mains sur le bras

de Dominique, et reprit d'une voix plus accentuée :

— Alors, ce n'était pas comme aujourd'hui, on n'oubliait pas dans la misère les vieux soldats, les braves gens ; on n'était pas réduit à l'humiliation de demander de l'argent à celui-ci, à celui-là.

Dominique, les yeux démesurément ouverts, la bouche béante, écoutait.

L'autre continua :

— Vois-tu, camarade, il faut bien nous le dire, nous vivons dans un triste temps où les services sont méconnus, où les pauvres diables qui n'ont que du cœur et de l'énergie, n'ont pas de pain, où la richesse, la joie et le bonheur sont pour quelques-uns, la misère, le mépris pour les autres. — Oui, le mépris, ça te révolte, je le vois, mais il ne faut pas se le dissimuler, le mépris pour ceux qui n'ont pas de

l'or plein leurs poches et des titres bien ronflants ; — société corrompue, dépravée, égoïste... entends-tu bien ?

— Quest-ce que vous me dites-là... mon commandant ? balbutia le vieux soldat en se penchant en avant, — Savez-vous que... c'est affreux !... je n'ai pas vu... ça moi.

Lipardeau tenait sa victime, et, semblable au reptile auquel il empruntait le criminel venin, de chacune de ses paroles, les yeux fixes, immobiles, il absorbait dans son regard le cerveau affaibli de Dominique, qui se débattait dans les fumées du vin.

— Tu ne vois pas cela, toi, parce que tu n'y fais pas attention, parce que tu te contentes de souffrir et de mourir en détail sur ton grabat ; nous sommes des esclaves et des brutes auxquels on enlève tout, morceau par morceau, pièce par pièce.

Dominique, en entendant ces paroles, croyait rêver ; il passait de minute en minute ses deux mains sur sont front, comme s'il eût voulu en chasser d'horribles hallucinations.

— Non... ça n'est pas possible... major... il y a de braves... gens partout.... Savez-vous que si c'était vrai !... J'ai la tête en feu...

— Eh bien ! dit Lipardeau qui poursuivait son œuvre, un verre de vin la dégagera ; — le vin, c'est la vie de l'homme.

— Vous... vous croyez... mon commandant.

— Les bons jours, dit Lipardeau en avançant son verre, sont ceux où de vieux soldats se rencontrent comme aujourd'hui.

— Oh oui... vous... êtes un bien brave homme... mon commandant... répliqua

Dominique en buvant, vous m'avez sauvé... aussi, c'est sacré!... à la vie... à la mort!..

— Je te disais donc, reprit le major en se penchant en travers la table, qu'il ne faut pas que ça dure; c'est aux vieux de la vieille à avoir de l'énergie et à se montrer.

— Hein... fit Dominique qui se redressa.

— Il ne faut pas qu'on dise que les hommes qui peuvent encore combattre au besoin malgré leurs moustaches grises, ne sont pas venus en aide à leurs frères pour les affranchir de cet esclavage honteux.

— Hein!... hein!... répéta deux fois encore Domique que chaque mot semblait frapper au front comme fait au flanc du cheval, l'éperon du cavalier.

— Écoute, Dominique.

— J'écoute, mon commandant, fit celui-ci.

— Veux-tu servir au salut de tous?...

— Au salut... de tous...

— Arrêter cette démoralisation de la société qui nous écrase?

— Oh!... non!... tenez, mon commandant, dit le soldat, ne me parlez pas comme... ça... Ça me tourbillonne... dans la tête... c'est du feu!... Non... ce n'est pas possible!... Ce serait si lâche!... Ce vin m'a fait mal... mon commandant...

Et Dominique se levant d'un mouvement brusque, voulut s'en aller, mais il avait à peine fait deux pas, qu'il trébucha, et il serait tombé à la renverse s'il ne se fût retenu à la table.

Lipardeau l'avait suivi des yeux, et ce fut avec un sentiment de joie féroce qu'il vit

les traits du soldat se bouleverser, tandis que de grosses gouttes de sueur tombaient une à une le long de ses tempes.

Il s'approcha, et se penchant sur ce pauvre diable, dont tous les membres tremblaient, comme devait se pencher sur Faust, à son heure dernière, Satan, le dieu des damnés !

— C'est bien cela, murmura-t-il à son oreille d'une voix pleine d'un ironique dédain, vous êtes tous ainsi !... tous ! Vous aimez mieux croupir dans votre abâtardissement que de vous réveiller ! Mais lorsque la faim vous tord les entrailles, lorsqu'on vous met à la porte du chenil où vous vivez, alors vous criez : — J'ai froid ! j'ai faim ! — Eh bien ! ayez froid ! ayez faim ! et pas une main ne se tendra vers vous, puisque vous n'avez pas le cœur de vous défendre contre vos bourreaux.

Dominique haletait ; — sa tête, à demi-renversée, était penchée vers Lipardeau qui l'enveloppait de son regard fascinateur.

Par un mouvement instinctif de sa conscience, il joignait les mains et ses lèvres tremblantes avaient l'air de murmurer des mots de supplication; car chacune de ces paroles perfides entrait dans sa pensée comme un fer brûlant; car chacun des regards de ce démon qui l'obsédait, était autant de lames acérées, faisant jaillir son sang par des milliers de blessures.

— Oh !... non !... oh !... non !... dit-il d'une voix éteinte en cherchant à se relever.

Lipardeau continuait toujours.

— Y a-t-il un de tes jours qui ne soit pas une torture ? — une heure de ta vie qui ne soit pas une humiliation pour toi ?

— vieux soldat criblé de blessures, à peine si, après des mois entiers de supplications on te jette quelque aumône comme à un mendiant.

— A... un..! mendiant!... murmura Dominique, qui se releva brusquement, les yeux enflammés, le visage frémissant; Dominique!... un mendiant!... Qui... a dit cela?... qui?...

Le major se dressa devant lui, et alors, saisissant dans chacune de ses mains un des bras du soldat pour que ses paroles entrassent plus profondément dans sa pensée :

— Oui, un mendiant... répéta-t-il, qu'on jettera à la porte avec sa fille, demain peut-être.

— A la porte... Madeleine!... à la .. oh!... qu'ils viennent!... je les étrangle-

rai!... ma fille... à la porte!... je les étranglerai, major!...

— Au lieu de cela, Dominique, vois-tu ce que tu aurais; une vieillesse calme et belle, ta fille heureuse... ta Madeleine que tu aimes tant, elle ne travaillerait plus toutes les nuits, elle n'achetterait pas par sa santé et ses larmes la pauvre petite robe dont elle se couvre.

— Mais qu'est-ce que vous me dites-donc là!... s'écria Dominique, qui par un mouvement rapide, violent, arrachant ses deux bras de l'étreinte de Lipardeau, appuya ses deux mains sur les épaules du démon.

— Vous me parlez de Madeleine... de ma fille... vous me dites... Vous ne savez donc pas?... que pour elle... la pauvre enfant, s'il fallait m'ouvrir toutes les veines une à une... oh!... ma tête!... c'est

du feu... elle heureuse!... elle belle... parée... comme toutes ces jeunes filles que je vois passer souriantes, au bras de leur père, tandis que ma pauvre enfant... pâle... brisée de fatigue... pleure toute seule dans notre mansarde... Oh !... vous avez raison... il n'y a pas de justice et d'égalité dans ce monde.

Et le vieux soldat, se prenant le visage dans les mains, sanglota comme un enfant.

— Eh bien ! si tu le veux, Dominique ce bonheur dont je te parlais peut devenir de la réalité, tu peux l'avoir... Madeleine aussi !...

Le regard que Dominique lança au major était effrayant de désolation et d'étonnement. — Il serra dans ses mains fiévreuses ses deux tempes, le long desquelles on

voyait battre ses artères bleuâtres, et resta ainsi immobile devant Lipardeau.

— Le veux-tu ?... reprit celui-ci.

— Je le veux !... je le veux ! cria tout-à-coup Dominique, comme s'il eût été pris subitement d'un accès de folie.

Lipardeau se versait tranquillement un verre de vin et remplissait celui de Dominique, absolument comme si rien d'extraordinaire n'eût été dit entre eux.

— Ce vin, dit-il avec une indifférence parfaitement jouée, est excellent. — A ta santé, Dominique.

Celui-ci croyait rêver ; — à travers ses vêtements débraillés, on voyait sa poitrine se soulever en bonds irréguliers, pendant que le souffle oppressé de sa respiration frémissait sur ses lèvres entr'ouvertes.

— Oh ! je rêve... je... suis fou ! dit-il.

Et prenant son verre, comme faisait Lipardeau, il le porta à ses lèvres en murmurant :

— A votre santé... major.

Lipardeau voyait bien qu'il avait frappé juste au cœur, et que la blessure saignait.

— Bah ! fit-il en secouant la tête, parlons d'autre chose, raconte-moi encore une de tes batailles.

— Non, major... reprit Dominique, tout ce que... vous m'avez... dit, je l'ai... là, dans... la tête... ça me bouillonne... oh !.. c'est affreux !..

Lipardeau vit deux éclairs terribles dans les yeux du soldat.

— N'est-ce pas, dit-il tout-à-coup, c'est bien lâche !... de toujours tout tirer à soi et de ne rien laisser aux pauvres gens? — Est-ce que l'on ne se lassera pas enfin de

se sentir éternellement leurs talons sur la gorge ?

— Mille tonnerres!... s'écria le soldat en brisant son verre.

— Ils sont orgueilleux et forts parce que tous, nous sommes humbles et poltrons, continua Lipardeau en reposant un autre verre sur la table.

— Mon... major, s'il y en avait seulement... deux cents... comme moi.

— Crois-tu donc que Dieu ait créé la terre pour qu'elle leur appartienne à eux seuls, et qu'il nous ait donné des enfants, pour que nous n'ayons que la misère à leur léguer?

— Du vin!.. du vin!.. cria Dominique qui se frappait le front; oui, c'est bien lâche!... major... si je les tenais!.. je... oh!.. j'ai du cœur... moi... entendez-

vous... je suis un vieux soldat... du vin!.. du vin!..

Et, saisissant la bouteille, il se versa un plein verre qu'il avala d'un trait ; puis il essaya encore de se lever; mais il retomba lourdement sur la chaise.

— Dominique, dit Lipardeau après un instant de silence avec une accentuation marquée dans la voix, on peut se fier à ton honneur, à ta parole, tu ne trahiras pas un secret.

— Moi... mon commandant... qu'est-ce qui dit cela? Voyez... vous, major... le sergent Dominique était connu... bien connu... sa parole... c'est solide comme... un boulet de canon.

— Eh bien! reprit Lipardeau en baissant la voix et en se penchant sur la table pour se rapprocher de celui auquel il parlait, on a résolu d'en finir avec l'op-

pression et la tyrannie; car le peuple n'a qu'à vouloir pour foudroyer d'un seul de ses regards cette race impie. — Assez longtemps, n'est-ce pas? nous avons gémi sous le joug, assez longtemps nous avons vu se rouler dans la misère et le deuil nos femmes et nos enfants; assez longtemps nous avons été des esclaves courbés sous le fouet de ces maîtres impitoyables, — l'heure du réveil est venue! — Frère! frère! c'est la patrie épuisée, expirante, qui appelle à son secours tous les hommes de cœur.

On ne pourrait exprimer les différentes impressions qui se peignirent tour-à-tour sur le visage de Dominique, en écoutant ces mots pleins de fiel et de mensonge, avec lesquels cette horde maudite d'émeutiers frappe sans relâche sur les cœurs faibles et indécis.

Dominique, le cerveau bouleversé par le vin qu'il avait bu et dans lequel cet homme avait mêlé des liqueurs alcooliques, était incapable de raisonner et de comprendre; sa tête était un chaos où bondissaient comme une tempête furieuse ces mots : — Patrie, oppression et misère.

— Contiuuez .. continuez... dit-il d'une voix sourde, en attachant sur le major Lipardeau son regard d'une fixité effrayante.

— A ceux qui travailleront à cette œuvre de reconstruction et de liberté, la reconnaissance de tous! — A ceux-là, le prix de le leur dévouemcnt à la patrie!

— Quand... quand... se bat-on? s'écria aussi haut qu'il le put Dominique en brandissant ses deux bras au-dessus de sa tête!

— Silence donc, imprudent!.. Bientôt l'heure sonnera.

— Eh bien!.. qu'elle... sonne!!

— Ce n'est pas cent, deux cents que nous sommes; c'est dix mille, cent mille, armés, résolus.

— Dix... mille... cent...

— Veux-tu que ton nom soit inscrit parmi ces défenseurs de la liberté? continua Lipardeau en se penchant sur Dominique.

— Si... je le veux!.. si, je... le veux!.. Moi... un soldat!.. Où est mon fusil?.. La patrie! Madeleine sera heureuse, n'est-ce pas?

— Ces cent mille hommes sont tous des frères qui se tiennent par la main et qui seront prêts sur un mot. — Tiens, signe ce papier, et tu es des leurs... signe...

Et Lipardeau, auquel un hasard préparé avec soin par sa sagacité prudente avait fait trouver un encrier et une plume sur le coin d'un table, présenta d'une main le papier au soldat, tandis que l'autre, il lui mettait la plume entre les doigts.

Dominique leva sur lui ses yeux dans lesquels l'ivresse avait pour ainsi dire éteint les regards; on eût dit que c'était le dernier reflet de cette âme que l'on voulait jeter dans les ténèbres, les derniers cris de cette conscience que l'on voulait souiller.

— Signe... signe... murmura l'autre d'une voix frémissante, en lui appuyant la main sur le papier, et mets ces mots : « *De mon plein gré.* »

Dominique courba la tête, et sa main avinée se traîna sur le papier.

— C'est bien, dit le major en le lui arrachant avec une violence fébrile.

Le visage du vieux soldat était pâle ; mais on sentait au tressaillement de tout son corps le bouillonnement de son cerveau.

— Vive la... liberté !... s'écria-t-il, à bas les tyr.....

Lipardeau lui mit d'un mouvement brusque la main sur la bouche.

— Silence, donc !...

Puis il l'entraîna hors du cabaret.

L'ivresse est la plus honteuse des dégradations que puisse subir un homme ; — car, dès lors, il appartient à qui veut le prendre, et étouffe sous les grossiers instincts de la bestialité la noble intelligence que Dieu lui a donnée ; — le vieux soldat plein d'honneur, le père au cœur si généreusement dévoué, était devenu un

être abruti, sans volonté, sans force, sans raison, que, comme une machine, Lipardeau, le messager du mal, traînait avec lui.

Cet homme l'eût abandonné, qu'il fût tombé au coin d'une borne dans la fange de quelque égout, fange cent fois moins avilissante, égout cent fois moins boueux que ceux dans lesquels voulaient l'entraîner ces destructeurs impies de toute société.

Le major était trop enchanté de sa nouvelle recrue pour ne pas tenir à le reconduire sain et sauf à son domicile.

Aussi, il se jeta avec Dominique dans la première voiture de place qu'il rencontra, et se fit mener rue des Postes.

Au moment où le vieux soldat allait rentrer, il lui prit la main et lui dit d'une voix pleine de feinte cordialité :

— Demain matin, je t'apporterai moi-même ton argent.

Puis, il referma la porte et dit au cocher :

— Rue Vieille-du-Temple, 4.

Et pendant que le véhicule de place se rendait à sa nouvelle destination, le major Lipardeau se disait en se frottant les mains avec une satisfaction visible :

— Allons, Marini, tu es un grand acteur. — Le rôle de major Lipardeau n'est pas un de tes plus mauvais.

LE RÉVEIL DE L'IVRESSE.

XXVI.

Lorsque la porte se fut refermée sur lui, Dominique resta un instant appuyé contre le mur sans parvenir à se rendre compte de l'endroit dans lequel il se trouvait — la tête penchée sur sa poitrine et le front

dans une de ses mains, il écoutait le bourdonnement intérieur de son cerveau et cette tempête grondante que les paroles du major avaient soulevée en lui ; l'ivresse dans laquelle on l'avait plongé faisait tressaillir tous ses membres.

Enfin il se releva machinalement et un sourire hébété glissa sur ses lèvres.

— Tiens, murmura-t-il, je suis chez moi !

Et faisant deux pas, il s'accrocha à la rampe, et se mit à monter l'escalier.

Quand il passa devant le portier, sa marche avait quelque chose de si incohérent, que celui-ci s'aperçut bien vite de l'état dans lequel son locataire était. — Comme c'était un brave homme, il sortit aussitôt de sa loge et prit le bras de Dominique.

— Eh bien ! mon vieux, lui dit-il,

qu'est-ce que nous avons donc aujourd'hui, nous avons rigolé un peu à ce qu'il paraît?

— Rigolé... rigolé... répéta Dominique en le regardant entre les deux yeux; nous sommes... dix mille... vingt mille... cent mille... entends-tu.

Le portier sans répondre continua de monter jusqu'à la petite mansarde où Madeleine toute tremblante d'inquiétude attendait le retour de son père. — Car le vieux soldat avait des habitudes si rangées et si méthodiques que, depuis bien longtemps, il ne lui était pas arrivé de rentrer seulement dix minutes plus tard que l'heure habituelle.

Aussi, la pauvre enfant fit entendre une exclamation de joie lorsque la clef tourna dans la serrure, et elle s'élança vers la porte; mais elle ne put retenir un cri d'épouvante, en apercevant les traits boule-

versés de son père, ses joues pâles, ses yeux hagards.

— Oh !... mon Dieu !... dit-elle en joignant les mains, qu'est-il donc arrivé ?

— Faut pas vous effrayer, mam'zelle, dit le portier, ça n'est pas rare ça, je connais la chose ; il en a pris plus que son compte, voilà tout.

Dominique s'était appuyé contre sa porte.

En apercevant Madeleine, il lui tendit les deux bras.

— Tiens... murmura-t-il, c'est... ma petite... Madeleine... Fille... viens m'embrasser.

La pauvre enfant toute tremblante se jeta à son cou.

Le vieux soldat inclina sa tête sur celle de la jeune fille, et tout en l'embrassant il disait :

— Tu auras de belles... robes... entends-tu... belles... belles... Oh ! je souffre !... je souffre !... Ma tête... c'est du feu !... — Nous sommes... cent mille !...

Et il s'affaissa sur lui-même.

—Allons donc, vieux ! dit le portier qui approcha fort heureusement une chaise, est-ce que nous allons nous laisser choir comme ça ; un vieux de la vieille ?

— Vous voyez bien qu'il souffre !... disait Madeleine tout en larmes.

— C'est qu'il n'en a pas l'habitude.

—Que faire ?... Tenez, regardez comme la sueur lui coule du front !... c'est peut-être sa maudite fièvre qui le reprend.

— Cette fièvre-là, mam'zelle, ça dure de douze à vingt-quatre heures, pas davantage ; — je vous le répète, faut pas vous tourmenter le sang. Si vous m'en

croyez, je vas le coucher, et ça ira comme sur des roulettes.

— Vous êtes bien bon, monsieur Jacques, dit Madeleine. Avez-vous besoin de quelque chose?

— De rien du tout.

— Vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger?

— Allons donc! si on en mourait, je serais mort depuis longtemps.

— Si je puis vous être utile, vous m'appellerez?

— Le vin n'est pas si méchant que ça pour les amis.

Et pendant que la jeune fille rentrait dans le petit cabinet où elle couchait, Jacques commençait déjà à débarrasser Dominique de ses vêtements.

Celui-ci se laissa faire comme un enfant.

— Allons! mon camarade, dit le portier en prenant Dominique sous les bras; il s'agit maintenant d'aller là-bas le plus directement possible. — En route!

Quelques minutes après, le vieux soldat était dans son lit.

Aussitôt qu'il eut la tête sur son traversin, il ferma les yeux. — Ce n'était pas du sommeil, c'était un assoupissement qui pesait sur son cerveau comme une masse de plomb.

— V'là qui est fait, mam'zelle Madeleine; demain matin il se réveillera sage comme une image. — Pour plus de sûreté, ma femme va vous monter un peu de thé que vous tiendrez au chaud.

— Je vous remercie bien, monsieur Jacques, dit la jeune fille.

— Du tout, du tout, mam'zelle; vous

êtes une brave fille, et votre père un brave homme.

Et le portier descendit en fredonnant un air bachique qu'il affectionnait depuis longtemps.

Le lendemain matin, huit heures étaient sonnées quand Dominique se réveilla de ce sommeil pesant et douloureux que donne l'ivresse.

Madeleine était auprès de son lit.

La pauvre enfant avait été très-inquiète toute la nuit, car l'agitation de son père, le frisson presque convulsif qui le prenait parfois, les mots sans suite qui erraient sur ses lèvres, tantôt comme des supplications, tantôt comme des menaces, tout l'effrayait. — Le jour commençait déjà à poindre, lorsque, épuisée de fatigue, elle s'était un peu endormie.

Le vieux soldat venait de se lever sur

son séant; il promenait autour de lui des regards indécis, et son cerveau avait peine encore à rallier une pensée. — Il passa ses mains sur son front et le long de ses tempes, car sa tête était brûlante.

Il aperçut Madeleine.

— Bonjour, Madeleine, lui dit-il en lui tendant la main. — J'ai été bien malade cette nuit, ajouta-t-il; pardonne-moi, mon enfant... je me rappelle maintenant... hier, j'ai bien dû t'effrayer, ma pauvre chérie.

— J'avais si peur que tu ne fusses malade, père.

— Que s'est-il donc passé?... tout cela bouillonne dans ma tête comme une tempête affreuse. — A quelle heure suis-je rentré, hier soir?

— Il était neuf heures; tu étais tout pâle, le portier te conduisait...

— Et je n'ai rien dit ? interrompit Dominique avec inquiétude.

— Tu as dit : Nous sommes cent mille...

— Devant le père Jacques?

— Oui, père.

— Ah !... Et puis?

— Tu as parlé de belles... robes.

— C'est bien cela... c'est bien cela... murmura à demi-voix le soldat. — Je n'ai rien dit autre chose ?

— Des mots entrecoupés, des phrases sans suite, des exclamations qui me faisaient bien peur !... Une fois, père, tu t'es levé sur ton séant et tu as crié en frappant sur ton lit : — C'est bien lâche!... c'est bien lâche !... — Est-ce qu'il te serait arrivé quelque chose de malheureux?

— Non... Madeleine... tu sais?... les

rêves, ça ne veut rien dire. — J'ai eu la fièvre cette nuit, c'est sûr; voilà pourquoi j'ai tant parlé, voilà pourquoi j'ai été si agité.

Et Dominique, laissant retomber sa tête sur son traversin, ne prononça plus un mot.

Une de ses mains serrait son front, comme s'il eût voulu l'interroger sur ce qui s'était passé la veille, et l'on comprenait au mouvement de ses lèvres qu'il parlait tout bas à sa pensée et à ses souvenirs.

— Laisse-moi, ma petite Madeleine, dit-il tout-à-coup, je vais me lever.

Madeleine s'approcha du lit et tendit son front à son père.

Celui-ci l'embrassa et vit deux larmes qui coulaient le long de ses joues.

— Tu pleures, mon enfant, lui dit-il

avec une émotion triste et en appuyant ses moustaches blanches sur les cheveux de la jeune fille, tu pleures; — tu es malheureuse, n'est-ce pas? nous sommes si pauvres!

— Oh! ce n'est pas cela, mon père.

— Mais je t'assure, mon enfant chéri, qu'il ne m'est rien arrivé. — Au contraire, nous aurons de l'argent, je le crois du moins, — cet homme m'a bien promis.

— Il était bon?

— Oui, bon... très-bon... je ne veux pas que tu pleures; embrasse-moi.

La jeune fille essuya vivement ses deux yeux et se mit à sourire; mais ce sourire était tout humide des larmes que la pauvre enfant venait de verser.

Elle alla dans le petit cabinet qui lui servait de chambre à coucher, ouvrit sa

fenêtre et émietta un peu de pain sur le toit pour ses petits moineaux.

Pendant ce temps Dominique s'était levé.

Il se rappelait bien la scène du cabaret, le tableau funèbre de toutes les misères que lui avait fait la major Lipardeau, ses cris d'indignation, de menaces contre les orgueilleux bourreaux du peuple, au milieu d'un chaos confus.

— Mon Dieu !.. mon Dieu !.. murmurait-il en prenant sa tête dans ses deux mains, que s'est-il donc passé ? — Le major... était penché sur moi... les yeux enflammés, le visage terrible... je le vois encore... que me disait-il?.. que m'a-t-il mis dans la main?.. Oh ! ma tête !.. ma tête !.. Cet homme m'a parlé comme parlerait le démon !.. Ne m'a-t-il pas présenté un papier? Oui... oui... mais qu'y avait-il

sur ce papier?.. Oh! livresse!.. l'ivresse!.. c'est la dégradation de l'homme.

Et il se frappa le front de son poing fermé avec un mouvement inexprimable de dédaigneuse colère.

Il y eut alors dans la pauvre mansarde du vieux soldat un long moment de silence.

De temps en temps seulement on entendait des mots à peu près inintelligibles. — C'était la voix de Madeleine appelant sur le toit les petits oiseaux.

Dominique releva la tête d'un mouvement brusque et marchant dans la chambre avec agitation, il se remit à parler tout haut.

— En interrogeant encore Madeleine, peut-être pourrai-je savoir?.. les mots qu'elle ne comprend pas, je les comprendrai, moi... Ils aideront peut-être les sou-

venirs qui m'échappent. — Madeleine!.. Madeleine!..

La jeune fille accourut.

— Écoute, enfant, lui dit le soldat, je voudrais bien me rappeler tout ce qui s'est passé hier soir; — tu comprends, je dois revoir le major aujourd'hui ou demain, et je ne voudrais pas vis-à-vis lui avoir l'air de ne plus me souvenir... Je te jure bien, ma petite Madeleine, que jamais pareille chose ne m'arrivera plus. — Voyons, cherche bien dans ta tête tous les mots épars que j'ai pu prononcer cette nuit. — Ce serait un indice.

— Je te l'ai dit, mon père, tu as parlé de menaces... d'oppression... Tu as dit une fois : — l'heure va sonner... voilà tout.

— Et je n'ai pas parlé de... papier?

— Si... si...

— Qu'ai-je dit?.. qu'ai-je dit? — Rappelle-toi bien, Madeleine.

Au même moment on frappa deux coups à la porte.

— On frappe, Madeleine; dit Dominique, qui devint pâle.

— Faut-il ouvrir, mon père?

— Certainement, Madeleine.

Certes, dans tout autre moment, deux coups frappés à la porte de la mansarde n'eussent en rien étonné la jeune fille, et Dominique n'y eût pas prêté la moindre attention; mais dans la triste disposition d'esprit où tous deux se trouvaient, ces deux coups retentirent dans leur poitrine comme l'annonce d'un malheur.

Le soldat comprit que l'émotion intérieure qu'il ressentait devait paraître sur son visage, et par cet amour-propre instinctif du vieux militaire, il passa vive-

ment ses deux mains sur ses joues pour y ramener les couleurs, et se leva.

Madeleine venait d'ouvrir la porte.

— Lui!.. dit Dominique à voix basse en regardant la personne qui venait d'entrer.

C'était en effet le major Lipardeau.

— Bonjour, mon brave, dit celui-ci d'un air jovial ; je viens vous apporter votre argent; vous voyez que le major Lipardeau est exact.

Et, s'approchant de Dominique, il lui dit à voix basse tout en cherchant dans son portefeuille le billet de cinq cents francs :

— L'affaire est faite, tu es des nôtres.

Dominique regarda fixement le major dont le visage avait une expression pleine de bonhomie.

— Laisse-nous, Madeleine, dit-il à sa

fille, j'ai à causer avec le commandat, vas un instant chez le père Vancelay.

— Ah! c'est cette chère Madeleine dont vous m'avez tant parlé, dit Lipardeau en s'approchant de la jeune fille. — Elle est charmante; tu permets, mon brave, c'est un baiser paternel.

Et il embrassa Madeleine sur le front.

Celle-ci rougit, comme si le contact des lèvres de cet homme eût souillé son front si chaste et si pur.

— Charmante enfant... murmura le major en étalant le billet de cinq cents francs sur la cheminée.

Madeleine était sortie.

Dominique se leva pour s'assurer que la porte était bien fermée.

— Très-bien! très-bien! dit Lipardeau qui s'était assis, je vois que tu es un hom-

me prudent. — La prudence est la première des vertus.

— Je vous remercie, monsieur le major, d'avoir pensé à cet argent, dit le soldat sans répondre à la phrase de Lipardeau.

— Allons donc! est-ce qu'on oublie les braves gens? — Le major Lipardeau n'a que sa parole; — une parole est sacrée, n'est-ce pas, mon vieux soldat?

Tout en parlant, le major avait fixé ses yeux expressifs sur ceux de Dominique,ils semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée et en interroger les replis les plus cachés.

— Certainement... mon commandant, dit le soldat que ce regard fit tressaillir.

— Voilà le petit billet tout fait, continua Lipardeau qui venait de prendre un papier dans son portefeuille et je vois jus-

tement sur ta cheminée une plume et de l'encre.

Dominique recula d'un pas; — ce papier qui était devant lui, le visage du major, la plume qu'il lui tendait, tout cela lui rappelait la scène de la veille.

— Est-ce que je n'ai... pas déjà?...

— Signé un billet! interrompit le major, en se levant; — pour qui prenez-vous le major Lipardeau?

Il y eut un tel éclat spontané dans la voix du major, que Dominique s'empressa d'ajouter :

— Soit dit sans vous offenser, mon commandant... Je croyais... il me semblait... qu'hier... Tenez, voilà le billet signé.

Le major se pencha et regarda.

— Ajoute au bas, dit-il : « Cette somme

est la seule que je doive au major Lipardeau, » et paraphe.

— Monsieur le major... je vous assure que...

— Je l'exige, Dominique, les bons comptes font les bons amis.

Dominique écrivit. — Le major Lipardeau signa au bas.

— Voilà qui est en règle, dit-il, en mettant le billet dans son portefeuille.

— C'est un honnête homme, pensa le soldat.

Il y eut un intervalle de silence.

Le major lissait ses longues moustaches et humait une prise de tabac.

Dominique était debout devant lui.

Cette position fausse, cette irrésolution douloureuse de pensées et de souvenirs ne pouvaient pas aller longtemps à la rude franchise du soldat ; il avait subi l'influence

d'une première émotion involontaire, c'était tout ; — aussi s'adressant au major, d'une voix nette et accentuée :

— Tenez, mon commandant, lui dit-il, les tergiversations ne vont pas à notre nature ; de vieux militaires comme nous doivent marcher droit au but.

— Comme tu allais à ta redoute ennemie, interrompit Lipardeau qui continuait à lisser ses moustaches avec un grand soin ; c'est mon avis.

— Eh bien ! mon commandant, je ne me souviens plus de ce qui s'est passé hier.

— Vous savez pourquoi : — aussi je n'ai pas bien compris ce que vous me disiez tout-à-l'heure.

— Tu as la mémoire courte, mon brave.

— Il y a bien des choses que je me rappelle ; il y en a d'autres qui battent la générale dans ma tête.

— Lesquelles? mon vieux, répliqua le major toujours de la même voix pleine d'aménité. — En effet, tu étais hier un peu...

— Beaucoup, mon commandant, il faut avouer la chose, beaucoup, extrêmement même... oh ! je me souviens bien de tout ce que vous m'avez dit sur la misère des pauvres gens, sur le dédain et la dureté des riches ; ça retentit encore là, dans mon cœur ; mais est-il bien Dieu possible qu'il y en ait qui soient ainsi sans cœur pour ceux qui souffrent ?

— Cela est, Dominique, et c'est ce qui fait cette société corrompue et dépravée.

— Ne me parlez plus de tout cela, monsieur le major, je vous en supplie ; voyez-vous, j'ai été bien longtemps malade, j'ai la tête faible, et ça me fait un mal... c'est une affaire entre leur conscience et eux,

et j'ai idée que les méchants paient tôt ou tard ce qu'ils font de mal aux autres.

Lipardeau ne put retenir un mouvement brusque de mauvaise humeur, et son visage prit tout-à-coup une expression rude qui remplaça la bonhomie épanouie sur ses traits un instant auparavant.

— Dominique, dit-il, d'une voix rude et fortement accentuée, pendant qu'il attachait sur le soldat ses yeux expressifs, je ne sais pas quelles sont les réflexions de morale évangélique qui te sont poussées cette nuit, mais ce que je sais, c'est qu'il y a certain pas en avant après lequel on n'a plus le droit de retourner en arrière.
— Je vois, en effet, que tu ne te rappelles pas, ou que tu ne veux pas te rappeler ce qui s'est passé hier.

— Mon commandant, hier je n'avais pas ma raison.

— C'est possible, mais hier tu avais du cœur, Dominique ; hier, les douleurs, les gémissements et l'agonie de tes frères ne te trouvaient pas froid comme aujourd'hui, et lorsque je t'ai dit (ici le major baissa la voix) qu'une partie de la population se révoltait à la fin de tant de misère et d'oppression, le vieux soldat s'est réveillé, et tu t'es écrié : — Mon fusil !... mon fusil !... quand faut-il combattre !... Cette parole, je l'ai rapportée à nos frères, car, quelque nombreux que nous soyons, un homme de cœur est toujours un précieux trésor.

Dominique, pâle, immobile, muet, devant la parole de cet homme, semblait une statue.

— Tu m'as demandé à être des nôtres, continua le major, et alors je t'ai dit tout ce que je vais te répéter.

Lipardeau s'arrêta, — il tenait Dominique sous la fascination de son regard.

— Songe bien que ce n'est pas un vain engagement, et que ceux qui se lient une fois à nous ne peuvent plus s'en dégager. Un serment de vengeance nous unit, et tous nous sommes solidaires. Celui qui hésite ou qui se repent mérite la mort. Dans quelque lieu qu'il se cachât, nous saurions atteindre le traître, et son corps serait écrasé par tous nos talons.

— Oh !... fit Dominique en levant ses deux mains au-dessus de sa tête, — vous m'avez dit cela !...

— Et ensuite je t'ai présenté ce papier et je t'ai lu ceci...

— Ce papier !...

— « Je, soussigné, m'enrôle volontai-
» rement dans la société des frères et amis
» pour foudroyer nos lâches oppresseurs;

» je jure d'être prêt à combattre jusqu'à
» la mort, au premier signal, et de quitter
» pour cela femme et enfants; je jure de
» ne révéler à personne, pas même à mes
» plus proches parents, ce qui se dira ou
» fera parmi nous; je jure d'obéir aveu-
» glément à mes chefs, quels que soient
» leurs ordres, et de frapper de mort, si
» j'en reçois l'ordre, les traîtres qui se glis-
» seraient au sein de la société. — Ce ser-
» ment, que je renouvellerai devant le
» le haut Tribunal, est sacré : si je le viole
» jamais, que je sois en exécration à tous
» et que je sois poursuivi dans ma per-
» sonne, dans celle de ma femme, de mes
» enfants, de toute ma famille, par le fer,
» le poison et le feu. »

— J'ai signé cela!.. j'ai signé cet horrible serment! s'écria Dominique, dont

tout le visage si pâle tout-à-l'heure était devenu d'un rouge éclatant.

— Et plus bas, continua Lipardeau en plaçant le papier sous les yeux du soldat, plus bas, de ton écriture : — « *Signé de mon plein gré.* — DOMINIQUE.

— Ah! j'étais fou!.. j'étais fou!.. s'écria le vieux soldat, dont la conscience d'honnête homme se souleva d'indignation. — Je vous l'avais bien dit tout-à-l'heure, je n'avais pas ma raison!.. Ce papier!.. cet infâme papier!.. donnez-le-moi, mon commandant, que je le déchire!.. que je l'anéantisse!

— Il n'est plus temps, dit la voix de Lipardeau.

Et ces trois mots vinrent glacer au cœur Dominique.

— Il n'est plus temps, dites-vous?.. mais c'est mon déshonneur, à moi!...

à moi qui ai toujours vécu pauvre, mais probe.

— Je te l'ai dit, répéta froidement Lipardeau sans paraître avoir entendu cette exclamation désolée, tu appartiens corps et âme, par ta propre volonté, à notre association ; tu recevras, quand il en sera temps, les ordres souverains pour te rendre devant le Tribunal ; jusque-là, souviens-toi de ton serment.

Et Lipardeau fit deux pas pour s'en aller.

Dominique le retint par le bras.

— Ah ! ne vous en allez pas !.. ne vous en allez pas !.. Qui donc êtes-vous !.. Vous le voyez, je vous supplie, à genoux même s'il le faut, de ne pas me déshonorer, je vous demande grâce au nom de mon vieil honneur sans tache, au nom de ma fille qui me mépriserait !.. Et vous ne me répondez

pas un mot!.. et vous vous en allez, sans même détourner la tête! — Oh non! vous n'êtes pas un soldat!.. vous êtes le démon tentateur!..

Il n'y avait pas un pli sur la face impassible de Lipardeau; — le drame était arrivé à son dénoûment. Qu'avait-il besoin de feindre davantage?

L'implacabilité de l'Italien Marini avait fait place à la fausse bonhomie du major Lipardeau.

Dominique s'était redressé. — Toute la pureté de sa vie entière semblait se graver en lettres ineffaçables sur le front du soldat. — Ce n'était plus le même visage, le même regard, la même voix.

— Vous ne voulez rien me répondre?.. s'écria-t-il d'une voix frémissante, en saisissant le bras de Lipardeau et en le secouant avec une violence dont on l'eût cru inca-

pable. — Mais ce papier !.. vous le savez bien, il m'a été arraché pendant mon ivresse !.. lâchement arraché... Voyez mon écriture... elle tremble comme celle d'un scélérat qui a peur, ou comme celle d'un homme ivre qui n'y voit plus. Tenez, prenez cet argent !.. il me souille !.. il me fait horreur à voir !.. Mais rendez-moi ce papier !.. Je le veux !.. je le veux !..

— Tout beau ! mon brave, dit Lipardeau en présentant au soldat le canon d'un pistolet ; on a de quoi se faire respecter.

— Eh bien ! alors... tuez-moi !... tuez-moi avec cette arme !

— Homme pusillanime, reprit Lipardeau d'une voix railleuse, tu réfléchiras.

— La réflexion ne fait jamais le criminel, s'écria Dominique ; elle l'arrête !..

— Tu ne veux donc pas le bonheur de Madeleine ?

— Ne me parlez pas de Madeleine! — Ce papier!... ce papier!...

— Il n'appartient plus ni à toi ni à moi; il appartient au Tribunal suprême qui juge et condamne.

Dominique tomba affaissé sur une chaise, et se prit le front dans les deux mains avec un profond gémissement.

Le silence de quelques secondes qui succéda à cette scène était affreux. — C'était bien le génie infernal froid et calme devant sa victime abattue.

Tout-à-coup Dominique se releva avec un rire d'une expression étrange.

— Et que m'importe ce papier?... je ne le reconnais pas! je le renie...

— Tu renies ta signature, dit Lipardeau, de cette même voix dont chaque syllabe était une pointe acérée qui pénétrait jusqu'au cœur, mais sans donner la

mort. — Dominique, ce vieux soldat, dont la parole était reconnue par tous sacrée et inviolable, renierait ce que sa main a signé ! et tu me parles d'honneur ? — Allons donc !.. Il avait raison celui de nos frères qui disait ce matin : « Mais ce Dominique, est-ce un homme dans lequel on puisse avoir foi et confiance ? N'est-ce pas plutôt une de ces natures qui ont du courage aujourd'hui, et peur demain, un de ces renégats de tous les instants ? »

— Qui a dit cela ?.. qui a dit cela ? s'écria Dominque en se levant furieux, les deux poings fermés, les joues blêmes ; qui a dit que le soldat Dominique était un homme sans foi et sans parole ?

— Celui qui a deviné ce que tu viens de répondre ; celui qui a ajouté : « La vie de sa fille nous répondra de lui. »

— Oh ! Seigneur !... Seigneur !... mon

Dieu !.. s'écria Dominique. —Madeleine !.. Monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de moi !.. je sens que je vais devenir fou !..

— Et moi je leur ai répondu à tous, continua Lipardeau en appuyant la main sur l'épaule de sa victime : — Ce Dominique, vous le calomniez !... jamais il ne reniera ce qu'il a signé, fût-ce son arrêt de mort. —Il sait que l'on n'a qu'une parole et qu'une foi; je vous réponds de lui.

Pendant qu'il parlait, Dominique avait relevé les yeux, — tant il est vrai que, dans les consciences les plus honnêtes et les plus nobles, ce mot d'honneur, perfidement pressuré, aveuglément compris, conduit au crime, souvent à la honte.

La pensée d'être regardé comme un homme sans foi et sans parole par ces

hommes criminels et traîtres au dernier chef, dévorait le cœur du vieux soldat, et assourdissait par ses cris insensés sa conscience qui gémissait et pleurait en lui.

— Que leur dirai-je ? ajouta Lipardeau après un instant de silence.

Dominique écrasé, la poitrine haletante, resta un instant sans répondre ; il était sans force pour résister ; son regard était sec, ses joues livides et creusées par cette scène d'un quart-d'heure, plus que n'aurait pu faire une année de maladie.

— Rien !... murmura-t-il enfin d'une voix si basse qu'il fallait les oreilles d'un démon pour les entendre : —j'attendrai ce qu'on ordonnera de moi.

— Adieu ! frère, dit Lipardeau.

Et il sortit.

— Seigneur !... Seigneur !... s'écria Dominique en joignant ses deux mains et

en les levant vers le ciel, — vous n'êtes donc jamais avec les pauvres gens!

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de suprême désolation, que Dieu dut pardonner dans sa clémence à leur injustice et à leur impiété.

Madeleine avait laissé la porte de M. Vancelay entr'ouverte, afin d'entendre l'étranger descendre l'escalier.

Dès que le major Lipardeau, ou plutôt l'Italien Marini, fut parti, elle remonta en toute hâte auprès de son père.

Dominique, voyant la porte s'ouvrir, porta vivement une de ses mains sur son visage, comme si ce seul mouvement eût pu arracher de ses traits l'empreinte douloureuse qui s'y était gravée. — Mais on ne trompe pas facilement le regard d'une fille.

— Mon père, dit Madeleine en courant à lui, comme vous êtes pâle !

— Moi !... mon enfant... au contraire... tu te trompes, je suis très... content... très-heureux.

La jeune fille entoura de ses deux bras le cou de son père :

— Alors, mon père, dit-elle, n'ayez plus ce visage triste, découragé; vous voyez bien qu'il ne faut pas toujours accuser la destinée, et que la Providence vient en aide aux pauvres... — Ainsi donc cet argent ?...

— Quel argent ?... dit Dominique.

— Celui que ce monsieur vous a apporté, qui est là.

— Cet argent !... s'écria le soldat, dont le souvenir se réveilla; n'y touche pas, Madeleine!..... sur ton âme n'y touche pas!...

— Comme vous dites cela, mon père? Ne voulez-vous pas payer M. de Savernoy, et...

— C'est vrai, reprit Dominique en laissant retomber ses deux bras avec affaiblissement le long de son corps : je ne sais plus ce que je dis...

— Maintenant, père, tu ne craindras plus de recontrer M. Arthur dans l'escalier, et ce vilain propriétaire ne pourra pas nous menacer de nous jeter à la porte. — Comme je vais travailler avec joie!

— Oui, oui, dit Dominique en essayant de sourire et de donner à sa voix une expression enjouée, nous sommes bien heureux!

— C'est étrange, interrompit la jeune fille en regardant son père, cet homme qui vient de sortir, qui t'a prêté cet ar-

gent, il est bon, et nous lui devons de la reconnaissance...

Les dents de Dominique se serrèrent pour empêcher l'indignation de son cœur de s'échapper de ses lèvres.

— Cependant, continua Madeleine, quand il m'a embrassée tout-à-l'heure, je ne sais pas pourquoi, je me suis sentie toute tremblante et j'ai eu froid au cœur.

— Cet homme t'a embrassée !.. Madeleine, cet homme t'a embrassée !.. s'écria deux fois Dominique d'une voix comprimée, en passant à plusieurs reprises ses deux mains sur le front de sa fille.

Celle-ci, tout étonnée de ce mouvement brusque et violent regarda son père.

Lui, l'embrassa avec effusion. — Son

cœur si déchiré n'avait plus que cette seule consolation.

— Il se fait tard, dit Madeleine, je vais me mettre à l'ouvrage. Ne remettras-tu pas aujourd'hui l'argent au père Jacques pour le propriétaire ?

— Certainement, répondit machinalement Dominique.

La jeune fille s'assit devant la fenêtre et prit dans une corbeille qui était devant elle, son travail de broderie.

Le vieux soldat resta debout.

Ses yeux rencontrèrent sa redingote pendue à un clou contre le mur, et à laquelle était attachée la croix de la Légion-d'Honneur. — D'un mouvement brusque il l'arracha de sa boutonnière.

— Ma pauvre croix ! murmura-t-il.

Et après l'avoir portée à ses lèvres, il la serra dans le fond d'un tiroir.

Deux larmes roulaient dans ses yeux.

Pendant ce temps Madeleine chantait en travaillant.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

